

Quelques commentaires de la presse internationale sur le rapport de l'UNICEF, *La situation des enfants dans le monde 1981-1982*

«Nul ne peut rester insensible face à l'accablante réalité décrite dans *La situation des enfants dans le monde 1981-82*. Elle nous rappelle qu'il s'est agi d'une année tranquille pour les enfants —une année où 40000 enfants sont morts tranquillement chaque jour, et où 100 millions d'enfants se sont tranquillement couchés affamés chaque soir.»

Mainichi Shimbun JAPON

«Les statistiques sur la pauvreté dans le monde peuvent finir par désensibiliser, tant les chiffres avancés sont énormes. Mais le récent rapport de l'UNICEF, *La situation des enfants dans le monde 1981-82*, est terrifiant de par son caractère immédiat.»

The Times ROYAUME-UNI

«Le problème des besoins des enfants met en lumière de façon plus poignante qu'aucun autre l'urgence qu'il y a à trouver de nouvelles possibilités pour le développement humain dans les décennies à venir. Heureusement, comme le souligne le rapport de l'UNICEF, nous avons les moyens de le faire.»

Christian Science Monitor ÉTATS-UNIS

«Le rapport *La situation des enfants dans le monde*, réfute avec vigueur l'argument selon lequel les actions favorables au développement —singulièrement au développement sanitaire— provoquent de catastrophiques croissances démographiques dans les pays les plus pauvres.»

Le Monde FRANCE

«Le rapport de l'UNICEF a pour mérite non seulement d'éveiller l'opinion publique, mais aussi de décrire, à travers des exemples et suggestions, des moyens d'aide financièrement réalisables.»

Frankfurter Rundschau R.F. D'ALLEMAGNE

«Investir dans des services sociaux en faveur des enfants, affirme le rapport de l'UNICEF, représente une option avantageuse y compris sur le plan économique. La constitution d'un capital humain peut contribuer à la fois à accélérer la croissance économique et à ralentir la croissance démographique.»

The Indian Express INDE

«La mort de 17 millions d'enfants est le solde annuel de l'injustice sociale et de l'inégalité mondiale. L'UNICEF préconise la stratégie à suivre: en temps de crise, les enfants doivent avoir la priorité absolue.»

El País ESPAGNE

«Face au pessimisme engendré par la crise économique, le rapport de l'UNICEF fournit un diagnostic pertinent: il n'y a ni limitations naturelles, ni manque de ressources économiques pour mettre fin à la pauvreté mondiale. Ce qui manque, c'est la volonté politique de le réaliser.»

O Estado de São Paulo BRÉSIL

LA SITUATION DES ENFANTS DANS LE MONDE 1982-83

LA SITUATION DES ENFANTS DANS LE MONDE 1982-83

ARCHIVE COPY

Fonds des Nations Unies pour l'enfance
(UNICEF)



LA SITUATION DES ENFANTS
DANS LE MONDE
1982-1983

LA SITUATION DES ENFANTS DANS LE MONDE 1982-83



James P. Grant
Directeur général du
Fonds des Nations Unies pour l'enfance
(UNICEF)

UNICEF, 866 U. N. Plaza, New York, N. Y. 10017 U. S. A.
Palais des Nations, CH-1211 Genève 10. Suisse

Traduit par
Marie-Ive Albeck

© UNICEF, 1983

Printed and made in Spain

ISBN: 84-401-0863-X

Depósito legal: M. 7.455 - 1983

Closas-Orcoyen, S. L. Polígono Igarsa
Paracuellos del Jarama (Madrid)

Preface

Voici le troisième rapport annuel sur «*La situation des enfants dans le monde*» rédigé par James P. Grant, Directeur général de l'Unicef.

Synthèse des expériences vécues par l'Organisation elle-même dans plus de 100 pays ainsi que des opinions formulées par divers experts internationaux de premier plan, le Rapport de cette année développe l'idée que, grâce aux récents progrès accomplis dans le domaine scientifique et social, nous disposons désormais des moyens nécessaires pour provoquer une révolution sur le plan de la santé et du bien-être des enfants du monde en développement. Si la volonté existe, il est maintenant possible de réduire la malnutrition et la mortalité infantiles dans le monde en développement au moins de moitié avant la fin du siècle —et cela en dépit de la crise économique que traverse le monde à l'heure actuelle.

En mettant ces atouts au service des besoins de la majorité, le Rapport souligne que les progrès accomplis dans l'organisation sociale et la participation populaire ont autant d'importance que l'innovation technologique elle-même. Pour illustrer la réalité complexe de ce processus décentralisé, la deuxième partie, «De la théorie à la pratique» décrit une organisation communautaire qui se construit actuellement, en s'appuyant sur sa culture et ses traditions propres, dans plus de 700 villages en Haute Volta.

Écrit par Peter Adamson, et narré par deux villageois, l'article «Les Pluies» emprunte ses personnages et son intrigue aux recherches menées par l'auteur dans la province de Yatenga durant les pluies précoces de 1982.

Enfin, des statistiques jointes en annexe livrent les derniers chiffres des Nations Unies relatifs à l'enfance et au développement mondial.

Notice biographique concernant les auteurs

James Grant, citoyen américain, est né en Chine en 1922. Diplômé de l'Université de Berkeley en 1943, il retourne en Chine, d'abord en tant que membre des forces armées, ensuite, durant 3 ans, dans le cadre de programmes de secours et de développement. En 1951, il obtient le grade de docteur en jurisprudence de l'Université de Harvard et collabore par la suite à plusieurs programmes de secours américains en Asie du Sud, devenant Directeur de la Mission américaine d'aide au Sri Lanka. De retour à Washington, il assume les fonctions de Directeur adjoint du Département de la Coopération internationale, prédécesseur de l'actuel USAID, et, par la suite, ceux de Secrétaire d'Etat adjoint pour les affaires du Proche Orient et de l'Asie du Sud. De 1964 à 1967, il exerce les fonctions de Directeur du programme AID en Turquie, occupant le rang de Ministre, et de 1967 à 1969 il est nommé Président et Directeur général principal du Overseas Development Council, poste qu'il occupe pendant onze ans et qui lui permet d'apporter des contributions notables à la stratégie du développement international. Depuis 1980, il assume les fonctions de troisième Directeur général du Fonds des Nations Unies pour l'enfance (UNICEF). James Grant est également Président de la Société pour le Développement international.

Peter Adamson est né en Angleterre en 1946. Diplômé de l'Université d'Oxford, il devient le fondateur/rédacteur de la revue *New Internationalist*; ce dernier a reçu le Prix de la Paix pour les Media de l'Association des Nations Unies en 1981, et le Prix Paul Hoffman en 1981 pour ses activités dans le domaine du développement international. Au cours de ces dernières années, il a étroitement collaboré avec la BBC à des émissions documentaires relatives au développement international, tout en écrivant des articles traitant des questions du développement pour de nombreux quotidiens nationaux dans plusieurs pays.

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

La situation des enfants dans le monde

James P. Grant

Un nouvel espoir pour une époque sombre	3
La révolution au profit des enfants	7
La thérapeutique de réhydratation par voie orale	8
Immunisation universelle des enfants	12
Promotion de l'allaitement maternel	14
Fiches de croissance	21
L'organisation sociale	26
Espacement des naissances	29
La volonté politique	31
Alimentation et emploi	34
Compléments alimentaires	42
Les symptômes et les causes	50

DEUXIÈME PARTIE

De la théorie à la pratique: «Les Pluies»

Peter Adamson

Carte de la Haute-Volta	58
Liste des illustrations	59
Les Pluies – récit d'un village de la Haute Volta. Ces dernières années ont été marquées par la double érosion du sol du Sahel et de la confiance du peuple Mossi. Cependant, dans la province de Yatenga, plus de 700 villages s'efforcent aujourd'hui de combattre les deux formes d'érosion et bâtissent un nouvel avenir en s'inspirant de leur passé	71

ANNEXE

Statistiques des Nations Unies par pays et par région, réparties en plusieurs colonnes: PNB, population, population infantine, espérance de vie, mortalité infantile, taux de décès chez les enfants, taux de scolarisation au niveau de l'enseignement primaire, alphabétisation des adultes, eau salubre, apport calorique quotidien, production alimentaire	161
--	-----

PREMIÈRE PARTIE
LA SITUATION DES ENFANTS
DANS LE MONDE
1982-1983

Un nouvel espoir pour une époque sombre

S I LES DIRIGEANTS politiques de la planète se promenaient ensemble dans un village du monde en développement, ils y remarqueraient à peine 2 pour cent des cas de malnutrition infantile. Le problème est si peu perceptible, en effet, que d'après une enquête récente, près de 60 pour cent des mères interrogées dont les enfants souffraient de malnutrition croyaient qu'ils grandissaient et se développaient normalement.

La faim qui sévit dans le tiers monde est une faim cachée. La malnutrition est rarement visible. Il est temps que l'image du bébé mourant de faim, qui n'a que la peau sur les os —image trop souvent utilisée pour représenter les pays en développement— cède la place à une plus grande compréhension, au niveau mondial, de ce que signifie vraiment la malnutrition infantile.

La malnutrition invisible touche, de nos jours, environ un quart des jeunes enfants du monde en développement. Elle sape discrètement leur énergie, freine doucement leur croissance et réduit graduellement leur résistance. Cause ou conséquence, la malnutrition est inextricablement liée aux maladies et aux infections; elle les aggrave ou s'en trouve aggravée. Ainsi, près de la moitié des cas de malnutrition infantile sévère n'est pas précipitée principalement

par le manque de nourriture, mais par la fièvre et l'infection surtout l'infection diarrhéique —qui entraînent une baisse de l'appétit, brûlent l'énergie et provoquent une perte de poids.

Résultat: chaque jour de l'année écoulée plus de 40 000 jeunes enfants sont morts de malnutrition et d'infection. Pour chacun de ces enfants morts, on compte six survivants, affamés et en mauvaise santé; leur vie en sera marquée pour toujours.

Aucune donnée statistique ne saurait exprimer ce que signifie voir mourir de cette façon ne serait-ce qu'un seul enfant: voir une mère assise serrant contre elle, pendant des heures d'angoisse, le corps de son enfant; voir l'enfant tourner la tête alors que ses membres sont anormalement immobiles, plus immobiles que dans le sommeil; vouloir arrêter même ce petit mouvement, tant il est évident que la vie de l'enfant ne tient plus qu'à un souffle; voir le contraste atroce des couleurs de la vie et de la mort: le rose vif du palais de l'enfant et son teint gris déjà cadavérique; voir la panique et l'incompréhension dans des yeux qui sont encore les yeux clairs et brillants d'un enfant; et puis savoir à un moment, qui paraît interminable, que la vie s'en est allée.

Laisser 40 000 enfants mourir de la sorte tous les jours est indigne d'un monde qui est parvenu à maîtriser tous les moyens qui lui permettent d'éviter ces tragédies. Pourtant à l'heure actuelle, les progrès accomplis en vue de sauver les vies de nos enfants ont plutôt tendance à ralentir. Par exemple, entre la fin de la deuxième guerre mondiale et le début des

années 70, la mortalité infantile avait diminué de moitié dans les pays à faible revenu. Mais dans la période récente, ce progrès ne s'est pas maintenu. Pour beaucoup d'enfants des pays en développement, en particulier en Afrique et dans les agglomérations les plus pauvres de l'Asie et de l'Amérique latine, la qualité de la vie a, en réalité, commencé à baisser en même temps que la situation économique de leurs parents commençait à s'effriter.

Globalement, les tendances actuelles laissent prévoir que la proportion des enfants dans le monde privés d'une alimentation adéquate, d'eau potable, de soins de santé et d'éducation —proportion qui baisait régulièrement depuis plus d'une génération— sera à la fin du siècle approximativement la même qu'aujourd'hui. D'ici là, le nombre absolu d'enfants qui grandiront en état de malnutrition et de mauvaise santé ne pourra qu'augmenter. Ainsi, selon l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, le maintien des tendances actuelles jusqu'en l'an 2000 provoquerait «une augmentation effroyable du nombre des enfants gravement sous-alimentés, qui atteindrait quelque 600-650 millions». Autrement dit, dans le monde, le nombre des enfants victimes de la malnutrition augmenterait d'environ 30 pour cent.

Face au ralentissement constaté, le rapport sur *La situation des enfants dans le monde* de l'an dernier ouvrait la discussion sur les diverses façons dont l'effort de développement pourrait conserver son rythme en tirant parti des acquis et des enseignements du passé récent afin de dégager des approches nouvelles

susceptibles d'obtenir davantage de résultats avec chaque dollar disponible.

Le rapport signalait notamment les vastes possibilités qu'offrent la participation populaire et l'organisation communautaire des pauvres eux-mêmes; la formation d'agents paraprofessionnels du développement destinés à travailler avec les communautés pour mettre sur pied des services de base; et l'interaction bénéfique des soins de santé, de l'approvisionnement en eau, de la nutrition et de l'éducation, qui, si elle est bien comprise et intelligemment exploitée, peut améliorer considérablement le rapport ressources-résultats.

Cette année, face à une situation qui, pour les enfants du monde, va en s'empirant, il est encore plus urgent de sonder le passé récent afin de rationaliser nos efforts visant à sauvegarder la poursuite des actions en faveur des enfants, en dépit de la récession internationale.

Dans ce but, l'UNICEF a, ces derniers mois, cherché à dégager les leçons de ses 36 ans d'efforts pour améliorer la vie des enfants du monde. En même temps, nous avons également consulté nos collègues de la famille des Nations Unies et, à l'extérieur, des experts de renom ayant une expérience pratique dans le domaine de la santé et de la nutrition des enfants. La conclusion globale que nous tirons de ces délibérations est que, comme cela a si souvent été le cas dans l'histoire de l'homme, l'aggravation de la crise actuelle engendre d'ores et déjà de nouvelles possibilités d'importance égale sinon supérieure.

A telle enseigne que l'UNICEF a la conviction que les récents développements sur le plan social et scientifique se rejoignent à l'heure actuelle pour nous offrir soudainement les moyens de provoquer une révolution dans le domaine de la santé infantile. Un engagement sérieux des peuples et des gouvernements dans cette révolution pourrait encore réaccélérer le progrès pour les enfants du monde, freiner le taux d'accroissement de la population et réduire au moins de moitié la malnutrition et la mortalité infantiles avant la fin des années 90. Bref, nous croyons qu'à cette époque sombre, un nouvel espoir a surgi.

La révolution au profit des enfants

La révolution que nous croyons désormais possible au profit des enfants est fondée sur l'idée qu'avec l'appui des services gouvernementaux et avec l'assistance internationale, des communautés organisées et des agents paraprofessionnels du développement formés dans ce but pourraient apporter une éducation de base, des soins de santé primaires, de l'eau plus salubre et une meilleure hygiène à la vaste majorité des populations pauvres du monde en développement.

De telles stratégies commencent à s'implanter dans des nations rassemblant la majeure partie de la population du tiers monde. Simultanément, de nouvelles révolutions scientifiques et technologiques ont vu le jour qui permettent de lutter contre certains des problèmes les plus répandus et les plus ardues en matière

de santé et de nutrition. Ensemble, ces progrès sociaux et scientifiques offrent dorénavant de nouvelles possibilités vitales, dont quatre sont décrites ci-après, susceptibles d'améliorer la nutrition et la santé des enfants du monde. Pour ces quatre actions, le coût occasionné par les fournitures et la technologie ne dépasserait guère quelques dollars par enfant. Et pourtant, cela pourrait signifier que littéralement des centaines de millions de jeunes jouiraient d'une meilleure santé. En l'espace de dix ans, ces actions pourraient sauver la vie de 20 000 enfants par jour. La question qui se pose aujourd'hui, n'est plus de savoir si un tel progrès est possible, mais quelle priorité il faut lui accorder.

La thérapeutique de réhydratation par voie orale

Le premier progrès est dû à la découverte de la thérapeutique de réhydratation par voie orale (TRO). Son importance tient au fait qu'elle peut arrêter la déshydratation — assèchement de l'organisme à la suite d'une infection diarrhéique — qui, d'après les estimations, tue actuellement cinq millions de jeunes enfants par an et qui est de loin, à elle seule, la cause la plus importante de décès parmi les enfants du monde en développement.

Dans une communauté pauvre du tiers monde, où l'eau propre fait défaut et où il est rare qu'on se lave les mains, où l'environnement est insalubre et où l'éducation sanitaire est inexistante, un enfant sera atteint d'infection diarrhéique entre six et 16 fois en

moyenne chaque année. Souvent, la réaction de la mère est de lui refuser à manger et à boire, si bien que l'enfant souffre de malnutrition due à la fois à sa maladie et au traitement qu'il reçoit. Chaque infection aggrave la malnutrition. Chaque aggravation de la malnutrition augmente le risque d'une autre infection. Chacune des périodes de perte de poids, séparées par de brèves périodes de rétablissement partiel, fait que l'enfant s'enfoncé davantage dans la voie de la malnutrition.

La plupart des enfants guérissent. Mais beaucoup sont victimes d'une déshydratation brusque et grave. En deux ou trois jours seulement, il peut y avoir une perte de poids de 15 pour cent. La mort survient alors en l'espace d'une ou deux heures.

Ce n'est pas de la théorie. Un enfant meurt ainsi toutes les six secondes. Naguère ces cas ne pouvaient être traités que par des infirmiers ou des médecins qualifiés recourant à une alimentation intraveineuse coûteuse dans un hôpital souvent inaccessible. Avec la découverte de la thérapeutique de réhydratation par voie orale, c'est la mère qui intervient en administrant chez elle à son enfant un mélange bien dosé de sucre, de sel et d'eau.

Ce progrès a été rendu possible par la découverte que l'adjonction de glucose à une solution de sel et d'eau peut augmenter de 2 500 pour cent le taux d'absorption du liquide par le corps. Etant donné que ce progrès est susceptible de sauver chaque jour la vie de près de 13 000 enfants, *The Lancet*, une importante revue médicale britannique, y voit « potentiel-

lement le plus grand bond en avant de la médecine depuis le début du siècle».

Cependant, le progrès apporté par la TRO ne saurait être pleinement efficace s'il n'est pas assorti d'une «transformation sociale» analogue, qui consiste à rendre cette thérapeutique accessible aux 500 millions de mères et de jeunes enfants dans les régions les plus pauvres du monde en développement.

Pour y parvenir, il faudra avoir recours à tous les moyens disponibles: les organisations communautaires, la radio et les mass media, les tableaux d'affichage et les centres d'éducation pour adultes, les groupes de femmes et les agents du développement communautaire, les réseaux de soins de santé primaires et les services de santé eux-mêmes.

Dans certaines collectivités, les sels de réhydratation par voie orale seront préparés en sachets, à dissoudre dans de l'eau, et vendus entre 10 et 20 cents dans les petits magasins ou sur les étals que l'on trouve dans presque toutes les agglomérations rurales et urbaines des pays en développement. Ailleurs, les agents du développement communautaire apprendront aux mères comment préparer elles-mêmes le mélange avec huit cuillerées à thé de sucre pour une de sel par litre d'eau bouillie et refroidie*.

* Avec trop peu de sucre ou pas du tout, la solution d'eau salée est presque entièrement et immédiatement éliminée par le corps de l'enfant et il n'y a pas de réhydratation. L'adjonction d'une proportion exacte de sucre augmente de façon spectaculaire l'absorption du liquide. Trop de sucre et le taux d'absorption baisse de nouveau brusquement.

A condition que les ingrédients voulus soient disponibles et qu'on sache que le remède à la diarrhée infantile est de boire et non pas de supprimer toute boisson, la TRO pourrait devenir un exemple de «médecine populaire» et mettre à la portée des parents eux-mêmes les moyens de sauver la vie de la plupart de ces cinq millions d'enfants en bas âge qui meurent chaque année d'infections diarrhéiques.

L'UNICEF lui-même s'est résolument attelé à la tâche pour que la TRO devienne disponible dans tout le tiers monde. Par exemple, cette année, au Nicaragua, nous avons contribué à l'équipement de presque 300 unités de réhydratation par voie orale desservant plus de 155 000 enfants; à la formation de plus de 1 400 personnes qui apprendront à d'autres à employer les sels de réhydratation par voie orale; et à la publication de plus de 250 000 brochures expliquant le traitement aux mères. Alors qu'actuellement les infections diarrhéiques tuent environ 10 pour cent des nourrissons du pays, les volontaires de la santé —dans la proportion de un pour 25 foyers— aident à faire connaître la TRO comme remède, tout en insistant sur la propreté de l'eau et le fréquent lavage des mains comme mesures de prévention.

A Haïti où, dans les bidonvilles de Port-au-Prince, l'infection diarrhéique tue à elle seule 130 enfants sur 1 000, une campagne d'envergure nationale pour développer le recours à la TRO est sur le point de commencer, avec l'appui de l'UNICEF, de l'OMS et de l'Organisation panaméricaine de la santé. L'objectif est de sauver la vie de 10 000 enfants par an d'ici à

1987 et de prévenir la malnutrition d'un plus grand nombre encore.

L'an dernier, au Bangladesh, un demi-million de mères ont appris comment préparer et employer les sels de réhydratation par voie orale et les études de suivi montrent que 99 pour cent d'entre elles sont désormais capables de préparer pour leurs enfants une solution de réhydratation sans danger.

A Narangwal en Inde, les agents du développement communautaire ont déjà réduit de moitié le taux de mortalité des enfants âgés de huit jours à trois ans en n'utilisant que les sels de réhydratation par voie orale et de la pénicilline.

Voilà les résultats tangibles de la TRO. Appliquée par des gouvernements déterminés, cette nouvelle méthode suffirait à elle seule à relancer le progrès ralenti de la lutte contre la malnutrition et la mortalité infantiles.

La nécessité de la TRO est évidente. Sa technique est connue. Les moyens de diffusion sont disponibles. La réceptivité des parents est démontrée. Le coût est peu élevé. Par conséquent, seul un manque de volonté inexcusable aux niveaux national et international peut désormais empêcher que la grande majorité des enfants qui en ont besoin en bénéficient.

Immunisation universelle des enfants

Le deuxième élément de cette révolution potentielle au profit des enfants tient à la possibilité de plus en plus généralisée d'immuniser tous les enfants

contre la rougeole, la diphtérie, le tétanos, la coqueluche, la poliomyélite et la tuberculose, ce que souhaite l'OMS depuis longtemps. On estime que, dans l'ensemble, ces six maladies tuent cinq millions d'enfants par an dans le tiers monde et sont responsables d'environ un tiers de tous les décès d'enfants. Le tétanos à lui seul en tue un million par an. La coqueluche en emporte 600 000 autres.

L'administration de rappels réguliers ainsi que les premières injections aux nouveau-nés requièrent des réseaux de vaccination bien organisés. Des innovations sociales dans l'organisation des Communautés, visant à préparer les populations à des campagnes d'immunisation sont, par conséquent, aussi importantes que la technologie elle-même.

Au cours de ces dernières années, le développement des associations de base et la multiplication du nombre des agents paraprofessionnels du développement ont rendu l'organisation sociale de l'immunisation plus praticable que jamais. Cette évolution s'est accompagnée de progrès scientifiques permettant la production de vaccins qui ont une plus grande stabilité thermique et qui sont donc plus facilement transportables. La sensibilité à la chaleur de nombreux vaccins a constitué l'une des principales contraintes à l'expansion des programmes d'immunisation.

Des travaux sont actuellement en cours pour mettre au point des vaccins plus stables et plus efficaces. Des progrès substantiels ont été réalisés dans ce domaine. Ainsi, il devient possible d'administrer le vaccin antirougeoleux aux populations rurales, éloi-

gnées des centres disposant d'installations frigorifiques. Le coût de l'immunisation d'un enfant a également diminué. La vaccin antirougeoleux, par exemple, revient maintenant à moins de 10 cents la dose.

De plus, comme pour chacune des interventions possibles dont il est question, l'amélioration de la qualité de la vie des enfants est tout aussi spectaculaire que la prévention des décès d'enfants, car ces maladies peuvent également constituer des causes de malnutrition. La coqueluche, par exemple, peut entraîner la malnutrition à cause des vomissements fréquents que provoquent les quintes de toux. La rougeole provoque chez l'enfant une déperdition de 10 pour cent de son poids dans 25 pour cent des cas et elle empêche tout gain de poids pendant plusieurs semaines. Même incomplète, l'immunisation de tous les enfants contre les grandes maladies constituerait aussi une «immunisation» indirecte contre la malnutrition. Une protection accrue contre la malnutrition réduirait à son tour le risque d'infection. Ainsi un enfant sous-alimenté qui contracte la rougeole risque environ 400 fois plus d'en mourir qu'un enfant bien nourri.

Promotion de l'allaitement maternel

La troisième solution peu coûteuse pour améliorer rapidement les conditions de nutrition et de survie des nourrissons réside dans la campagne pour arrêter et renverser la tendance désastreuse à abandonner l'allaitement maternel pour le biberon. Si cette cam-

pagne a l'envergure nécessaire pour changer les attitudes du corps médical et les pratiques hospitalières, pour freiner la promotion et la commercialisation irresponsables des préparations artificielles pour nourrissons et pour aider les mères tant à améliorer leur propre alimentation qu'à les convaincre de la supériorité du lait maternel, l'UNICEF croit qu'on pourrait sauver un million de nourrissons par an d'ici 10 ans.

Il s'agit d'une campagne dans laquelle sont maintenant engagés l'UNICEF, l'Organisation mondiale de la santé et maintes autres personnes et organisations. Voici les faits:

Quelle que soit la société, le lait maternel est le meilleur aliment pour un bébé. Mais dans les communautés pauvres du monde en développement, ses avantages par rapport au biberon peuvent aller jusqu'à en faire une question de vie ou de mort.

Généralement incapable de lire les instructions sur la boîte ou dans l'impossibilité matérielle d'acheter en quantité suffisante le lait artificiel pendant autant de mois, de faire bouillir de l'eau toutes les quatre heures, de stériliser le biberon, ou d'en revenir à l'allaitement maternel après une interruption, la mère du tiers monde qui dispose de faibles ressources et qu'on persuade de renoncer à l'allaitement au sein au profit du biberon, est en fait amenée à dépenser une part importante de ses maigres revenus pour exposer son enfant à des risques de malnutrition, d'infection et d'une mort prématurée.

Récemment, les preuves à l'appui de ce que veut le bon sens sont venues de partout dans le monde. Au

Brésil, une étude réalisée en 1980 a montré que parmi les jeunes enfants des familles pauvres, les bébés élevés au biberon avaient trois à quatre fois plus de chances d'être sous-alimentés. En Egypte, une étude similaire menée sur l'allaitement artificiel a fait apparaître un risque de décès cinq fois plus grand en bas âge. Au Chili, l'OMS a découvert que les bébés nourris au biberon pendant les trois premiers mois de leur vie risquaient de trois à quatre fois plus de mourir que leurs frères ou soeurs exclusivement nourris au sein. En Inde, il est prouvé que les bébés élevés au biberon souffrent deux fois plus d'infections respiratoires et trois fois plus d'épisodes de diarrhée que les bébés allaités au sein.

Peut-être la démonstration la plus spectaculaire de toutes a-t-elle été faite par une étude qui, sous les auspices de l'UNICEF, a porté pendant quatre ans sur plus de 10 000 nouveau-nés à l'Hôpital général de Baguio aux Philippines. Ses résultats ont récemment été publiés. «Deux ans après le début de l'étude», déclare Natividad Relucio-Clavano, médecin-chef du service de pédiatrie de l'hôpital, «j'ai interdit l'accès de la pouponnière aux représentants de ces entreprises. Nous avons cessé de donner aux nourrissons une dose initiale de préparation lactée. Décrochant des murs belles affiches et calendriers, nous les avons remplacés par ces affiches où l'on voit un bébé émacié enfermé dans un biberon souillé. Je me suis demandé si les sociétés de produits lactés me poursuivraient en justice. Tout ce qui pouvait être propice à l'allaitement artificiel fut retiré, non seulement de la

pouponnière, mais partout ailleurs dans l'hôpital. J'ai moi-même refusé les échantillons et les cadeaux offerts par les sociétés de produits lactés».

Au cours des deux années suivantes, parmi les nouveau-nés de l'Hôpital général de Baguio, il y a eu une diminution spectaculaire des cas d'infection, de diarrhée et de décès.

Les avantages du lait maternel sont d'abord une meilleure hygiène et une plus grande valeur nutritive, mais ils ne s'arrêtent pas là. Ces dernières années, on a commencé à en reconnaître les qualités immunologiques, ainsi que celles, surtout, du colostrum qui le précède. En outre, la prolactine que l'allaitement libère dans l'organisme de la mère est un contraceptif naturel. Et bien que ce soit une forme de planification familiale sans garantie du point de vue de la mère concernée, elle n'en empêche pas moins plusieurs millions de conceptions par an chez des femmes dont l'organisme ne s'est pas encore entièrement remis d'une grossesse*.

Enfin, le lait maternel est moins cher. Dans les années 80, l'importation de lait artificiel pour bébés coûtera inutilement en devises étrangères des milliards de dollars aux pays en développement. Pour les familles, le coût d'achat d'une quantité suffisante de lait artificiel pour nourrir un bébé absorbe plus de la moitié de la paye hebdomadaire d'un ouvrier en

* Alan Berg, conseiller principal en nutrition auprès de la Banque mondiale, estime qu'en Inde seulement, on pourrait éviter quelque cinq millions de naissances par an si l'allaitement maternel était «une pratique effective».

Ouganda, à la Jamaïque ou au Nigeria ou du salaire net d'un employé à Sri Lanka ou en Indonésie. Rien d'étonnant à ce qu'une étude récente menée aux Barbades ait montré que les trois quarts des familles à faible revenu ayant abandonné l'allaitement maternel faisaient durer une boîte de lait en poudre prévue pour quatre jours entre cinq jours et trois semaines. Il est évident que ce sont les enfants qui paient le plus cher pareille situation.

L'allaitement maternel a fortement diminué dans le tiers monde: au Brésil, la proportion de bébés nourris au sein est tombée de 96 pour cent en 1940 à 40 pour cent en 1974; au Chili, de 95 pour cent en 1955 à 20 pour cent de nos jours; au Mexique, de 95 pour cent en 1960 à moins de 40 pour cent en 1966; à Singapour, de presque 80 pour cent en 1951 à seulement 10 pour cent en 1971; aux Philippines, de 63 pour cent en 1958 à 43 pour cent en 1968 *. Après un déclin spectaculaire, l'allaitement au sein connaît un regain de faveur dans les pays industrialisés.

Parmi les principales causes de ce recul, il convient de mentionner les succès des laits artificiels pour nourrissons. Dans les années 60 et 70, leurs fabricants, dû à la saturation des marchés dans les pays industrialisés, ont pris conscience des possibilités d'accroître leurs ventes parmi les masses croissantes d'enfants en bas âge du monde en développement. Pour une mère qui est déjà dépourvue d'assurance face

* Ces chiffres sont basés sur différentes méthodes de calcul en vue de déterminer l'ampleur de l'allaitement maternel dans plusieurs pays.

aux idées plus «scientifiques» et aux produits plus «modernes» importés d'autres cultures, même les formules publicitaires les plus innocentes («pour celles qui ne peuvent pas allaiter» ou «pour les mères dont le lait est insuffisant») peuvent provoquer un sentiment d'angoisse, ce dernier étant reconnu comme une des causes du recul de l'allaitement maternel. Comme le dit Priyani Soysa, professeur de pédiatrie à l'université de Colombo, «c'est le manque de confiance en soi qui sape la possibilité d'une lactation satisfaisante, de même que le souci excessif du bien-être du bébé qui s'est insinué dans les secteurs modernes des pays pauvres».

Cependant, les réactions ne se sont pas fait attendre. 35 pays au moins ont d'ores et déjà adopté des législations s'inspirant du «Code international de commercialisation des substituts du lait maternel» adopté par l'Assemblée mondiale de la santé en 1981, et de nombreux fabricants de préparations pour nourrissons ont entrepris de changer leurs pratiques commerciales dans le but de se conformer au Code.

Il en résulte déjà que la malnutrition régresse et que des vies sont sauvées. En Papouasie Nouvelle-Guinée, où une loi a été votée dès 1977, la proportion des bébés nourris au biberon est tombée de 35 à 12 pour cent et celle des enfants en bas âge gravement sous-alimentés de 11 à quatre pour cent.

En Inde, l'OMS et l'UNICEF ont envoyé une déclaration conjointe à tous les parlementaires et à tous les pédiatres pour promouvoir l'allaitement maternel et leur demander leur soutien. En même

temps, les publications de l'UNICEF sur l'allaitement maternel —renforcées par des annonces dans des revues à grand tirage— ont atteint toutes les institutions médicales et sanitaires du sous-continent. Au Pakistan, aux Philippines, au Bangladesh, en Indonésie, en Afghanistan, à Sri Lanka et en Thaïlande, nous travaillons étroitement avec des organisations locales et avec les professionnels qui forment l'opinion publique —ainsi qu'avec les ministères de la santé— pour intégrer l'allaitement maternel dans l'éducation des adultes et les soins de santé primaires. Au Zimbabwe, des brochures présentant les avantages de l'allaitement maternel et les arguments en faveur d'une limitation stricte de la promotion commerciale des aliments artificiels pour nourrissons, ont été envoyées à 25 000 agents de santé. Dans le monde arabe, la supériorité de l'allaitement maternel a été expliquée tant aux agents de santé qu'aux agents de nutrition, de même qu'au grand public, en collaboration avec les médias et les gouvernements. Aux Antilles, l'UNICEF a aidé neuf pays à publier des directives concernant l'allaitement au sein à l'intention des obstétriciens et des agents de santé de toute la région.

Les codes actuellement adoptés n'auront pas tous la portée voulue. Mais une campagne a été lancée dans le cadre de laquelle les gouvernements et les populations du monde entier peuvent contribuer à enrayer un mal qui peut être aisément évité. Cette campagne bénéficie du plein appui moral et matériel de l'UNICEF.

Fiches de croissance

La quatrième mesure de lutte possible contre la malnutrition et la mauvaise santé des enfants est l'emploi généralisé par les mères de simples fiches de croissance qu'elles gardent chez elles, pour les encourager et les guider dans l'alimentation de leurs enfants en âge préscolaire.

Presque toutes les formes de malnutrition infantile sont peu visibles, même au regard d'une mère. Une dénutrition constante, des infections successives et des accès de diarrhée peuvent bloquer la croissance d'un enfant pendant des semaines et des mois sans que la mère s'en aperçoive. Mais la fiche de croissance le révélera.

La pesée régulière, tous les mois, et l'inscription du résultat par la mère elle-même rendent la malnutrition *visible* pour celle qui prend le plus soin de l'enfant et qui peut le plus pour améliorer son régime. Or, on a lieu de penser que, dans la moitié des cas de malnutrition infantile, c'est l'imperceptibilité du problème plutôt que le manque de nourriture dans la famille qui constitue le principal obstacle à l'amélioration de l'état nutritionnel de l'enfant.

C'est pourquoi le simple fait de visualiser le problème peut, à lui seul, réduire l'incidence et la gravité de la malnutrition infantile. Par exemple, un enfant qui vient d'avoir la rougeole ou un épisode de diarrhée risque bien de ne pas avoir pris du poids d'une pesée mensuelle à l'autre. Lorsque la mère le constate, sa réaction spontanée, s'il y a de quoi

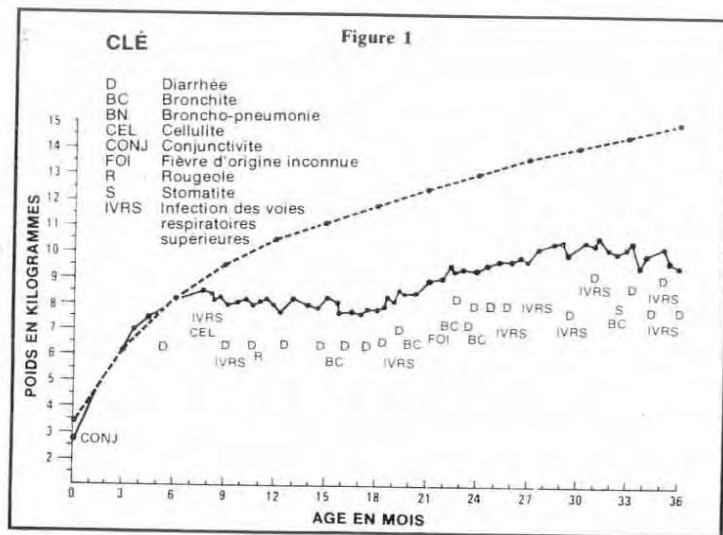
manger, est de mieux servir l'enfant le soir au repas familial ou de le nourrir plus souvent, ou encore de s'efforcer de le persuader de manger et de l'y aider même quand il manque d'appétit.

Pour prendre un exemple précis, la fiche reproduite ici (voir fig. 1) montre la courbe de croissance d'un enfant dans une communauté pauvre d'Amérique centrale et dévoile les caractéristiques d'une enfance typique dans le monde en développement. Pendant les six premiers mois de sa vie, le bébé se développe normalement grâce à l'allaitement maternel. Après, lorsque le sevrage commence et que les contacts avec le monde extérieur augmentent, la malnutrition et les infections, s'aggravant mutuellement, se mettent à entraver la croissance de l'enfant si bien que le gain de poids entre six mois et trois ans n'est que d'un kilo et demi.

Figure 1

Le graphique ci-dessous illustre la croissance d'un enfant d'une communauté pauvre d'Amérique centrale et donne un aperçu des caractéristiques de l'enfance de millions d'êtres humains dans le monde en développement. Pendant les six premiers mois de sa vie, le bébé grandit normalement grâce à l'allaitement maternel. Puis, quand le sevrage commence, la malnutrition accroît les risques d'infection et chaque infection aggrave la malnutrition. Ensemble, elles rongent à ce point la croissance de l'enfant qu'il ne grossit pas entre six et 18 mois. Souvent, l'aplatissement de la courbe de poids de l'enfant est un processus lent et imperceptible, surtout s'il en est de même pour la majorité des enfants de la communauté. La pesée mensuelle régulière et l'emploi d'une fiche de croissance simple, conservée à la maison par la mère, constituent un système d'alerte rapide qui rend la malnutrition évidente et permet à la mère de veiller à ce que son enfant grandisse normalement et soit en bonne santé.

Le graphique reproduit ici est basé sur les études de L. J. Mata, J. J. Urrutia et A. Lechtig pour l'Institut de nutrition d'Amérique centrale et de Panama (INACP).



Si la mère de cet enfant avait pu visualiser le problème chez elle, grâce à une fiche de croissance, l'enfant se serait certainement mieux développé. Outre qu'il s'agit d'un système scientifique d'alerte précoce, ces fiches peuvent également être une source d'encouragement car elles rendent les solutions aussi visibles que les problèmes. Les résultats positifs dus à l'allaitement maternel, par exemple, y sont nettement révélés. Quant à l'immunisation et à la thérapeutique

de réhydratation par voie orale, elles auraient considérablement favorisé la croissance d'un enfant dont la «ligne de vie» montre 16 pertes de poids à cause de diarrhées et d'infections au cours de ses trois premières années de vie.

D'ordinaire, les fiches de croissance sont gardées dans les cliniques plutôt que dans les foyers, et les pesées, la surveillance et les évaluations sont confiées au personnel de santé plutôt qu'aux mères. Or, on ne libérera le potentiel révolutionnaire des fiches de croissance qu'en renversant ce schéma lorsque la fiche et la balance seront utilisées par la mère comme instrument d'amélioration de l'alimentation de son enfant, au lieu de la priver de cette responsabilité en laissant celle-ci aux mains de professionnels et en l'enveloppant de mystère.

Aujourd'hui, en Indonésie, deux millions de mères, vivant dans 15 000 villages, pèsent régulièrement leurs bébés lors des rassemblements mensuels des villageois au cours desquels les femmes tiennent leurs réunions traditionnelles. La balance employée est la «dacin» utilisée au marché, qui permet aux mères analphabètes de déterminer le poids de leur enfant à 50 grammes près. Celles qui savent lire et écrire aident ensuite les mères analphabètes à inscrire le résultat de la pesée sur la fiche de croissance.

Plutôt que de comparer la courbe de croissance de l'enfant à celle d'un enfant «normal» —cause fréquente d'angoisse inutile chez la mère— les fiches en usage en Indonésie ne tiennent compte que du développement même de l'enfant. Le message

que ces cartes transmettent indique qu'une ligne ascendante de points mensuels est un bon signe, qu'une ligne horizontale signifie que l'enfant doit manger davantage et qu'une ligne descendante témoigne d'un état dangereux réclamant une nourriture plus abondante et peut-être une surveillance médicale. Tout autour du graphique, de petits tableaux comportent parfois des détails sur l'immunisation de l'enfant et quelques conseils fondamentaux pour améliorer sa santé: recommandations en faveur de l'allaitement maternel, de la réhydratation par voie orale, de la propreté des mains ou d'aliments de sevrage.

Une fois la pesée terminée, la surveillance et l'évaluation ainsi que l'action nécessaire, dépendent de la mère. «En encourageant des interventions simples, peu onéreuses, et praticables à domicile, dès que la croissance faiblit», dit le Dr Jon Rohde, un des pionniers de l'expérience indonésienne, «le développement de l'enfant peut suivre son cours régulier de même que l'état nutritionnel demeurer normal, même en cas de maladies fréquentes ou d'un manque relatif de nourriture». La première évaluation complète de l'expérience sera disponible dans le courant de l'année 1983 et on connaîtra alors avec plus de précision les possibilités offertes par les fiches de croissance. Cependant, certains éléments tendent d'ores et déjà à prouver que, depuis la mise en place des fiches, le nombre de cas de malnutrition aiguë a nettement baissé. Avec l'appui de l'UNICEF, des campagnes similaires se déroulent dans d'autres régions du monde en développement.

Dans d'autres pays de culture différente, l'idée d'une fiche de croissance pour l'enfant devrait être adaptée à d'autres pratiques familières de pesée, à d'autres formes traditionnelles d'organisation sociale, aux possibilités locales de participation. En certains endroits, la pesée peut avoir un rôle stimulant et permettre la diffusion des connaissances et des moyens susceptibles d'améliorer la santé: informations sur les sels de réhydratation par voie orale et sur les campagnes de vaccination, discussions sur les aliments de sevrage et l'allaitement maternel, distribution de pilules contenant du fer aux femmes enceintes et de comprimés de vitamine A pour les enfants. Ailleurs, ce sont d'autres activités qui pourraient susciter la participation et permettre ainsi le lancement des fiches de croissance pour qu'elles deviennent ce qu'elles devraient être, à savoir une science du peuple.

L'organisation sociale

Les quatre interventions décrites plus haut —thérapeutique de réhydratation par voie orale, immunisation universelle des enfants, encouragement de l'allaitement maternel et usage généralisé des fiches de croissance— sont peu coûteuses, entraînent peu de risques, suscitent peu de résistance dans les masses populaires, et ne dépendent pas de changements économiques et politiques qui sont nécessaires à plus long terme si on veut éliminer la misère elle-même. Elles sont donc réalisables *dès maintenant*.

Dans la pratique, ces quatre actions pourraient

contribuer à stimuler une participation accrue à de nouveaux progrès sanitaires. De même, grâce à leur interaction, leur impact conjugué serait beaucoup plus grand que la somme de leurs répercussions individuelles. Prises ensemble comme le fer de lance d'une stratégie des services de base et des soins de santé primaires et énergiquement soutenues par les gouvernements et les organisations internationales, l'UNICEF croit que ces nouvelles possibilités ont ouvert la voie à une révolution au profit des enfants qui pourrait réaccélérer le progrès et sauver la vie de 20 000 enfants par jour d'ici la fin des années 90*.

Cette occasion de faire tellement, à peu de frais, pour tant d'êtres humains, survient à un moment crucial de l'histoire. Pour le bien-être des enfants, elle ranime l'espoir en un temps de pessimisme. Et elle découle d'un changement autant social que technique. Il y a 15 ans, par exemple, une telle révolution n'aurait pas été possible. L'organisation sociale est la clé de la santé de la collectivité. Or, ces toutes dernières années, le travail patient des communautés, des individus, des services gouvernementaux, des organisations nongouvernementales et des organismes

* Il convient de souligner que ces quatre «actions» ne représentent pas les seules possibilités. Il existe d'autres secteurs sanitaires également prioritaires, tels que les parasites intestinaux, le paludisme, les infections des voies respiratoires supérieures et le faible poids à la naissance pour lesquels des méthodes d'intervention peu coûteuses sont également disponibles. La combinaison précise du choix des différentes mesures doit être décidée en fonction des problèmes locaux.

internationaux a aidé aussi bien à découvrir ces nouvelles possibilités qu'à créer une infrastructure sociale en plein essor (organisations communautaires et agents paraprofessionnels du développement, écoles primaires et réseaux de soins de santé primaires, mouvements populaires, professionnels qualifiés, routes et radios), rendant ainsi un progrès révolutionnaire possible.

Par exemple, pour ne parler que de l'Asie, l'Inde a récemment formé 100 000 agents sanitaires communautaires et recyclé 150 000 sages-femmes traditionnelles. En Thaïlande, 11 000 auxiliaires villageois de santé ont reçu une formation de base et 112 000 desservent désormais presque un quart de la population. Au Vietnam, 8 500 centres de santé appuient le travail d'agents du développement communautaire choisis et rémunérés par chaque collectivité. En Chine, plus de deux millions de «médecins aux pieds nus» dispensent les soins de santé essentiels, avec au besoin le secours de services ultra-modernes, à un milliard d'habitants. L'an dernier, presque 900 000 personnes ont bénéficié d'une formation ou d'un cours de recyclage grâce à des bourses de l'UNICEF, et plus de 300 000 établissements, allant des écoles primaires aux dispensaires de village, ont reçu des fournitures et du matériel de l'UNICEF.

Ces «mutations sociales» forment le chaînon manquant entre le savoir-faire scientifique et les besoins des populations. Lorsque ce chaînon est mis en place, une amélioration rapide de la santé et de la survie des enfants est désormais possible.

Espacement des naissances

A ce stade, le conflit apparent entre cette possibilité d'une «révolution de survie» d'une part, et la nécessité pour la majorité des pays en développement de ralentir leur taux d'accroissement démographique de l'autre, soulève bien sûr une question. Mais c'est un conflit qui se dissout avec le temps. Car lorsque les gens ont davantage d'espoir de voir survivre leurs enfants, ils ont tendance à moins procréer. C'est la raison principale pour laquelle aucun pays n'a jamais connu une diminution importante et prolongée de son taux de natalité sans connaître d'abord une baisse de la mortalité infantile.

Historiquement, lorsqu'à la suite de l'élimination des épidémies, le taux global de mortalité baisse fortement, abandonnant le niveau d'environ 40 pour mille, la diminution de la natalité ne suit que de très loin. Il en résulte un accroissement démographique très fort. Heureusement, l'histoire montre aussi, depuis la deuxième guerre mondiale, que lorsque la mortalité globale n'atteint plus que quelque 15 pour mille, ce qui correspond à la moyenne aujourd'hui dans les pays en développement à faible revenu, chaque nouvelle baisse d'un point s'accompagne d'ordinaire d'une baisse supérieure de la natalité. Par exemple, en Thaïlande, la baisse de 7 points de la mortalité (de 15 à 8 pour mille) entre 1960 et 1980 a été suivie d'une baisse de 14 points de la natalité. Au cours de la même période, au Costa Rica, une baisse de 5 points de la mortalité (de 10 à 5 pour mille) a eu

pour pendant une baisse de 18 points de la natalité. Pareillement, aux Philippines, une baisse de 8 points de la mortalité a été associée à une baisse de 12 points de la natalité.

Ainsi, paradoxalement, une «révolution de survie» qui réduirait de moitié, dans le monde en développement, les taux de mortalité et de morbidité des enfants et qui empêcherait la mort de six ou sept millions d'enfants en bas âge chaque année dès avant la fin du siècle, éviterait probablement entre 12 et 20 millions de naissances par an.

Le recours à la planification familiale peut réduire le décalage entre la baisse de la mortalité et celle de la natalité. Mais même si la croissance démographique n'était pas une source d'inquiétude, la régulation des naissances aurait un rôle capital à jouer dans l'amélioration de la santé des mères et des enfants et dans l'abaissement de la mortalité infantile. Car un nombre excessif de naissances trop rapprochées mine la santé et l'état nutritionnel aussi bien de la mère que de l'enfant. Par exemple, une enquête menée auprès de 6 000 femmes du sud de l'Inde a montré que le taux de mortalité des nourrissons nés à un an d'intervalle était approximativement de 200 pour mille contre 80 pour mille pour les bébés nés dans un intervalle de trois ou quatre ans. Aussi, rendre la planification familiale accessible à tous, bien que ceci soit plus difficile des points de vue culturel et pratique que les autres interventions décrites plus haut, constitue également une des mesures les plus importantes pouvant être prises actuellement en vue de réduire la mortalité

infantile et d'améliorer la santé des mères et des enfants.

La volonté politique

Même si le savoir-faire technique et l'organisation sociale sont disponibles, la réaccélération du progrès dans le domaine de la santé des enfants dépend de la volonté d'y aboutir. Dans certains pays, la volonté politique peut être stimulée par des plaidoyers nationaux et internationaux. Par exemple, la recherche et la publicité peuvent apprendre au public que la diarrhée est actuellement la principale maladie meurtrière des enfants dans la plupart des pays du monde et qu'un gouvernement qui s'est engagé à assurer une amélioration de la santé de la majorité de la population au meilleur coût accordera la priorité aux sels de réhydratation par voie orale sur la technique de transplantation cardiaque.

Si la volonté politique —en faveur du changement technologique et social— peut aboutir à des résultats, inversement les résultats obtenus peuvent contribuer à créer cette volonté. Car aucun plaidoyer n'est aussi convaincant qu'une action couronnée de succès pour démontrer aux gouvernements qu'une amélioration substantielle est possible à peu de frais et en peu de temps. Un des objectifs de l'UNICEF consiste, en collaboration avec ses nombreux partenaires dans le processus de développement, à prouver l'existence de cette possibilité.

Cependant, les «résultats» de la lutte contre la

malnutrition et la mortalité infantile n'auront pas l'air très impressionnants, du moins à court terme, si on les juge uniquement en fonction de la mesure dans laquelle ils contribuent à augmenter le produit national brut. Aussi, une autre façon essentielle de plaider et d'agir pour une relance du progrès dans le domaine de la santé infantile consiste-t-elle à comparer les résultats obtenus par rapport aux objectifs fixés.

Reflet du progrès accompli dans les domaines de l'éducation, de l'approvisionnement en eau, des soins de santé et de la nutrition —à la fois pour la mère et pour l'enfant—, le taux de mortalité infantile, c'est-à-dire le nombre de décès avant l'âge de un an pour 1 000 naissances vivantes, représente d'après l'UNICEF l'un des indicateurs les plus sensibles du progrès au niveau des enfants. Un autre critère possible est l'indice de qualité physique de la vie (IQPV) qui réunit trois éléments —le taux de mortalité infantile, le taux d'alphabétisation et l'espérance de vie à un an— et reporte chacun sur une échelle entre 0 (représentant le minimum relevé dans le monde en 1950) et 100 (représentant le maximum censé être atteint par un pays au plus tard en l'an 2000). Ensuite, on établit leur moyenne pour obtenir un chiffre unique exprimant le bien-être physique d'une population donnée. Associé au critère plus classique du produit national brut, l'IQPV révèle les inégalités qui devraient être de nature à faire naître la volonté politique d'y remédier, ne serait-ce que par fierté nationale. Associé au PNB par habitant, l'utilisation des indicateurs sociaux —qu'il s'agisse du seul taux de mortalité infantile ou

de l'indice composé (IQPV)— fournit, pour un pays donné, une image tridimensionnelle du développement bien meilleure que les indicateurs économiques ou sociaux pris séparément.

Ainsi, le Brésil est presque cinq fois plus riche que Sri Lanka si on applique le critère classique du revenu par habitant. En revanche, le taux d'alphabétisation, l'espérance de vie et la mortalité infantile donnent au Brésil un IQPV égal à 65 tandis que la population de Sri Lanka a un IQPV de 80 points au moins. En termes plus positifs, il y a déjà plusieurs régions du monde en développement —la Chine, la Corée, l'Etat du Kerala dans le sud de l'Inde, ainsi que Sri Lanka— qui peuvent à juste titre se flatter d'avoir réduit leurs niveaux de mortalité infantile à bien moins de la moitié du taux moyen dans l'ensemble du tiers monde, alors que leurs revenus étaient faibles. L'évaluation du progrès en matière de survie et de santé des enfants à l'aide de critères de ce genre pourrait donc aussi aider à créer la volonté politique et à alimenter le processus lui-même.

Il y a deux ans, les indicateurs sociaux de base qui composent l'IQPV ont, pour la première fois, été incorporés aux objectifs de la stratégie internationale du développement pour les années 80 adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies. Concrètement, la stratégie demande aux nations du monde de se fixer pour buts, pour l'an 2000, une réduction du taux de mortalité infantile des pays en développement à 50 pour mille, une augmentation de l'espérance de vie mo-

yenne à 60 ans ou plus et que chaque enfant suive au moins les quatre années d'enseignement primaire nécessaires pour une alphabétisation durable.

Depuis lors, la progression vers ces *trois* objectifs s'est presque certainement ralentie et la perspective de les atteindre au cours des 17 années qui nous séparent encore de la fin du vingtième siècle faiblit à cause de la sombre période économique que le monde et ses enfants traversent actuellement.

Mais si la volonté politique existe, les solutions exposées dans le présent rapport, solutions qui découlent des progrès sociaux et scientifiques récents, fourniront peut-être aux populations le moyen supplémentaire nécessaire pour contribuer à l'amélioration radicale de la santé de leurs enfants et pour accélérer la réalisation des objectifs que la communauté internationale s'est fixés il y a tout juste deux ans.

Alimentation et emploi

Les mesures envisagées jusqu'à présent constituent toutes des mesures visant à réduire l'écart provoqué par les progrès sociaux et scientifiques. Toutes concourent à réduire la malnutrition en aidant à mieux utiliser la nourriture disponible, à la fois dans son utilisation par l'organisme de l'enfant et dans sa répartition par les parents.

Mais les limites de ces améliorations sont fixées par le fond même de la malnutrition: le manque de nourriture. En effet, si dans une famille l'alimentation n'est pas suffisamment riche en calories, en protéines et en

vitamines pour assurer la croissance et la santé de l'enfant, une fiche de croissance aura beau proclamer le besoin de nourriture, la malnutrition sera inévitable. De nos jours, un tiers environ des familles dont les enfants sont malnutris appartient à la catégorie des parents qui sont trop pauvres pour combattre la malnutrition.

Pour ceux qui tout simplement n'ont pas assez à manger, la solution à long terme consiste soit à posséder un lopin de terre à cultiver pour se nourrir, soit à avoir un travail et des revenus permettant d'acheter de la nourriture. Or, dans le monde en développement, un tiers de la main-d'oeuvre est actuellement sans emploi ou sous-employée.

Dans un avenir prévisible, et en l'absence de changements dans la structure économique internationale, qui permettraient au monde en développement d'augmenter ses exportations de produits manufacturés, il est improbable que l'industrie crée le nombre d'emplois correspondant au degré de misère et de sous-alimentation. C'est donc de nouveau vers le secteur rural qu'il faut se tourner pour chercher de nouvelles possibilités d'emploi.

On dit parfois que l'addition de deux problèmes suggère la solution. C'est peut-être une clé. En effet, le problème posé par l'accroissement de la production alimentaire et celui posé par la création d'emplois pourraient être résolus ensemble.

Si la concentration des terres et la mécanisation à grande échelle sont dûment contrôlées, les variétés de semences à grand rendement, par exemple, peuvent

fournir à la fois davantage *d'emplois* à l'hectare et davantage de nourriture.

Tout au long de l'année agricole, les besoins en irrigation, en engrais, en épandage de pesticides, en désherbage et en semis en ligne droite plutôt qu'à la volée peuvent demander jusqu'à 40 pour cent de main-d'oeuvre en plus. De surcroît, comme les petits exploitants ont tendance à être plus prudents dans l'organisation de leur travail, à semer de façon plus économe, à irriguer et à fertiliser en gaspillant moins, à récolter plus à fond et à engranger avec plus de soin, les rendements de leurs fermes sont presque toujours supérieurs à ceux des plus grandes propriétés. Le développement de l'emploi *et* de la productivité peuvent, par conséquent, non seulement être compatibles mais se renforcer mutuellement.

Ainsi, en Inde, la productivité des petites fermes de moins de deux hectares, qui emploient beaucoup de main-d'oeuvre, dépasse de 40 pour cent celle des exploitations de 20 hectares ou plus. En Thaïlande, les fermes de un et deux hectares produisent 60 pour cent de riz en plus par demi hectare que les exploitations de 50 hectares ou plus. Il ressort d'une étude de la Banque mondiale sur cinq pays latino-américains que les petites fermes produisent entre trois et 14 fois plus que les grandes propriétés.

Là où les terres sont abondantes et où la main-d'oeuvre coûte cher, comme aux Etats-Unis, il peut être efficace de mécaniser l'agriculture sur de vastes étendues, mais là où il y a pléthore relative de main-d'oeuvre et où les terres sont rares, comme dans la

plupart des pays d'Asie, la formule opposée est plus logique. Par exemple, au début des années 70, le Japon et les Etats-Unis étaient deux des pays du monde à la productivité agricole la plus élevée à l'hectare. Pourtant le Japon avait atteint ce rendement avec une forte proportion de main-d'oeuvre (87 travailleurs pour 40 hectares) et les Etats-Unis, avec une faible proportion (1 travailleur pour 40 hectares).

En général, de nos jours, pour obtenir un bon rendement, la plus grande partie du monde en développement a intérêt à employer beaucoup de main-d'oeuvre. Les pays de l'Asie du Nord-est en ont fait la démonstration. Par exemple, l'agriculteur moyen en Chine, en République de Corée, au Japon et à Taiwan produit davantage de nourriture à l'hectare que son homologue en Inde ou au Pakistan. Cela s'explique par le fait que les crédits et les circuits de commercialisation, la formation et la technologie, l'éducation et les services de santé y sont conçus pour les familles qui, en moyenne, possèdent environ un hectare. En revanche, au Pakistan et dans l'Etat du Punjab en Inde, ces services sont orientés vers les exploitations de 8 hectares ou plus.

Une plus grande équité permettrait d'augmenter la production et de faire baisser le prix des produits alimentaires. Mais, plus important, elle pourrait développer la production alimentaire *par* les pauvres et *pour* les pauvres. Ce faisant, elle ouvrirait une brèche dans le mur qui se dresse dans tant de pays du monde entre l'agriculture et la nutrition. Une fois ce stade atteint, une main-d'oeuvre mieux nourrie ajouterait

bien sûr une nouvelle dimension à la spirale ascendante de l'emploi et de la production.

Dans plusieurs régions où la réforme agraire est devenue une réalité —et surtout lorsqu'elle a été accompagnée d'un meilleur accès au crédit, à la formation, à l'irrigation, à la technologie et au marché—, elle a démontré de façon convaincante qu'elle pouvait augmenter la productivité et réduire la malnutrition en procurant des revenus. Par exemple, à la fin des années 40 et au début des années 50, la Chine, la République de Corée, le Japon et Taiwan ont lancé des réformes agraires qui ont préparé les réussites agricoles ultérieures et qui ont largement contribué à éliminer presque entièrement la malnutrition en l'espace d'une génération.

Beaucoup reste à faire pour mobiliser les ressources humaines contre le retour de la famine. La recherche agronomique, notamment, qui, ces dernières années, a été tellement profitable aux grands propriétaires terriens, doit désormais être réorientée vers les problèmes des petits paysans pauvres. A l'heure actuelle, dans le monde, probablement pas plus de un pour cent de la recherche en matière d'alimentation et d'agriculture n'est consacré aux problèmes de ceux qui ont faim. Développer une nouvelle technique en aridoculture au profit des terres non irriguées, découvrir comment fixer l'azote pour permettre aux céréales d'extraire leur engrais de l'air, améliorer les techniques des «cultures des pauvres» telles que celles du manioc ou du sorgho, ou encore accélérer le processus de photosynthèse par lequel les plantes

transforment l'énergie du soleil en nourriture, voilà quelques solutions susceptibles de venir à bout de la faim, en mettant la science au service des besoins du plus grand nombre.

Tous ces domaines de recherche pourraient contribuer à faire augmenter la production alimentaire par et pour les paysans pauvres du monde et leurs familles. C'est un facteur beaucoup plus décisif pour éliminer la faim que le souci d'augmenter la production globale. En effet, la quantité supplémentaire de céréales nécessaire pour combler le «fossé en calories» des pays en développement sera approximativement de 30 millions de tonnes par an d'ici la fin des années 80. Ce chiffre représente moins de deux pour cent de la production mondiale actuelle et moins de 20 pour cent de la quantité de céréales qui servent actuellement chaque année à l'alimentation du bétail dans l'hémisphère nord. Selon les termes de la FAO, ce fossé est «minuscule».

Aussi important que puisse être l'accroissement de la production, ce n'est pas le problème essentiel. Par conséquent, en dernière analyse, la solution au problème de la faim n'est pas d'ordre technologique. Le problème est plutôt celui de qui cultive quoi, sur quelles terres et au profit de qui. Et la solution réside dans un changement politique et économique pour permettre aux pauvres non seulement de participer, mais aussi de profiter de l'accroissement possible de la production.

Un des changements les plus difficiles, mais les plus nécessaires à opérer est la réforme agraire elle-

même. Deux tiers du « milliard le plus pauvre » d'êtres humains vivent dans les zones rurales du monde en développement. Pour la plupart d'entre eux, avoir une nourriture suffisante dépend de leur accès à la terre et aux fruits de leur labeur.

D'aucuns diront sans doute que l'UNICEF devrait s'intéresser aux enfants au lieu de s'occuper d'emploi et de réforme agraire. Cependant, la défense de la cause des enfants ne saurait ignorer le fait que la mortalité infantile dans les villages du Bangladesh, par exemple, est deux fois plus élevée chez les familles des paysans sans terre que chez celles qui en possèdent; qu'au Costa Rica, les enfants courent beaucoup plus de risques d'être sous-alimentés si leur famille possède moins d'un hectare et demi de terrain; ou encore qu'au Guatemala, les enfants des paysans sans terre sont deux fois plus exposés à la malnutrition que les enfants de ceux qui ne sont même pas propriétaires de deux hectares.

La santé et la nutrition infantiles sont donc intimement liées à la raréfaction des terres, due à la concentration croissante de la propriété. Or, la taille moyenne des propriétés foncières ne cesse d'augmenter dans de nombreux pays en développement. Au Bangladesh, par exemple, plus de la moitié des terres appartiennent actuellement à 10 pour cent des propriétaires. Aux Philippines, quatre pour cent des fermes couvrent plus d'un tiers des terres cultivées du pays. Au Kenya, 3 000 grands propriétaires fonciers possèdent plus de terres que l'ensemble des 750 000 petits exploitants du pays. Au Bihar, en Inde,

la moitié la plus pauvre de la population possède moins de quatre pour cent des terres. Dans l'ensemble de l'Amérique latine, sept pour cent des propriétaires fonciers contrôlent 93 pour cent du sol tandis que le tiers le plus pauvre de la population doit survivre avec tout juste un pour cent.

Au total, d'après les estimations, 600 millions de personnes des régions rurales du monde en développement sont actuellement privées d'accès aux terres sur lesquelles elles pourraient cultiver des produits pour leur propre consommation. Alors que les rangs des paysans sans terre grossissent, les adversaires des réformes agraires nécessaires, qui pourraient donner à des millions d'indigents la possibilité de cultiver la terre, finiront peut-être par donner raison à l'affirmation selon laquelle « celui qui s'oppose au changement pacifique rend inévitable le changement violent ». A ce propos, le pape Jean-Paul II s'est exprimé en ces termes: « Le travailleur agricole opprimé, qui ne gagne même pas son pain à la sueur de son front, ne peut pas attendre plus longtemps la reconnaissance de sa dignité. Il a le droit d'être respecté au lieu d'être dépossédé par des manoeuvres d'exploitation qui reviennent souvent à le spolier du peu qu'il a. Il a le droit d'être délivré des barrières de l'exploitation dressées contre lui par un égoïsme intolérable, contre lequel se brisent ses efforts de progrès ».

Compléments alimentaires

La réforme agraire et la croissance économique, destinées à assurer aux pauvres l'accès à la terre, des emplois, une productivité accrue et des revenus supérieurs, sont des éléments essentiels de la solution à long terme contre la misère qui engendre la malnutrition et la mauvaise santé. Mais pour les familles très pauvres, la faim et le mauvais état physique constituent une prison qui ne leur permet que d'entrevoir à travers des barreaux les bienfaits de l'éducation, de l'énergie et des revenus. Dans de nombreuses régions d'Afrique, par exemple, et dans les taudis qui entourent beaucoup de villes du tiers monde, les familles les plus pauvres dépensent déjà en nourriture les trois quarts ou plus de leurs revenus et ce n'est pas pour autant qu'elles peuvent éviter la malnutrition de leurs enfants. De surcroît, dans beaucoup de ces agglomérations, les prix des produits alimentaires continueront probablement à augmenter.

Pour ces familles, la lutte contre la malnutrition est une condition minimum préalable, et non pas un effet secondaire pour leur développement économique.

Si on laisse les enfants des familles les plus misérables souffrir de la malnutrition pendant leur croissance, le cycle dans lequel s'enchaînent la mauvaise santé, le manque d'énergie, la basse productivité, les maigres revenus et un faible niveau d'investissement de ressources et d'énergie en vue d'améliorer la vie familiale et communautaire, se perpétuera pendant la génération suivante.

D'une manière ou d'une autre, ce cycle doit être rompu. L'expérience démontre que le moment favorable se situe pendant la période de grossesse, de lactation et de sevrage, et que le moyen d'y parvenir consiste à accorder une subvention alimentaire aux familles de ceux qui ne sont pas en mesure de gagner suffisamment pour acheter la quantité de nourriture voulue pendant ces années vitales.

Intervenir pour améliorer l'alimentation des femmes enceintes sous-alimentées, c'est agir presque à coup sûr au stade le plus rentable pour briser le cycle. Car on sait désormais que le bien-être nutritionnel de la femme enceinte est le facteur le plus décisif dans le poids du bébé à la naissance et que ce poids est le facteur le plus décisif dans les chances de survie du bébé. Ainsi, les bébés ayant un faible poids à la naissance (moins de 2,5 kg) risquent trois fois plus de mourir en bas âge que les bébés naissant avec un poids normal. Il en résulte qu'actuellement dans le monde en développement, 10 à 15 pour cent des bébés dont le poids à la naissance était inférieur à la normale, représentent entre 30 et 40 pour cent du taux de mortalité infantile.

Agir en conséquence pourrait donc avoir une répercussion révolutionnaire sur la santé des mères et des enfants. Au Guatemala, par exemple, il est prouvé qu'une alimentation d'appoint destinée aux femmes sous-alimentées pendant les trois derniers mois de leur grossesse réduit de 75 pour cent le nombre de bébés ayant un poids insuffisant à la naissance et de 50 pour cent les décès d'enfants en bas âge qui y

sont associés. On imagine difficilement un investissement au profit de la vie et de la santé humaines qui puisse être plus rentable.

Après la naissance de l'enfant, la mère a besoin à la fois des réserves accumulées pendant la grossesse et d'une ration alimentaire quotidienne suffisante pour faire face aux nouvelles exigences en énergie entraînées par l'allaitement et toutes les tâches supplémentaires inhérentes aux soins à donner au nourrisson. A ce stade, pour les mères les plus pauvres, une alimentation d'appoint, sous une forme ou sous une autre, se révèle par conséquent à nouveau indispensable si les besoins en énergie de la mère et de l'enfant doivent être satisfaits.

A cinq ou six mois, le lait maternel à lui seul ne suffit plus à l'enfant. Si on ne commence pas alors à introduire progressivement d'autres aliments dans son régime, la prise de poids se ralentit, la courbe de croissance s'aplatit, le risque d'infection augmente et la malnutrition commence à avoir prise sur la vie du jeune enfant. Retarder le sevrage signifie donc, pour des millions d'enfants en bas âge, le premier pas vers la malnutrition. Ainsi, en Inde, 36 pour cent des bébés des zones rurales et 40 pour cent des enfants pauvres des villes, sont encore exclusivement nourris au sein à l'âge d'un an. Pour un cinquième d'entre eux, le sevrage n'a pas encore commencé à 18 mois.

La pesée mensuelle régulière, avec emploi de la fiche de croissance, est de loin la meilleure façon pour une mère de savoir quand elle doit décider de commencer le sevrage. Quant à l'immunisation et à la

thérapeutique de réhydratation par voie orale, elles aident à lutter contre les risques d'infection et de diarrhée qui se multiplient quand un enfant apprend à assimiler l'eau et la nourriture solide du monde extérieur. Mais il est tout aussi important que la mère soit à même de donner à son enfant de bons aliments de sevrage, selon la progression et les quantités voulues. Pour cela, il lui faut et le savoir et la nourriture.

L'éducation nutritionnelle durant la période délicate du sevrage est par conséquent un élément important des services communautaires de base et des soins de santé primaires. Néanmoins, il ne faut pas oublier que, quand les mères les plus pauvres font leurs achats, elles en reviennent habituellement avec deux ou trois fois plus de protéines et de calories par unité dépensée que les mères riches. Parmi les gens très pauvres, le manque d'argent est en effet la principale contrainte. Aussi une subvention alimentaire durant la période de sevrage ainsi qu'en fin de grossesse et au cours des tout premiers mois après la naissance du bébé, peut-elle être le moyen le plus rapide pour sortir du cercle vicieux de la malnutrition dans lequel sont plongées les familles les plus misérables.

Par ailleurs, ce complément de nourriture pourrait aussi servir de secours d'urgence aux familles victimes de la sécheresse, d'inondations, ou encore en cas d'abandon d'un conjoint ou de perte d'un emploi.

En résumé, il paraît improbable que la malnutrition généralisée qui frappe les familles les plus démunies du monde puisse être vaincue sans recourir à une forme de subvention alimentaire destinée à ceux qui

en ont le plus besoin, subvention qui s'ajouterait aux autres types d'intervention décrits plus haut.

L'octroi de subsides alimentaires est une question complexe et controversée. Mais quand les passions s'apaisent, le fait demeure que la plupart des pays ayant accompli de grands progrès dans la réduction de la malnutrition parmi leurs citoyens les plus pauvres —de la République populaire de Chine aux Etats-Unis d'Amérique— ont eu recours, entre autres armes, aux subsides alimentaires. Les possibilités qu'ils offrent dans la lutte contre la pire des famines ont également été démontrées de façon spectaculaire dans des pays en développement à faible revenu comme Sri Lanka, ou dans des régions comme l'Etat indien du Kerala où les coupons alimentaires et les magasins subventionnés pour vendre à prix coûtant ont contribué à réduire la mortalité infantile de moitié, voire au tiers du taux prévalant actuellement dans la plupart des pays ayant atteint un niveau de développement économique égal. Les avantages évidents que ces subventions offrent pour la vie et la santé des enfants les plus misérables du monde, ainsi que l'idée de lancer un programme international de subventions alimentaires pour les plus pauvres des pauvres —spécialement destiné aux femmes enceintes et aux jeunes enfants sous-alimentés— méritent d'être étudiés de toute urgence.

En pratique, l'efficacité des subventions alimentaires dépendra également de l'organisation sociale *.

* En Inde, les Services de développement intégrés de l'enfant lancés sous les auspices de l'UNICEF constituent un exemple

Par exemple, si les agents du développement communautaire étaient associés à ce type de projet, les avantages seraient évidents pour le rapport coût/efficacité. Cette association permettrait de distribuer les subventions avec beaucoup plus de flexibilité et de précision aux destinataires, c'est-à-dire les plus pauvres, les femmes enceintes, les mères allaitantes, les jeunes enfants, ceux qui ont perdu du poids à cause de fréquentes maladies, ceux dont la fiche de croissance indique une carence, etc. Elle signifierait aussi que l'alimentation subventionnée pourrait également être rendue disponible, non pas au niveau de régions ou de villes, mais au niveau des villages ou des quartiers pauvres. Elle pourrait être distribuée également, non pas toute l'année, mais durant des saisons déterminées. Par exemple, durant la saison des pluies qui est généralement aussi une période de disette précédant la récolte, une subvention alimentaire empêcherait les pauvres de devoir demander des «crédits à la consommation» aux usuriers ou aux propriétaires. Signalons ici en passant que l'aide à court terme ac-

d'une approche de services de base flexible, axée sur la communauté. Des «anganwadis» (centres préscolaires) ont été créés dans des communautés pauvres. Dans chaque centre, une femme issue de la région, formée en quatre mois aux techniques du développement communautaire, travaille avec la population pour assurer la distribution d'une alimentation d'appoint, l'immunisation, l'éducation sanitaire et nutritionnelle, les soins de santé primaires. L'Institut indien des sciences médicales a constaté que la proportion des enfants atteints de malnutrition grave avait baissé de moitié dans les 33 premières unités étudiées du réseau. Chaque unité est composée d'environ 100 000 personnes. En Inde, ce programme est actuellement étendu à 600 communautés.

cordée à ceux qui sont dans le besoin rejoint parfois les exigences du développement à long terme, puisque le fait de ne pas devoir emprunter peut équivaloir à ne pas devoir vendre une parcelle de terrain. Or, pour le petit exploitant, il suffit d'ordinaire de deux ou trois opérations de ce genre pour se retrouver sans terre.

Dans son rapport aux ministres de l'agriculture en mars 1982, le Secrétariat du Conseil mondial de l'alimentation (CMA) déclarait: «Le nombre de gens affamés s'accroît. Si on veut renverser cette tendance avant la fin de la décennie et réussir à vaincre la faim généralisée, des mesures plus directes seront nécessaires... Nous savons désormais que la croissance économique globale et l'augmentation de la production agricole à elles seules ne suffisent pas à réduire les chiffres absolus de ceux qui ont faim; la communauté internationale s'est engagée à atteindre cet objectif».

Les «mesures directes» figurant dans les recommandations du CMA comprenaient des investissements en crédits, formation et technologie destinés aux petits agriculteurs afin de leur permettre de produire davantage de nourriture pour l'autoconsommation familiale; une réorientation de la distribution de l'aide alimentaire en faveur des populations affamées (les deux tiers de cette aide sont vendus aujourd'hui sur le marché libre où les «pauvres» doivent se la disputer avec les «moins pauvres»); et des subventions alimentaires octroyées à ceux qui en ont le plus besoin.

Dans l'ensemble, le Conseil mondial de l'alimentation estime qu'un investissement de quatre milliards de dollars par an pendant les 15 prochaines années serait susceptible de couvrir «les revenus et les biens productifs nécessaires pour permettre à environ 500 millions de personnes de satisfaire leurs besoins alimentaires minima d'ici la fin du siècle». Ce montant serait consacré à raison de deux tiers environ à des investissements destinés aux petits agriculteurs pour engendrer un accroissement à la fois de la production alimentaire et des revenus.

S'ajoutant au coût estimé de l'immunisation universelle des enfants et de la diffusion des moyens et des connaissances nécessaires pour la thérapeutique de réhydratation par voie orale, des fiches de croissance, de l'allaitement maternel et des services communautaires de base permettant une éducation primaire et des soins de santé, le coût supplémentaire total de ces «mesures directes» pour vaincre les pires aspects de la faim et de la malnutrition serait de l'ordre de six milliards de dollars par an jusqu'à la fin des années 90. En d'autres termes, un centième des dépenses annuelles d'armements du monde pourrait largement contribuer à améliorer la santé, l'alimentation et la productivité des membres les plus pauvres de la famille humaine et à réparer les échelons cassés qui les ont laissés sans ressources au bas de l'échelle du développement.

Les symptômes et les causes

En résumé, la thérapeutique de réhydratation par voie orale, l'immunisation universelle, l'encouragement de l'allaitement maternel et l'emploi massif des fiches de croissance * mettent désormais à notre portée des succès immédiats et spectaculaires dans la lutte contre la malnutrition et la mauvaise santé des enfants. Ces quatre interventions destinées à opérer une révolution sanitaire au profit des enfants sont le fer de lance des efforts continus des communautés et des agents paraprofessionnels du développement pour garantir des services de base pour tous: une éducation sanitaire et nutritionnelle, une alphabétisation de base, une eau plus propre et une meilleure hygiène. Dans pareil contexte, la diffusion des moyens de contraception est non seulement plus aisée, mais la contraception a plus de chances d'être bien acceptée. Et une fois ce stade atteint, la planification familiale pourrait, elle aussi, contribuer grandement à améliorer la santé des mères et des enfants.

En deuxième lieu, outre ces façons d'aider les

* Afin de mémoriser les principaux éléments de la révolution potentielle dans le domaine de la santé des enfants, certains membres de l'UNICEF ont recours à un sigle mnémotechnique, GOBI-FF, formé des initiales des mots clés des quatre expressions anglaises correspondantes (Growth charts, Oral rehydration salts, Breastfeeding, Immunisation) ainsi que les initiales de «food» et de «family» pour les éléments plus difficiles mais tout aussi fondamentaux concernant les compléments de nourriture et la planification familiale. Bien entendu, les éléments clés peuvent varier d'un pays à l'autre.

mères et les enfants à utiliser au mieux la nourriture disponible, l'une ou l'autre formule de subventions alimentaires spéciales —surtout pendant la grossesse et la prime enfance— sera indispensable si l'emprise de la malnutrition qui atteint 100 millions d'enfants dans les familles les plus misérables doit être vaincue.

En troisième lieu, les efforts doivent être maintenus en vue de trouver une solution plus fondamentale à long terme, c'est-à-dire l'augmentation de la productivité des pauvres grâce à une plus grande justice sociale, ce qui implique surtout l'accès à la terre et aux moyens d'en accroître la production.

Ces diverses actions, opérant à diverses échelles de temps et à l'intérieur de contraintes financières et politiques variées, pourraient briser le cycle de la faim qui depuis si longtemps emprisonne tant d'êtres humains.

Nombre de ces changements fondamentaux qui sont nécessaires pour extirper de la trame de notre civilisation le fléau de la malnutrition et de la misère, négation même de la vie, seront lents et pénibles. La réforme agraire et la création d'emplois, à une échelle correspondant à l'ampleur du problème, ne se feront pas du jour au lendemain.

En attendant, l'engagement de l'UNICEF porte sur l'aspect de cette tâche qui consiste à aider directement chaque mère et chaque enfant à améliorer dès maintenant leur santé et leur état nutritionnel. Et nous sommes convaincus que les propositions très spécifiques décrites dans le présent rapport

pourraient déboucher sur des améliorations substantielles à court terme.

Mais nous croyons aussi que la «révolution» maintenant possible en matière de santé et d'alimentation infantiles est elle-même une partie de la solution à plus long terme aux problèmes de la faim et de la pauvreté, car comme l'a dit le Directeur général de l'Organisation mondiale de la santé, «la malnutrition est à la fois une des conséquences de l'injustice sociale et un des facteurs de son maintien».

Depuis quelques années, ce mécanisme de maintien de l'injustice sociale est également mieux compris. Chez un enfant, la première réaction au manque de nourriture, c'est-à-dire à un apport énergétique insuffisant, se traduit par une réduction de la dépense d'énergie en diminuant ses «activités annexes». Or, comme chacun le sait désormais, les «activités annexes», y compris le jeu, sont essentielles au développement de l'enfant. Comme l'explique une nouvelle étude, «l'apathie et l'activité physique réduite de l'enfant sous-alimenté diminuent ses échanges avec son environnement ambiant et le privent d'expériences stimulantes et d'occasions d'apprentissage qui risquent de ne jamais se représenter». Plus concrètement, une étude célèbre a montré que dès l'âge de trois ans, les enfants sous-alimentés peuvent déjà avoir un an de retard dans l'apprentissage du langage par rapport aux enfants bien nourris du même âge.

De même qu'un enfant fait face à la malnutrition au détriment de son développement personnel, un

adulte, lui, y fait face aux dépens du développement économique et communautaire. Une diminution légère du régime alimentaire chez un adulte peut avoir un effet considérable sur ses «activités annexes». De même une déficience alimentaire spécifique peut saper l'énergie. Selon une étude de la Banque mondiale, il a été constaté en Indonésie que les travailleurs agricoles atteints d'anémie, cette «malnutrition invisible», avaient un rendement de 20 pour cent inférieur à celui des autres travailleurs. Si les rations alimentaires ne sont pas suffisantes pour permettre des «activités annexes», les effets de la malnutrition «modérée» se feront sentir aussi bien au niveau de la collectivité qu'aux champs ou à l'usine. Assister aux cours d'alphabétisation pour adultes, clôturer un nouveau jardin potager ou participer au village à un projet d'adduction d'eau, ce sont toutes des activités qui demandent un investissement en énergie dans le développement de la vie familiale et communautaire et qui appartiennent à la catégorie des «activités annexes», premières victimes de la malnutrition «modérée».

La condition des femmes est un aspect moins souvent étudié mais encore plus important. Consommant habituellement moins que le chef de famille, bien que travaillant beaucoup plus d'heures et devant faire face aux demandes supplémentaires d'énergie dues aux grossesses et aux périodes d'allaitement, la femme est davantage exposée à la malnutrition grave. Ainsi, d'après le Rapport sur le développement international publié par la Banque mondiale en 1980,

«toute une série d'éléments indiquent que dans la population adulte de la plupart des pays en développement, les besoins alimentaires des femmes sont moins bien satisfaits que ceux des hommes».

Beaucoup de femmes n'ont donc pas d'autre choix que de limiter, elles aussi, leurs «activités annexes»: par exemple, elles renonceront peut-être à aller faire peser ou vacciner leur enfant d'un an à la clinique la plus proche, ou à participer à un nouveau projet d'élevage de volailles ou de culture de légumes à l'autre bout du village, ou encore à ramasser du bois plus loin pour pouvoir faire bouillir l'eau avant de la mélanger à l'aliment de sevrage de leur nourrisson. Rien d'étonnant à ce que la fréquentation d'un nouveau centre de soins de santé, par exemple, soit fonction de la distance qui le sépare du foyer. La malnutrition «modérée» se répercute donc doublement sur l'enfant, en le frappant d'abord sur le plan physiologique, c'est-à-dire son développement individuel, et ensuite sur un plan tout aussi négatif, à savoir le développement de la société au sein de laquelle il grandit. Car en dernière analyse, le développement lui-même est une forme d'«activité annexe».

C'est pourquoi la lutte contre la malnutrition infantile en tant que symptôme de la pauvreté implique aussi la lutte contre les causes de cette pauvreté. La révolution dans le domaine de la santé infantile, que l'UNICEF croit d'ores et déjà possible, non seulement entraînerait des avantages concrets et immédiats pour les enfants d'aujourd'hui mais elle leur permettrait aussi de contribuer et de profiter davan-

tage des transformations sociales et économiques nécessaires pour abolir la misère qui engendre la faim.

En s'engageant dans cette révolution que justifie son potentiel, il est clair qu'on pourrait d'ores et déjà préparer le combat le plus efficace jamais mené contre la malnutrition infantile et relancer le progrès au profit des enfants.

Sans cet engagement, le ralentissement actuel du progrès se poursuivra et l'objectif de réduire de moitié le taux de mortalité infantile d'ici l'an 2000 —avec tout ce que pareille réussite impliquerait pour l'alimentation et la santé des enfants du monde— sera silencieusement abandonné.

Si cet objectif, accepté il y a seulement deux ans par la communauté internationale, était vraiment délaissé, le nombre d'enfants qui mourront inutilement chaque année équivaldra à partir d'aujourd'hui à toute la population âgée de moins de cinq ans des Etats-Unis d'Amérique, ou à l'ensemble des enfants du Royaume-Uni, de la France, de la République fédérale d'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne réunis. Toutefois leurs voix ne sont pas entendues dans ce débat et ils n'émettent aucun murmure de protestation.

Dans un monde troublé par tant de progrès trompeurs et dangereux, nous refusons d'accepter qu'un progrès aussi profondément humain et humanitaire tel que sauver des vies d'enfants et améliorer leur santé soit abandonné au premier signe de difficulté. Et nous sommes convaincus que si la volonté politique existe

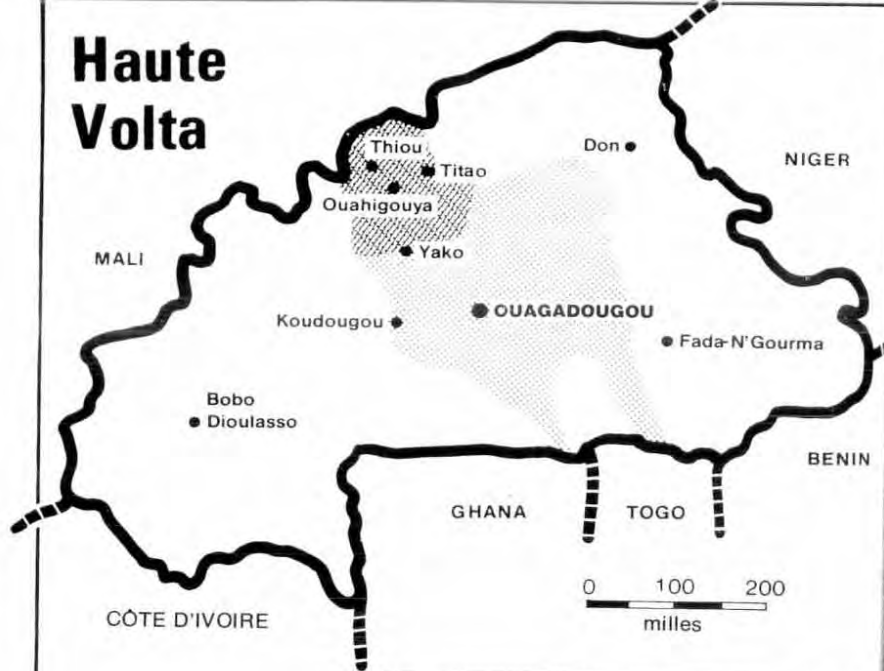
pour mettre à profit les récents progrès sociaux et scientifiques, l'objectif visant à garantir une nourriture et une santé adéquates à l'immense majorité des enfants dans le monde, a toutes les chances de ne pas demeurer un rêve lointain.



DEUXIÈME PARTIE
DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Les Pluies

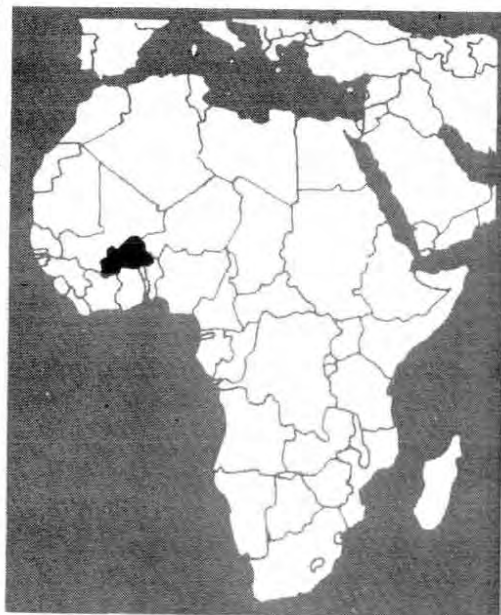
Récit d'un village dans Yatenga, Haute Volta

Haute Volta



-  Régions habitées par le peuple Mossi
-  La province de Yatenga où se situe l'action des «Pluies».

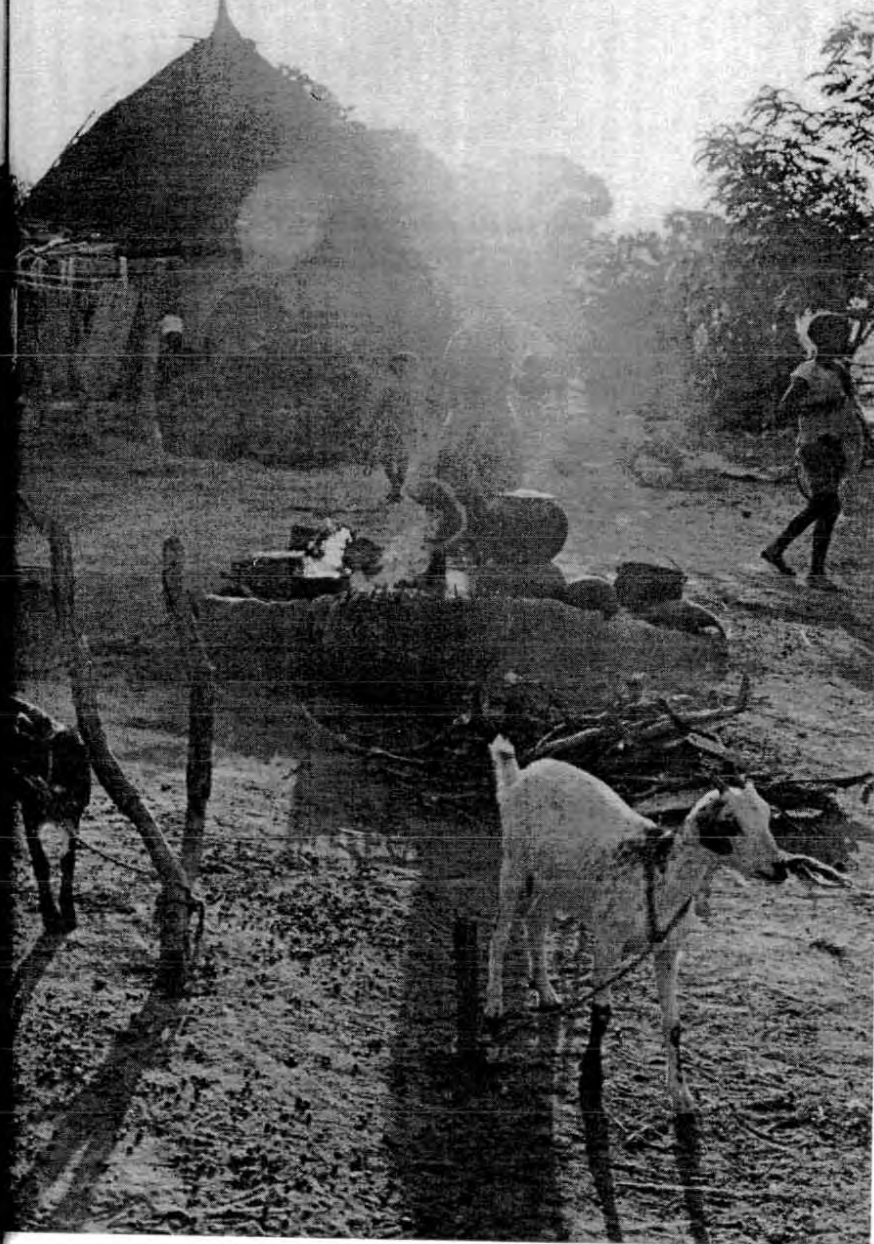
Pays sans débouchés maritimes, la Haute Volta a une population d'un peu plus de 6 millions d'habitants, une superficie de 274 000 kilomètres carrés, et un PNB par habitant qui s'élève à environ \$210 par an. 90% de la population vivent dans les zones rurales, 5% des adultes sont alphabétisés, et l'espérance de vie moyenne, qui est de 39 ans, est probablement la plus basse du monde.

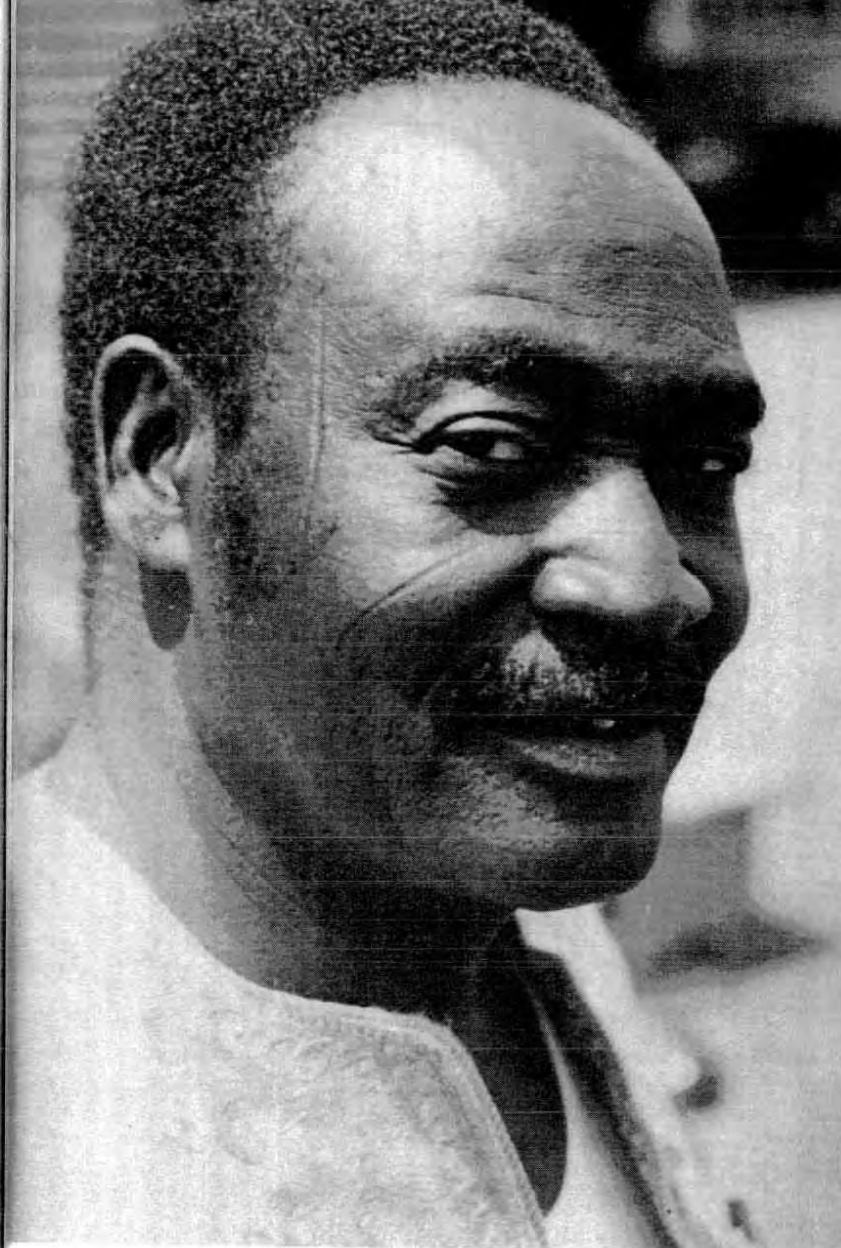


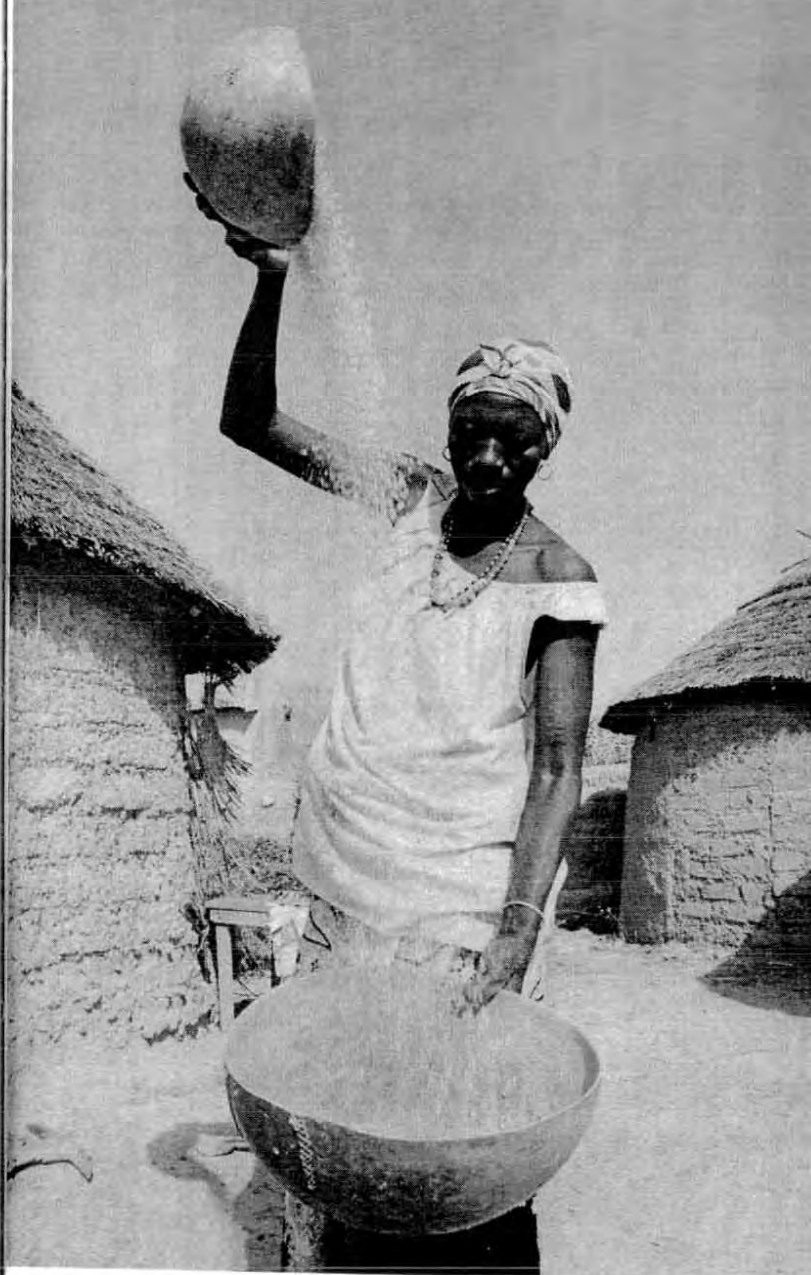
LISTE DES ILLUSTRATIONS

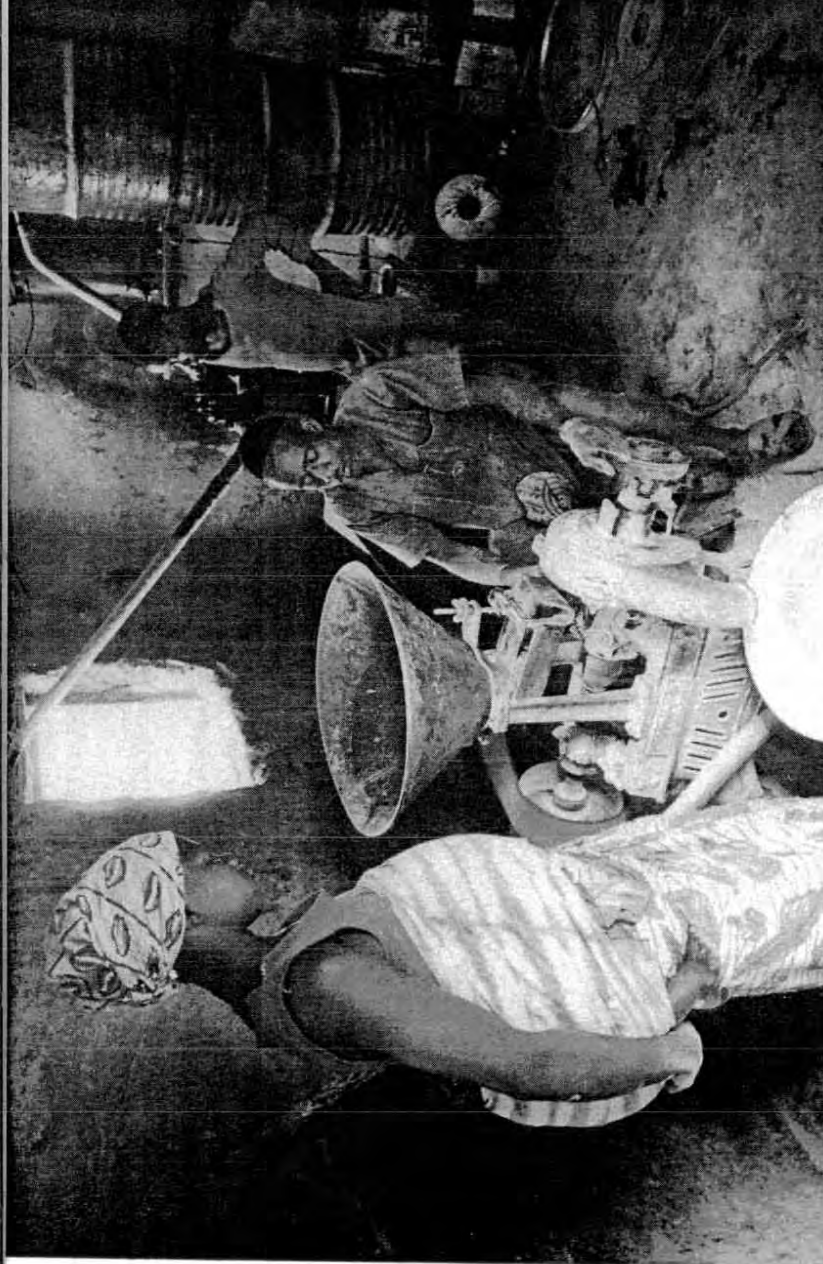
- Allumer les feux à l'aurore dans un village Mossi – l'épouse «de corvée» pour la journée est également chargée de préparer le petit déjeuner .* 60
- L'enceinte d'un village Mossi – chaque épouse possède sa propre case où elle dort avec ses enfants* 62
- Bernard Ledea Ouedraogo – un petit garçon du village qui fréquenta l'école par hasard, obtint un doctorat à la Sorbonne et fonda le mouvement Naam moderne à Yatenga* 63
- Le mil (en haut de la page), l'une des deux principales céréales, est entreposé dans le grenier de chaque famille – mais aucune femme n'a le droit de jeter un regard à l'intérieur* 64
- Le grain blanc après avoir été vanné – chaque jour, exactement la même quantité est préparée pour la famille. La survie ne doit rien au hasard* 64
- Vanner le grain pilé – même lorsqu'il n'y a pas de vent, la paille s'envole doucement alors que les grains durs tombent avec un bruit sec dans la calebasse* 65
- Piler le grain suivant un rythme et en compagnie d'autrui devient une tâche moins longue et plus agréable* 66
- L'attente devant le moulin où le grain est moulu pour devenir de la farine – les nouveaux moulins à diesel permettent d'épargner aux femmes une de leurs corvées les plus pénibles et les plus longues* 67
- Filer du coton brut durant la saison sèche est un des rares moyens permettant à une femme de gagner un modeste revenu* 68
- Portant son bébé sur le dos, une femme puise de l'eau à la manière traditionnelle – dans certains villages, l'installation des pompes facilite et accélère cette corvée.* 69

Photos de Peter Williams (sauf celles des pages 63 et 69)











Remerciements

Les personnages d'Assita et de Hamade, le village de Samitaba ainsi que tous les événements relatés dans le récit sont nés des recherches et des interviews menées avec les habitants de la province de Yatenga durant les pluies précoces de 1982.

Ces recherches n'auraient pas été possibles sans les connaissances, la perception et le dévouement de Marie Touré-N'Gom et Anne-Marie Gaudras du Bureau de l'UNICEF à Abidjan ainsi que de Bernadette Kabré du Ministère de l'Éducation à Ouagadougou, Haute-Volta. La qualité de leur assistance et de leurs recherches était directement issue de leur empathie avec le peuple de Yatenga, et ce fut un privilège de travailler avec elles.

J'aimerais également remercier Ahmed Mostefaoui, Directeur régional de l'UNICEF pour l'Afrique occidentale, et Stanislas Adotevi, Administrateur de programmes résident de l'UNICEF en Haute Volta, de même que l'ensemble de leur personnel, pour leur coopération et concours. Ma gratitude s'adresse également aux membres des «Six S» et au mouvement Naam à Yatenga. En particulier, Bernard Ledeo Ouedraogo, fondateur du mouvement Naam moderne, et Ramata Sawadogo responsable de la santé et de l'éducation au sein du mouvement Naam, ont généreusement mis leur temps à notre disposition et ont fait preuve d'infiniment de patience. Bien que la responsabilité de ce récit soit pleinement assumée par l'auteur, mes remerciements vont aussi à Margaret Murray-Lee ainsi qu'à tous ceux qui l'ont aidée à vérifier l'exactitude de ce récit, notamment en ce qui concerne la description de la culture et des traditions Mossi. Enfin, je voudrais exprimer mon admiration et ma gratitude envers les habitants de Yatenga eux-mêmes, pour m'avoir accueilli dans leurs foyers et donné leur temps et leur aide.

Peter Adamson, 1.12.1982

Un documentaire de 30 minutes, basé sur «Les Pluies», sera produit par la BBC en 1983. Plusieurs versions linguistiques du film seront également disponibles dans le courant de l'année. Pour de plus amples renseignements, veuillez vous adresser à M. Bernard Gerin, Directeur du Service de Radio, Film et Télévision, UNICEF, 866 UN Plaza, New York, NY 10017.

Les pluies

TOUTE LA JOURNÉE, le ciel a été couvert, chargé d'une promesse de pluie. Avec le soir sont apparues les premières gouttes tièdes, qu'une atmosphère saturée d'humidité laisse tomber sur la poussière de l'enclos familial.

Sous un auvent couvert de chaume, une femme s'accroupit devant sa porte et regarde la terre s'orner de motifs. Des taches sombres apparaissent sur les récipients de terre cuite empilés dehors, près du feu éteint. De l'autre côté de la petite cour, un vieux tableau noir incrusté de vieilles traces de craie est éclaboussé par les gouttes d'une pluie sombre. En quelques minutes, la lente salissure de la terre est achevée. Assita, seconde épouse de Hamade Ouedraogo qui en a trois, demeure sur le seuil de sa case.

Par dessus le petit mur de terre que ses mains ont aidé à élever il y a bien des années, elle voit l'eau couler du toit de chaume de la case de son mari. Les nuages ont apporté un soir précoce et déjà, la porte mobile faite de joncs tressés est en place. Tout à côté se trouvent les cases des autres épouses. Sur l'une d'elles, le chaume, gris et fragile, noircit sous la pluie tandis que l'eau s'écoule aisément de la paille douce et souple fraîchement coupée de l'autre case, jaune pâle dans les dernières lueurs du jour.

D'hésitante, la pluie se fait insistante. L'eau coule

en abondance de la gouttière en terre qui longe le haut du mur de la seule bâtisse à toit plat de l'enclos. Au matin, lorsque les premières pluies auront lavé le toit, on placera un récipient à l'endroit fangeux où, ce soir, des torrents d'eau éclaboussent lourdement la terre. Un peu plus loin, un nourrisson crie sa faim et se tait soudain en trouvant le sein maternel.

Dans l'enclos, on n'entend à présent que le bruit de l'eau dans la gouttière et celui, impitoyablement rythmé, de la pluie alors qu'au-dessus du village dont les contours s'estompent, un premier et lointain éclair caresse doucement les confins du ciel. Assita se dirige vers la porte de jonc et se demande, en regardant au dehors, s'il pleut aussi dans son village. Un instant, elle imagine sa mère allongée, les yeux ouverts, écoutant ces mêmes bruits sous un même ciel.

Lentement, elle se déshabille dans l'obscurité de la case. Couché sur un tas d'étoffes froissées, son fils de deux ans dort depuis longtemps, bien avant que la pluie n'ait commencé. Derrière lui, allongées sur le côté contre le mur incurvé, ses filles jumelles dorment également. En enjambant leurs robes pliées, il lui vient à l'esprit qu'à partir de demain, il lui faudra laver les vêtements beaucoup plus souvent.

Allongée dans le noir, Assita écoute le bruit assourdi de la pluie sur le chaume épais et se souvient du bruit qu'elle faisait autrefois sur le toit en tôle du centre de nutrition, lorsqu'elle ne parvenait pas à dormir sous le tambourinement dru de ses aiguilles. C'étaient été les premières pluies depuis presque deux ans, et elles étaient venues trop tard.

A la fin du second mois d'août de sécheresse, les gens s'étaient assis à l'ombre des greniers vides, sur le seuil des cases ou contre les murs. Presque tout ce qui les entourait avait l'air desséché, si bien que seules la lumière crue et l'ombre poussiéreuse délimitaient les contours familiers du village. Les femmes portaient encore acheter de l'eau en réservoirs quand elles le pouvaient, et les hommes allaient et venaient à la recherche d'un travail tandis que les vieux bougeaient à peine du matin au soir et que les enfants oubliaient de jouer.

«Yel ka-ye» disaient les gens lorsqu'on prenait de leurs nouvelles - «pas de problème». «Yel ka-be» disaient-ils en souriant - «Rien à dire». «Laafi Bala» murmuraient les vieux - «J'ai la paix et la santé». Et tous mouraient de faim. On avait cueilli la moindre feuille verte et l'on disait que la nourriture manquait jusque dans les villes. Pour finir, lorsqu'il n'y eut même plus de mil rouge et que l'on mangea des racines boullies, les petits enfants commencèrent à mourir.

Pour Lassana, son fils aîné, cette nuit-ci aurait été celle de la douzième saison des pluies. Demain, il aurait travaillé à ses côtés dans les champs, ses bras souples creusant la terre mouillée de la lame de son «daba». Son travail aurait été moindre que celui de sa mère, mais elle savait qu'il aurait refusé de redresser le dos avant qu'elle ne marque une pause. Puis la sueur aurait coulé d'entre ses épaules luisantes le long de son corps amaigri, et ceux qui ont des filles à marier l'auraient remarqué. A midi, il se serait assis

et lui aurait parlé à l'ombre du neem les mains enlacées autour des jambes puissantes couvertes d'éclaboussures de terre rouge séchée. Non loin de là, son père l'aurait regardé sans rien dire, mais à la fin de la saison, les vieux auraient hoché la tête au passage du garçon.

Alors, dans l'obscurité, son fils était venu vers elle. Il lui restait peu de jours à vivre. Elle revit les plis pendants de ses fesses décharnées et, sur la peau abîmée, les chapelets de plaies; elle vit le dessus de ses deux pieds enflés et gangrénés et, à son cou, l'inutile amulette en bois; elle revit la peau tendue de la tête du vieil homme penché sur le corps de l'enfant et le regard agité de ses beaux yeux.

Puis elle revit Hamade. C'est la première fois qu'elle voyait son mari porter le bébé contre lui, comme une femme. Sa pensée s'était fixée sur cette image inhabituelle d'un homme portant un enfant de cette façon et elle avait presque ri, laissant en suspens la signification de ce geste, refusant la vérité de se faire jour. Tandis qu'Hamade s'éloignait, elle avait reconnu, hébétée, la coutume qui veut que seul un homme porte un petit enfant à sa dernière demeure, et la pensée qu'il tenait les corps froids de Lassana contre sa poitrine envahit son âme.

Dans l'obscurité de la petite cour, l'eau s'écoule en mille rigoles le long de la surface rêche du mur en pisé, charriant de petits graviers et mettant à nu l'extrémité des pailles du toit. La terre compacte a déjà étanché sa soif avide et des flaques se teignent de rouge en tourbillonnant à sa surface.

Les eaux s'engouffrent sous les greniers surélevés, emportant sur leurs flots de la paille et des fétus, charriant des pierres branlantes avant de se déverser en un ruisseau qui s'engouffre dans la percée du mur d'enceinte du village. Sous le regard de la nuit, l'eau, venue de partout, dévale en tourbillonnant la moindre pente, inonde le trou le plus infime, s'épanche en flaques troubles et recouvre la campagne de larges ruisseaux tachetés de blanc. Près du mur d'enceinte, un vieux seau percé, confectionné dans une chambre à air, est emporté au ras du sol.

Là-haut, l'orage se courbe sur le village tel un danseur Mossi dont le corps plane, immobile, au-dessus de ses jambes qui martèlent si rapidement la terre que rien, semble-t-il, ne pourrait en accroître la cadence, jusqu'à ce qu'il découvre les dents, les yeux fixes et que, dans la frénésie finale des tam-tams, ses pieds deviennent flous comme les ailes bourdonnantes d'un oiseau, dans l'extase insoutenable de la danse.

Sous la terre, dans la latérite poreuse, la pluie absorbée par mille crevasses bouillonne dans chaque craquelure, chaque fissure, s'engouffre dans des galeries rabotées par les siècles, se déverse en ruisseaux et rebondit en cascades avant de se déposer dans les sombres réservoirs souterrains du Sahel.

Ce soir toutefois, pas même cette terre avide ne vient à bout des eaux qui refluent à la surface en un flot furieux, incessant et rouge qui bat la campagne en quête d'autres échappées.

Sur leur chemin, un petit arbuste dénudé dans le-

quel on a peine à reconnaître un jeune neem se trouve isolé par cette inondation inhabituelle. Huit mois durant, il a bravé le soleil blanc et les chèvres qui broutent. Aujourd'hui, faisant obstacle au déferlement des eaux, il se courbe sur sa tige pour mieux se plier à la colère de l'onde. Implacable, le flot ruisselle de part et d'autre, détournant la terre de la jeune pousse élancée. Lentement, voluptueusement, les eaux mettent à nu les racines tendres et blanches du jeune arbre. Puis, en un instant, l'arbuste disparaît, extirpé du sol, arraché avec autant de facilité que s'il s'agissait d'une dent de lait. Une seconde plus tard, une petite motte de terre rouge, libérée de l'emprise des racines, est emportée à sa suite tel un petit caillot dans le sang bouillonnant de la terre, balayée vers les flots intempestifs des cours d'eau et des fleuves qui, ce soir, charrient le sol de la Haute-Volta vers le sud, vers la Côte d'Ivoire, le Ghana et les eaux froides de l'Atlantique.

Au matin, la terre est rouge et nue sous un ciel sans nuages. Un âne qui braie rompt le silence et chasse de leur nid les premiers corbeaux gris, fait bruire les poulets dans la paille éparse et tire le village de son sommeil.

Bientôt, les premiers feux s'allument dans les foyers circulaires en pierre et, de l'enclos, parviennent les bruits familiers du matin: eau versée dans les marmites en fer, bois de chauffage que l'on tire à l'extérieur, premiers grains meulés à la pierre brute,

calebasses dont on extrait des poignées de paille rugueuse, enfants qui broient avec sérieux des feuilles vertes dans les mortiers de bois, feuilles de baobab ou d'oseille sauvage et acide, que l'on réduira en sauce pour le repas du matin.

Réunis en groupes entre les cases et les greniers dans les ruelles et passages en terre battue, les hommes parlent des pluies de la veille. Certains ont à la main une boisson chaude à base de pulpe de tamarindier sucrée, afin d'adoucir la nouvelle fraîcheur de l'aube. Dans les cuisines en plein air entourées de murets, les femmes de Samitaba s'activent, courbées en deux, sans prendre le temps de se redresser entre les diverses tâches matinales; elles repoussent légèrement les brindilles sèches dans le feu, tournent la sauce à l'aide d'un bâton écorcé, séparent les grains de «nééré» ébouillantés et les poignées de paille fine, et ajoutent petit à petit de la farine de mil dans l'eau bouillante.

Assita est accroupie près de son foyer, proche de l'ouverture pratiquée dans le mur de l'enclos. A l'aide d'un débris arrondi provenant d'une jarre cassée, elle racle le fond de la marmite fumante et verse les restes de bouillie dans une grosse calebasse posée à terre. Dans une petite casserole noire, qu'une pierre cale entre les pierres plus grosses du foyer, l'épaisse sauce brune bout à petit feu. Vieillards et hommes sont déjà servis et c'est maintenant le tour des cinq jeunes enfants d'Hamade, assis sur le sol humide autour de la marmite fumante dont ils agrippent le bord de la main gauche tout en mangeant la bouillie onctueuse,

rendue légèrement rose par les débris des gousses rouge foncé oubliés par le tamis. Assita se joint à eux et plonge ses doigts fripés dans le sumbala chaud et brun tout en s'assurant que son fils à peine sevré mange suffisamment.

Bientôt elle est à nouveau debout, le dos courbé, versant un peu d'eau dans les ustensiles récurés. Une dernière recommandation à ses filles et elle soulève la casserole pleine d'eau chauffée sur les braises du petit-déjeuner avant de quitter la cuisine pleine d'enfants.

Dans l'intimité de la petite cour murée située derrière sa case, elle verse l'eau chaude sur son visage et sur son corps et fait mousser finement le savon blanc et friable que l'on fabrique pendant la saison sèche. En se rinçant le visage avec le reste d'eau chaude, elle se sent un peu nauséuse, s'appuie d'une main au mur de pisé, se redresse et baisse les yeux sur le rebord du récipient d'argile posé dans un coin de la salle d'eau. Voilà presque trois mois qu'elle n'a pas eu à servir des bandes de coton blanc pliées dans le récipient. Le moment serait peut-être bien choisi pour faire part de cette nouvelle à la famille de son mari.

En se pressant un peu, elle se drape dans son plus vieux fupoko et sort de la salle d'eau. Bientôt, les autres épouses l'attendront au mur d'enceinte.

Partout dans la campagne des groupes de silhouettes sont déjà courbées sur les champs. La plupart des habitants du village sont sortis peu après l'aube car ce sont les heures les plus précieuses: la terre est encore

meuble et l'air encore frais. Les pluies ne dureront que quatre mois au plus, quatre mois pendant lesquels il faut préparer la terre afin qu'elle produise suffisamment pour l'année.

Déjà, les ruisseaux de la nuit ont disparu, sans compter les rivières qui ne sont plus que des lits de boue où les troupeaux laissent l'empreinte humide et profonde de leurs sabots en paissant dans les flaques. Seule la Volta noire, distante de plus de cent kilomètres, coule toute l'année. Ici cependant, au Yatenga, on peut aujourd'hui creuser, retourner et ensemercer la terre alors qu'hier encore la houe n'y aurait soulevé qu'un nuage de poussière, et tandis que le soleil du matin se lève au-dessus du Sahel, un million de dabas s'élèvent et retombent.

De ses mains rugueuses, Assita agrippe fermement son daba et travaille avec les deux autres épouses de son mari, bêchant à intervalles réguliers la terre mouillée prête à recevoir les semences. A portée de voix, Hamade travaille seul sur une bande de terre bordée de deux chemins, creusant des sillons dans la lourde terre brisée le long d'une pente à peine visible.

Au bout du sillon, Hamade se redresse, reste immobile un instant, sa veste de coton couleur de la terre et sans manches rejetée sur les épaules, ce qui le fait paraître encore plus robuste qu'il n'est. Tout en marquant la pause, il contemple le travail de ses voisins, les champs qu'ils ont décidé de labourer en premier, et note la présence ou l'absence, à leurs côtés, de certains de leurs fils. Aucune haie, pas une clôture, pas un fossé qui lui indique où finit la terre

du voisin et où commence celle d'un autre. Il en a appris les limites en travaillant ces champs aux côtés de son père, tout comme il les travaille aujourd'hui avec ses fils, et il en est venu peu à peu à connaître la forme et les particularités des champs du village tout comme il a appris à reconnaître le visage et la personnalité de chacun. Un des champs commence au-delà du chemin, là où la terre amorce une pente, et prend fin avec une vaste zone d'argile fine semblable à une peau lisse tendue sur la surface de la terre: c'est le champ des ancêtres. Un autre commence à la terminière et va jusqu'à cette ligne sinueuse et invisible qui sépare la bonne terre des schistes argileux, le sol du sable, comme si l'on avait dressé une barrière entre le monde fertile et l'autre, en décidant qu'au-delà, le travail ne servirait à rien. De même que son oeil exercé reconnaît les contours et frontières de la terre, il en voit également les qualités et les défauts: ici, une dépression du sol annonce sans doute un amoncellement de terre fertile où le maïs poussera bien; une parcelle plus sombre dénote une bonne humidité, et l'on pourra sans doute y planter à nouveau du sorgho; un léger changement de couleur indique un sol trop sablonneux où il convient plutôt de semer du mil. Sa mémoire ainsi que sa perception visuelle et tactile de cette terre travaillée par sa houe lui disent que tel champ doit être laissé en jachère une année de plus. Ce matin pourtant, Hamade a dû se résigner à ensemer des champs qu'un agriculteur aurait laissés en friche, mais pas un père de famille qui doit nourrir ses enfants.

En général, le premier jour de pluie et le commencement des travaux des champs apportent un sentiment de soulagement. Huit longs mois durant, le niveau des réserves a régulièrement baissé dans les greniers sans qu'on ait pu y remédier... jusqu'à l'arrivée des pluies. Aujourd'hui enfin, on peut au moins commencer le travail qui aboutira à serrer les récoltes jusqu'au toit des greniers. Pourtant, Hamade est toujours aussi anxieux ce matin, en balançant son daba au manche poli, les pieds légèrement écartés dans leurs sandales en plastique mouillées, et en regardant la terre se fendre sous ses coups de bœuf.

Une heure auparavant, en pénétrant dans la pénombre du grenier à l'odeur sucrée pour y prélever sa ration quotidienne, il a pu voir le sol. Encore quatre mois avant la récolte. Une fois de plus, il n'a pas réussi à faire le «sesuka», «la soudure», cette jonction entre la dernière récolte et celle à venir.

Sa famille ne mourra pas de faim. Il se débrouillera, et achètera du grain. Il l'achètera avec l'argent enfoui, dans une boîte en fer blanc, sous le sol de sa case. Il l'a mis de côté la dernière fois qu'il est parti de chez lui pour la saison sèche, parcourant mille cinq cents kilomètres en train pour s'employer dans les plantations de café de la Côte d'Ivoire. Sinon, il l'achètera en vendant quelques chèvres et moutons, en empruntant de l'argent à quelque parent, ou bien il se rendra en ville, à l'entrepôt des Naams. Il se procurera ce grain, mais il avait espéré que les réserves dureraient un peu plus longtemps et qu'il n'aurait eu à en acheter que pour deux mois, pas pour quatre.

Au lieu de cela, il a dû se résoudre à accepter la proposition de son ami, qui doit se rendre à la ville pour la réunion de l'après-midi. Cela lui permettra, dans le même temps, de rapporter un sac de grain sur la charrette.

A présent, le front d'Hamade est luisant comme la terre tandis qu'il retourne le sol épais pour y creuser un nouveau sillon. Il a honte de devoir se rendre en ville pour y chercher du grain, bien que ce sentiment ne soit pas justifié. Mais ce sentiment surgit du fond des siècles et puise ses racines dans une culture d'indigence; il fait partie de son être. Avec de l'argent, on peut acheter du sel et des épices, on peut même acheter le néré ou le karite. Mais le grain, cette nourriture de base, on le cultive de ses propres mains. Il faut en cultiver suffisamment pour se nourrir d'un bout à l'autre des saisons et pour établir le «sesuka», la jonction. Si l'on apprend qu'il a acheté des céréales pendant les mois qui précèdent la récolte ou si l'on le surprend en train d'échanger du mil rouge contre du blanc *, honte à lui: il est paresseux, il n'a pas travaillé ou il est imprudent, il gère mal son bien. Il n'est pas digne des siens.

Cette fois cependant, la situation est différente et Hamade sait que pas un seul homme de Samitaba n'a, ce matin, suffisamment de grain pour tenir jusqu'en octobre. Le poids de sa honte sera donc moindre puisqu'il la partage avec les autres. Pourtant, malgré

* Le mil rouge, de qualité inférieure, est employé principalement pour la fabrication du «dolo», bière locale de mil. Le mil blanc, plus noble, est utilisé pour la farine.

toutes ces bonnes raisons, Hamade se sent gêné et souffre dans son honneur au souvenir du grenier presque vide qu'il a vu ce matin de juin. Son impuissance à nourrir les siens affecte ses sentiments pendant qu'il travaille la terre, modifie légèrement la façon dont il se perçoit lorsqu'il traverse le village et échange des salutations avec les anciens, ou lorsqu'il s'assied pour prendre ses repas avec ses femmes et ses enfants.

Parvenu à l'extrémité d'un nouveau sillon, il se redresse et regarde derrière lui pour apprécier son travail et ce qui lui reste à faire. Il embrasse du regard les terres de sa famille, plissant les yeux pour se protéger du soleil levant, et son cœur se durcit jusqu'à éprouver un sentiment proche de la colère car, une fois encore, la vérité lui apparaît dans toute son évidence: pour remplir deux greniers, sa famille et lui travaillent plus dur et avec plus de prudence que ses ancêtres pour en remplir trois.

Là-bas, près du mur d'enceinte, sur les «beogla», ces parcelles où ses femmes cultivent des légumes, il peut voir les deux filles d'Assita tirer le bois de chauffage qu'elles empilent à même le sol. Une fois séché, il alimentera le foyer de la cuisine. Entretemps, le bois empilé fera dévier les rigoles de pluie et préservera l'humidité du sol, et les branches arrêteront le vent en l'empêchant d'emporter la terre que la lente pourriture des feuilles enrichira tout en protégeant du soleil le sol humide et les jeunes plants.

Il sait que dans les champs de l'autre côté du chemin, ses femmes plantent dans chaque trou creusé

une fève noire de niebe pour trois grains de mil. Les racines des fèves, en poussant autour des grains les plus délicats, retiendront la terre et en préserveront l'humidité durant la croissance. Il sait que pendant les longs mois de sécheresse, les femmes ont pris soin des semences en les enterrant dans des jarres remplies de cendres fines provenant des feux. Dans les semaines à venir, si les pluies persistent, la terre sera à nouveau binée et les dabas fatigués racleront le sol pour former de petits talus autour de chaque nouvelle pousse verte afin de les protéger de l'invasion des pluies ou de la tourmente du vent.

Hamade se courbe à nouveau sur la terre pour y creuser un nouveau sillon. A présent, la lame batailleuse de son daba est proche de la première des deux rangées de pierres violettes hautes comme la jambe, qui forment une large flèche dont la pointe est dirigée vers la pente légère. La nuit dernière, tandis que les pluies ruisselaient sur la terre, cette énorme proue en pierre a chassé les eaux de part et d'autre du champ le plus fertile qu'il possède. Pendant la longue et chaude saison sèche, il s'était souvent demandé si ces pierres seraient de quelque utilité. Ses fils et lui les avaient portées une à une —il y en a cent-douze— depuis les basses collines situées à quatre kilomètres de là, sur le porte-bagage de sa vieille bicyclette. Ce matin, un canal régulièrement creusé par les eaux à l'extrémité de la rangée lui confirme que leurs efforts n'ont pas été vains. Les pluies de la nuit n'ont pas emporté la terre. A présent, il répand et éparpille sur le périmètre protégé par la flèche le fumier des

moutons, des chèvres et de l'âne, qu'il mettra en terre avec l'ivraie provenant du broyage des grains, les écorces de cacahuètes et les cendres. Tandis que son daba poursuit sa progression, son fils aîné vient à lui en traînant un vieil emballage de carton détrempé qu'il met à pourrir au milieu du champ de maïs.

A midi, la campagne est presque déserte car tout ce qui vit a fui le soleil à la verticale, en marchant, en volant ou en rampant. Dans le village, les anciens sommeillent sur le seuil de leur case, les poules couvent sous les greniers, jusqu'aux chèvres maraudeuses qui se tiennent dans l'étroite bande d'ombre que dispensent les murs du village. Dans les champs, l'«épouse de la pluie» ce scarabée brillant couleur rouge magenta qui ne monte à la surface qu'après la pluie —et que l'on adore pour cette raison— a disparu au fond de sombres galeries.

Sous le neem Hamade se repose après avoir travaillé plus de la moitié de son champ. C'est le Ramadan et il ne mangera qu'après le coucher du soleil. Il contemple le paysage lavé de sa poussière fatigante, le soleil qui scintille sur l'argile schisteuse, et la beauté des couleurs après la pluie nocturne pénètre son regard perdu dans le vague. Pour lui, c'est là une beauté tragique car il sait, comme tous ceux qui travaillent la terre du Yatenga, que cette campagne n'est pas comme elle devrait être. Son père y a connu de vastes étendues de terre brune dégagées au coupe-coupe ou gagnées par brûlage sur la forêt et la

savane. En profondeur se trouve la latérite, roche et argile ferrugineuses qu'on ne voit affleurer que sur les versants fracturés des collines. Aujourd'hui, ce sont ces roches et cette argile qui affleurent, la couche superficielle de la terre ayant disparu, et elles confèrent à ce paysage matinal sa beauté fragile et rouge.

Hamade découpe nonchalamment une motte de terre à l'aide de son daba au repos. Déjà, une fine croûte de terre séchée s'est fermée à surface du sol. Sable, graviers, argile schisteuse, terre, tel est ce sol qui, à chaque récolte, fournit un peu moins de nourriture, ce sol qui ne peut remplir aujourd'hui que deux greniers au lieu de trois, ce sol qui, chaque année, rend le «sesuka» un peu plus problématique, ce sol, et ces pluies... Si elles tombaient comme autrefois, si elles restaient dans la terre au lieu d'y ruisseler et d'en arracher petit à petit les richesses, alors cette terre produirait suffisamment pour boucler le cycle des saisons.

Hamade ferme les yeux pour se reposer de l'intense lumière, puis il tombe bientôt dans un sommeil presque conscient, le dos appuyé contre l'arbre.

Le long de ses joues courent trois cicatrices incurvées, pratiquées à une époque dont il n'a pas le souvenir. Autrefois, ces marques l'auraient protégé, car les Mossis ne s'attaquaient jamais à un des leurs; les Mossis ne vendaient jamais un des leurs esclave. Et pour avoir la vie sauve, il fallait que les autres le reconnaissent. C'est pourquoi l'identité Mossi est si fièrement affichée sur ce visage.

Ouedraogo —«le cavalier»— nom qui remonte à

presque mille ans du guerrier légendaire, issu d'une princesse ghanéenne qui fonda le premier Royaume Mossi. Hamade —«les paupières»— nom d'un Fulani envahisseur qui, il y a cent ans, tua un chef Mossi et dont le signe distinctif était des paupières perpétuellement enflées.

Les habitants des trois royaumes Mossi de Haute-Volta ont assisté à bien des événements depuis un siècle: siècle d'érosion, qui a privé un peuple de sa dignité, balayé la fierté qu'il avait de sa culture et sa foi en ses traditions, entamé ses trésors de confiance en brisant les fondements de sa capacité vitale.

Ils ont d'abord été ébranlés par la vague du colonialisme, se sont heurtés à une supériorité militaire et à des gens qui ont estimé que leur culture était en retard du point de vue de la science et des techniques, que leur religion et leur économie étaient primitives et que leurs us et coutumes étaient barbares. Avec le colonialisme, leurs pensées ont commencé à refluer vers les cavernes obscures où l'on doute de soi.

Puis vinrent les décennies de travaux forcés dans les plantations et sur la voie ferrée qui s'étend sur 1 500 kilomètres jusqu'à la côte, travaux qui sapèrent la force des hommes des villages, déjà mises à rude épreuve par les travaux des champs. Lorsque cessèrent les travaux forcés, ils furent remplacés par les migrations économiques. Plus d'un tiers de la population mâle quitta les villages pour trouver à s'employer, contribuant ainsi à la dégradation de leur communauté par leur départ, mais aussi par leur retour, car ils y apportèrent des méthodes et valeurs

nouvelles, une musique et des histoires inconnues. Avec eux vinrent les nouveautés: radio, bracelet-montres et vélomoteurs, dont pas une seule pièce ne pouvait être fabriquée dans un village Mossi.

Pour finir, il y eut les années sans pluie. Bien plus qu'un souvenir, élément de cette matrice par laquelle on assimile d'autres souvenirs et perceptions, la sécheresse laissa des traces indélébiles dans l'existence du Sahel. Elle flétrit arbres et plantes, rendit la terre nue et cassante, comme si le «ware» s'était, en Afrique, emparé du temps et de l'espace et qu'il avait empoisonné, d'un coup d'aile, l'avenir invisible. Aujourd'hui, lorsque viennent les pluies, le sol les rejette et la terre se mêle aux eaux tout comme les eaux à la terre, et lorsqu'en février et mars soufflent les vents de l'harmattan, ils chassent vers l'ouest une terre aussi inconsistante que l'ivraie séparée du grain.

Au Yatenga, on ressent encore ce matin les effets de la sécheresse d'il y a dix ans, car cette époque a anéanti la capacité qu'a la terre de se régénérer, tout comme la longue érosion de leur culture et de leur confiance a menacé les forces vitales des Mossis.

Hamade Ouedraogo ouvre les yeux. Avec la chaleur de midi revient la pâleur languissante de la terre, dont la fraîcheur s'évanouit tandis qu'en surface, son humidité s'offre au soleil implacable. Ses yeux balayent le village et ses murs couleur du sol, ses cases et ses greniers qui sont autant de facettes diversément éclairées de cette même terre, ses toits de chaume dont les années ont modifié la forme et la couleur. Une seule note inhabituelle s'offre à son re-

gard: le bleu d'une feuille de plastique provenant d'un sac d'engrais que l'on a mis à plat et tendu, en guise de chaume, sur les quatre poteaux d'un abri champêtre.

Hamade se lève et sur ses genoux et chevilles ridés, la boue séchée forme de fines stries d'argile. Dans le champ de maïs, ses deux aînés, fils de sa première épouse, courbent déjà le dos sur leur travail.

Il enjambe à nouveau la rangée de pierres et jette un regard sur les terres qu'il a confiées aux deux garçons. Avec le lopin qui va de la termitière jusqu'à l'extrémité de rangée de pierres, son fils aîné a de quoi faire travailler ses muscles pendant tout l'après-midi mais, pense-t-il souvent, un homme n'a pas de quoi nourrir les siens pendant toute une vie.

Hamade se met au travail avec détermination et entame avec son daba la terre brute et blessée, tandis que la lame devient rouge et mouillée en retournant et en grattant le sol familial. Sans qu'il sache pourquoi, son humeur a changé, l'amertume ressurgie le matin faisant place à l'optimisme et à la détermination. Ce revirement subit n'a pas de cause particulière, bien que la présence active de ses fils à ses côtés n'y soit peut-être pas étrangère, car elle confère à la tâche une énergie autre que musculaire.

Bientôt, le rythme régulier et mesuré du daba lui permet de penser à autre chose, d'imaginer la réunion des Naams qui aura lieu sous les arbres et à laquelle il assistera cet après-midi avec son voisin. Il y aura des mécontents et il est probable que les participants

seront peu nombreux cette fois. Personne n'aime perdre son temps loin des champs lorsqu'il vient de pleuvoir, et certains dirigeants des Naams auront dû quitter leur village avant midi. Lentement, la tension est montée entre les responsables locaux de l'ORD * et les hommes des Naams, et c'est pour apaiser les esprits que cette réunion a été convoquée. La présence d'Hamade n'y est pas indispensable car il n'est que le secrétaire des Naams de Samitaba. D'ailleurs, il ne s'y rendrait sans doute pas s'il ne profitait pas de son incursion en ville pour rapporter sur la charrette un sac de cent kilos de grain.

Tandis qu'ils progressent vers l'extrémité la plus étroite du champ, le père et ses fils se rapprochent peu à peu jusqu'à travailler la terre côte à côte. Bientôt, les trois dabas s'élèvent et retombent au même rythme, ce rythme que personne ne veut rompre. Hamade sourit intérieurement. Voilà comment on vient à bout d'un champ, par la méthode des Naams. Il ralentit un instant le pas, conscient pour quelques années encore de sa force vitale, et il se rappelle les Naams traditionnels du temps de sa jeunesse.

En langue mori, le mot Naam implique des méthodes de travail bien particulières. Toutefois, pour ceux qui ont grandi dans la culture Mossi, ce mot se passe d'explication. Tous les adultes, tous les anciens ont fait partie des Naams traditionnels, et labouré tous

* L'organisation régionale pour le développement est l'organe gouvernemental responsable du développement rural des onze régions de la Haute-Volta.

ensemble les champs du chef, des anciens ou des malades. La place unique qu'occupent les Naams dans la tradition Mossi explique pourquoi les Mossis du Yatenga ont décidé de riposter à l'érosion de leur terre et de leur vie en se fondant sur ce principe, car cette réplique a autant pour but de mettre un frein à la dégradation de la fierté qu'ils ont de leur culture et de leurs capacités qu'à celle de la terre elle-même.

Hamade se redresse le premier. Encore un ou deux coups de daba et ses fils se redressent à leur tour, sans que leur visage laisse transparaître la douleur dans leurs biceps et dans leurs poignets. Quelques secondes s'écoulent et ils se tournent pour regarder la terre qu'ils ont labourée. Encore un effort comme celui-ci et ils auront terminé le champ. Debout à l'extrémité du lopin de terre, leur respiration se fait plus profonde au fur et à mesure que la douleur s'atténue pour devenir lancinante et Hamade se rappelle combien il était excitant de faire partie du Naam et de tenir son daba suspendu dans les airs au milieu d'une longue rangée de dabas semblables, dans l'attente du signal des tam-tams. De part et d'autre, épaule contre épaule, la rangée s'étirait à travers champs, l'air était à la fête, les garçons vêtus de leur ample «Kuryoayago» bleu et les filles, en groupes d'amies, qui avaient confectionné dans les mêmes cotonnades imprimées des hauts de robe et des foulards assortis. Après un long moment, un silence venu de nulle part s'abattait sur les champs. Tous les yeux guettaient le bras du Naaba Baogogo qui ferait signe aux joueurs de tam-tam de baisser leurs mains levées, et cent dabas

s'abattaient sur la terre au rythme du gagaado de la calebasse bendre ainsi qu'au roulement des lunga.

Hamade revoit les jambes traînantes des jeunes du village cachées par la poussière, et certains dabas se lèvent tandis que d'autres retombent, à la recherche désespérée d'une cadence. Soudain, tous viennent se ficher en terre en un balancement parfaitement régulier et des pieds assurés s'ébranlent à travers champs au rythme de la musique. En tête de file, les Troubadours reculent pour faire place à la rangée de dabas qui avance, la flûte en corne de bouffle égrène ses sons à l'arrière pour unifier la cadence hâchée des tam-tams. Suivant la mesure, les dabas s'élèvent et retombent, précédés d'une courbe ondulante de poussière et laissant derrière eux un sillage de terre fraîchement retournée, comme si une charrue à cent lames qui couvrirait toute la largeur du champ était tirée sur la terre par l'irrésistible appel des tam-tams.

Tout aussi soudainement, le bruit s'arrête et l'on perçoit le bruit de quelques dabas isolés qui mordent la terre. Puis les dos se redressent tandis que la poussière s'évanouit lentement, et des têtes se retournent pour apprécier le travail accompli. Excités et un peu gênés, les jeunes échangent des sourires, les langues se délient et la peau des filles brille sous le soleil. Au bout de la rangée marche le Weemnaaba protecteur des vierges, attentif à ce qu'aucun billet ou message ne soit remis en cachette à ses protégées pendant le Naam. Peu après, la rangée de lames étincelantes s'ébranle à nouveau à travers champs, guidée par les tam-tams. «Restez au pas!» crie le Toogo Naaba. «At-

tention à votre voisin, plus haut les dabas, plus haut les dabas!» En bordure du champ, les anciens donnent aussi de la voix pour crier: «Wa t'd maane» «Travaillez, soyez fiers de bêcher». Hamade se souvient que, du vivant de son père, les choses avaient été différentes. A cette époque, ils criaient un nouveau slogan: «koy neere, yoa nasaava tuumde», «cultiver bien, c'est pour l'homme blanc».

En l'espace de deux heures, un champ qui aurait nécessité des semaines de labeur décourageant et solitaire, un champ trop vaste pour des mains devenues vieilles ou affaiblies, était labouré par le «kombi-Naam», le Naam des jeunes. Il y avait un Naam pour chaque groupe de travailleurs et pour chaque travail, et les ressources de la communauté, la force des muscles, l'expérience, l'artisanat, la musique, étaient organisées de maintes façons traditionnelles —le Sosoga et le Sōng Taaba par exemple— dans une communion d'efforts et avec la fierté du devoir accompli. Cette tradition est à l'origine des nouveaux Naams qui se sont développés au Yatenga.

Se sentant quelque peu encouragé, Hamade se remet en place et soulève la houe en la ramenant derrière lui. Dès le deuxième coup, ses fils se mettent à son rythme, progressant ainsi à travers les champs jusqu'à la fin de leur travail de la journée.

Sur la route proche du village, un âne qui tire une charrette fait une halte à l'endroit où le néré couvre de son ombre l'argile rouge. Pendant que les garçons rapportent les dabas au campement, Hamade et son voisin échangent des salutations. Dans les champs,

les femmes d'Hamade ont levé les yeux en s'interrogeant sur le départ d'Hamade en cette journée qui fait suite à la pluie. Il ne leur a pas dit pourquoi il se rend à la ville, pas plus qu'il ne leur dira que les greniers sont presque vides.

Il lui faudra presque une heure pour s'y rendre, en roulant doucement vers l'est tout en parlant des pluies avec son voisin. Il semble qu'à Oufray, elles aient endommagé un puits pendant la nuit et emporté une partie de la piste tracée au bulldozer qui mène à Yako.

La charrette a quitté le village. A présent, une longue barrière de fil de fer s'étire sur la gauche, parallèlement à la route, haute à peu près comme un homme. De l'autre côté s'étendent à perte de vue, jusqu'à la douce inclinaison de la colline, des rangées alignées de jeunes arbres d'un an, des acacias, des neems, des zangas. Lorsque la charrette parvient au bout d'une rangée, Hamade se tourne pour en apprécier l'alignement et se réjouit une fois de plus de cette symétrie parfaite.

Lors des dernières pluies, le village de Samitaba a mis au point une nouvelle sorte de Naam. Ensemble, les villageois ont creusé deux mille trous sur le versant de la colline, ils y ont planté des graines qu'ils ont recouvertes de mottes de terre. Les hommes ont enclos ce périmètre d'une barrière en barbelés sans laquelle les jeunes pousses n'auraient pas survécu aux bêtes qui broutent en liberté, puis les femmes ont arrosé les jeunes arbres durant toute la saison sèche en tirant, depuis le barrage distant d'un kilomètre

environ, une charrette chargée de cruches d'eau.

Au coin de la clôture, un écriteau noir porte en lettres blanches les mots «NAAM-UNICEF». Les barbelés, les premières semences d'arbres et la charrette qui sert au transport de l'eau ont été fournis aux villageois, mais c'est le Naam qui fournit la main-d'oeuvre.

Dans cinq ans environ, les branches de ces arbres seront suffisamment épaisses pour alimenter le feu des cuisines et les femmes n'auront plus à consacrer douze heures par semaine au ramassage, toujours plus loin, du bois nécessaire à la confection des repas familiaux dont elles emplissent leurs souples paniers d'osier. En outre, ces arbres retiendront la terre que le vent et les eaux entraînaient vers le sud, en un voyage encore plus long.

Hamade salue de la main le vieillard assis près de la clôture. La plantation n'est qu'une petite tache verte sur l'étendue désolée du Sahel. Pourtant, il a entendu dire il y a une semaine, à la réunion du Comité des Naams du village, que les Naams de Somyaga, de Titao et d'Oufray plantaient des hectares supplémentaires d'arbres. Dans deux ou trois ans, si les pluies le permettent, les arbres de Samitaba seront suffisamment grands et épais. Alors, on soulèvera trois côtés de la clôture de barbelés que l'on disposera de façon à clôturer un nouvel hectare de plantations. Le Comité des Naams avait envisagé de ne pas attendre si longtemps pour planter davantage, et quelqu'un avait proposé d'abattre certains des arbres devenus grands pour en faire de nouveaux piquets de clôture

ou pour en vendre le bois et acheter ainsi plus de semences et de barbelés. Certains s'étaient opposés par principe à ce qu'on abatte des arbres, mais Hamade en avait jugé autrement. Un arbre, même jeune, se vend deux dollars alors qu'un piquet de clôture coûte un dollar quarante et une seule semence cinq cents de dollar. Mais comme il faut attendre trois ans avant de pouvoir envisager un agrandissement de la plantation, la réunion s'était achevée sur le décompte des souscriptions recueillies par les membres du Comité et qui s'élèvent, pour chaque membre des Naams du village, à huit cents de dollar par semaine. Cet argent, lui aussi, servira à l'achat de barbelés supplémentaires.

La charrette a presque gagné l'extrémité de la plantation, et le dernier peloton d'arbres en rangs serrés se dresse sur la pente de la colline, là où il en faudrait une armée. Alors, la clôture s'interrompt et la charrette dépasse dans un grondement l'autre versant où cinq ou six buissons vivaces s'agrippent à quelques mètres carrés de terre argileuse et rouge.

ASSITA et les deux autres épouses attaquent le dernier sillon du champ de mil où elles labourent et creusent des trous à intervalles réguliers. Prises par le rythme de leur travail, elles oublient leur fatigue tandis qu'Assita et la plus jeune épouse progressent ensemble en trouant la terre qui recueillera les premières semences. Derrière elles marche l'épouse la plus âgée, une calebasse rafistolée pendant sous la

main à l'aide d'une ficelle double passée entre les jointures des doigts. Ses doigts experts font rouler quatre graines de la calebasse et, le dos courbé, elle les laisse tomber dans le trou ménagé dans la terre à cet effet. Sans presque marquer de pause, la calebasse avance tandis que d'un pied, la femme comble le trou et que de l'autre elle tasse doucement la terre sur les graines.

Les deux mains posées au bout du manche de son daba, Assita passe en revue l'étendue de terre retournée en une journée. Le sol, qui reste muet, ne promet pas à la famille Ouedraogo qu'elle récoltera ce qu'elle sème aujourd'hui car aucun employeur n'est plus changeant, plus généreux ou plus cruel que le sont les pluies. Si les précipitations de la nuit ne sont qu'une fausse alerte, si la pluie ne tombe plus dans les semaines à venir, ce même soleil qui fait naître les jeunes pousses vertes reviendra les flétrir jusqu'à ce que leurs pâles tiges brunes s'émiettent au toucher. Alors, lorsqu'un jour les pluies reviendront, les femmes d'Hamade ensementeront une fois encore ce même champ. Dorénavant, chaque matin, leurs yeux anxieux guetteront le ciel. Cette anxiété forme un lien invisible qui traverse le Sahel, voire les mers, et qui unit tous ceux qui attendent en se demandant si les moyens d'existence gagnés par leur labeur passé les mènera jusqu'au jour où seront récompensés leurs efforts présents. Les citadins qui travaillent pour de l'argent connaissent, eux, l'angoisse de la paie du vendredi soir presque envolée le mardi suivant. Pour les gens de Samitaba, qui travaillent pour se nourrir,

l'angoisse consiste à passer devant des greniers qui se vident en se demandant si le restant de la dernière récolte leur permettra de subsister jusqu'à la prochaine.

Dans l'immédiat, le commencement du cycle des travaux qui aboutiront à remplir les greniers apaise l'angoisse. La plus jeune et timide épouse en particulier éprouve un plaisir frisant l'excitation à regagner le village en compagnie de ses deux aînées. En épousant Hamade sept mois plus tôt, elle avait perçu chez ses deux épouses une connivence, et senti que sa présence avait engendré entre elles deux une solidarité qui n'existait pas auparavant. Certes, elles s'étaient montrées aimables mais, que ce soit pure imagination ou réalité, elle s'était sentie exclue, ce qui avait aggravé son sentiment de solitude après avoir quitté sa famille et son village pour la première fois, comme si deux portes se fermaient ensemble sur elle, celle de chez ses parents et celle de sa nouvelle famille.

Aujourd'hui, elle a travaillé discrètement mais sans ménager ses forces, attentive à marquer la pause en même temps que les autres et à n'en faire ni plus, ni moins. A présent, gagnée par la même fatigue, elle fait partie des leurs par le travail accompli, parce qu'elle a contribué à remplir les greniers, et qu'une nouvelle solidarité s'est établie. Sur le chemin du retour, elle prend part, elle aussi, à la conversation. Tandis que les trois femmes s'approchent du mur du village, ses yeux brûlent de larmes qu'elle ne s'explique pas. Pendant ces quelques derniers mois, elle n'a

désiré qu'une chose: prendre part à cette conversation banale et intime. Peut-être est-ce maintenant, plus que le jour de son mariage, que s'ouvre la porte qui sépare son passé de sa nouvelle vie. Peut-être est-ce la fin de cette longue nostalgie des siens qu'éprouve une fille de quinze ans.

Au village, les trois femmes regagnent l'enclos d'Hamade à travers un labyrinthe de murets en pisé. A l'entrée se dressent trois greniers, montés sur des piquets pussièreux, pour que l'air puisse circuler et qu'ils soient à l'abri des rongeurs et des pluies soudaines. En haut des murs de pisé rugueux d'où sortent les extrémités de poutres de bois, une porte carrée, faite de planches et large comme le dos, donne accès aux profondeurs obscures du grenier. Pour l'atteindre, on cale contre le mur le tronc d'arbre lisse et écorcé posé à terre dans le passage. En se servant de la fourche de l'arbre comme d'une marche, on atteint tout juste le loquet de bois.

Jamais aucune femme n'a pu voir l'intérieur des greniers, pas même la première épouse. Tous les matins, après le premier repas, Hamade escalade le tronc d'arbre et se laisse glisser à travers l'étroit passage dans le ventre du grenier à l'odeur sucrée. Tous les matins, il remplit le même panier d'osier, de la taille d'un berceau, et le tend à celle de ses épouses dont c'est le jour de corvée. Puis il verrouille la porte et repose le tronc à terre.

Des années auparavant, lors d'une autre grande sécheresse, certaines femmes, voyant les greniers de

leur époux presque vides, s'en étaient retournées dans leur famille, à leur village, pour ne pas mourir de faim pendant le «Sesuka». Cela se passait sous le règne de Naaba Koabga qui doit son nom au fait d'avoir été chef l'année où le prix du sac de mil avait atteint 500 coquilles de cauris. La honte qui frappa les hommes incapables de nourrir leurs épouses fut telle que l'on ressuscita les vieux tabous et que les greniers silencieux et odorants furent interdits au regard des femmes.

Tout près, à l'extérieur du mur du village, se dresse le grand mortier gris, le «toore» de la commune, creusé dans le tronc d'un arbre grenu il y a si longtemps que personne ne s'en souvient. Relégué en dehors du village en raison de l'irritation que provoque la poudre blanche qui s'élève du chaume et du grain lors du premier broyage, il se dresse là, entouré d'un tapis de paille drue, de vannure, d'ivraie et d'écorces d'arachides, tous ces résidus du broyage dans lesquels chèvres et poules trouvent toujours quelque chose à glaner. C'est ici qu'Assita apporte le panier d'osier du matin, plein de sorgho, qui doit suffire aux trois grands repas.

Bientôt, le lourd pilon, lisse comme le manche des dabas, s'élève et retombe sur le sorgho tendre et farineux, et s'abat dans la cavité compacte du mortier avec un bruit sourd semblable à celui d'un tam-tam de femme, secoue les grains rouges et les sépare de leur tige en projetant des jets soudains de poudre dans les airs.

Tandis que le pilon s'élève et retombe devant son

visage, Assita surveille entre chacune de ses allées et venues les chèvres qui broutent dans le «pagā puugo», le champ des femmes, proche des murs du village. Cette année, elle essaiera de planter de tout, des piments, des oignons, de la salade, des okra et même du carvi. Mais depuis quelque temps, chaque fois qu'Assita regarde ces parcelles réservées aux femmes, la même pensée lui traverse l'esprit: avec la nouvelle pompe à eau peu distante et en apportant l'eau sur la charrette qui sert à la plantation, on pourrait arroser à la main ces carrés de légumes et cultiver pendant la saison sèche. Il serait vain de le faire sur la parcelle d'une seule femme, car cela ne servirait guère qu'à nourrir les chèvres du village. Mais si toutes les femmes arrosaient les «pagā puugo», et si celles qui possèdent des parcelles mitoyennes empruntaient pour les clôturer, la vente de leurs légumes servant à rembourser l'emprunt?... Une fois encore, elle se promet d'en parler lors de la prochaine réunion du Naam des femmes.

Après une journée aux champs le broyage au «tulugo» éprouve les bras et le dos autant que le binage de la terre, bien que dix minutes suffisent à séparer le grain de l'ivraie pilée et brisée. Soulevant bien haut une grande calebasse, Assita en répand le contenu en un geste ample et gracieux et regarde les grains durs tomber avec un bruit sec dans la calebasse placée à ses pieds tandis que l'air, dans un mouvement imperceptible par quiconque d'autre, souffle doucement des bouffées de paille et d'ivraie en direction des chèvres attentives.

C'est à peine si un grain se perd pendant qu'Assita tamise à deux reprises un plein panier d'osier avant de placer les grains bien décortiqués dans le mortier. Puis le broyage reprend, et le pilon s'abat maintenant avec un bruit plus crissant car il fait éclater la dure pellicule rouge foncé d'où jaillissent de petits grains blancs. Mais au second broyage, la douleur gagne les bras d'Assuta tandis que le lourd pilon tourne, et seul le rythme lui permet de poursuivre son effort tandis que chaque mouvement de son corps vient s'ajouter aux millions de coups frappés par les «tulugo» des femmes du Yatenga, et que ses pensées quittent son travail pour passer secrètement en revue les grandes lignes de sa vie et de sa condition. Une vieille femme s'arrête sur le chemin qui mène au village, regarde Assita broyer les grains tout en reprenant son souffle, et elle, Assita, pense à l'époque où la famille de son mari la surveillait d'un oeil critique, épiant le moindre de ses travaux.

Avant son mariage, elle ne connaissait Hamade que de réputation. Elle savait qu'il avait une solide santé et qu'on le considérait comme un travailleur acharné, prudent de nature et respectueux des traditions. Elle savait qu'on le croyait bon et qu'il n'était pas de ceux qui travaillent la terre en battant leur femme lorsqu'elle quittait les champs sans s'être acquittée totalement de sa part de travail. Ses parents s'étaient contentés de ces quelques renseignements et Assita avait été soulagée qu'ils acceptent de la marier, car cette décision allait décider de presque tout le déroulement de sa vie. Et grâce au «furu», l'acte de béné-

diction maritale, le bonheur et la prospérité ne s'inscrivent pas mieux dans la trajectoire de sa vie qu'au moment de sa naissance.

Par la suite, les femmes de la famille Ouedraogo l'avaient examinée, surveillant son maintien et sa démarche, et détaillant la forme de ses seins et de ses jambes. Elles s'étaient félicitées de ce que ses pieds ne soient pas tordus vers l'extérieur ou ses orteils déformés. Elles s'étaient assurées qu'elle n'était pas mal élevée et qu'elle ne regardait pas les autres hommes. Elles l'avaient envoyée puiser de l'eau pour s'assurer qu'elle savait marcher sans regarder par-terre. Elles lui avaient même demandé de frapper dans ses mains levées avant de rattraper au vol le pilon qui broie le grain. Sa propre mère s'était efforcée d'améliorer en hâte son éducation en surveillant son maintien, en l'exhortant à ne pas raidir la nuque et à courber la tête et le corps en signe de soumission, et en lui criant de ne pas tenir la tête droite comme le font les hommes.

Une femme qui porte de l'eau a le droit de se tenir bien droite et de redresser la tête, parce que c'est indispensable, et elle avait alors su ce que savent toutes les jeunes femmes: les hommes la trouvaient jolie. Elle savait qu'Hamade l'avait regardée et que le résultat de cette inspection serait favorable.

Sa belle-famille l'avait invitée à entrer dans la case de leurs ancêtres. C'était l'ultime épreuve, car aucune femme qui ne fut plus vierge n'aurait osé y pénétrer. Elle aurait préféré avouer le nom de son amant et celui-ci aurait été convoqué. Mais après

avoir promis de ne plus jamais se revoir, les deux auraient été pardonnés.

Assita était entrée dans la case.

Puis, après des mois d'angoisse à la pensée d'être stérile, sa première grossesse et la naissance d'un fils étaient venues la rassurer. «L'eau s'est renversée», disaient les épouses aînées lorsqu'elle perdit Lassana «mais la cruche n'est pas brisée». Maintenant elle pense à ce qu'elle doit bientôt annoncer à la tante de son mari et à ce qui adviendra lorsque les autres femmes apprendront qu'elle est enceinte. Un jour prochain, elle sera invitée dans la cuisine de la première épouse et les autres femmes du campement parleront de choses banales sans jamais faire allusion à sa grossesse. Soudain, à l'improviste, l'une d'elles, d'une main ouverte qu'elle cachait derrière son dos, lui giflera fortement la joue, la poussera à travers la petite salle en la frappant jusqu'à ce que des larmes lui viennent aux yeux. «Tu as volé mon sel» hurlera-t-elle, ou encore «tu as frappé mon enfant». Dès cet instant, tout ce dont les femmes ont pu la soupçonner, toutes les rancunes accumulées lui seront lancées au visage, accompagnées de coups plus légers.

Ce flot d'injures cessera aussi soudainement qu'il avait commencé et la tante de son mari, première informée de sa grossesse, viendra la féliciter d'avoir fait son devoir. Alors, les autres femmes lui causeront de la surprise et de l'embarras en évoquant ses bonnes actions passées, dont elle n'aurait jamais pensé qu'elles puissent être remarquées. Chacune à

son tour vantera ses qualités en les assortissant d'une anecdote de leur propre vie. L'émotion la gagnera et ces louanges lui tireront d'autres larmes. Puis viendront les démonstrations de gentillesse: le massage traditionnel de sa belle-mère; les repas préparés à son intention par les autres épouses; les présents des autres femmes du village, et pour son premier enfant des perles protectrices pour ses hanches et quelques mots cousus dans un collier de cuir. Mieux encore, sa propre mère lui offrira de la nourriture: pas d'épices, qui feraient pleurer l'enfant dans le ventre de sa mère; pas d'arachides, qui le feraient naître dans une enveloppe de graisse trop épaisse; pas d'œufs, car l'enfant risquerait d'être un voleur, mais des fruits, du lait, du riz, des noix, de l'huile et de la farine, présentés dans des Calebasses et dans des récipients émaillés.

Les pensées d'Assita retournent à la douleur de ses bras et au mortier de bois où grains blancs et ivraie sombre forment maintenant deux tas égaux. Le broyage enfin terminé, la phase plus douce du vannage reprend jusqu'à ce que la Calebasse soit presque remplie d'une égale quantité de grains blancs et de péricarpes noirs. Assise sur son postérieur, Assita entreprend de secouer la Calebasse orange en la faisant sauter d'une main à l'autre. Elle la secoue et la fait tourner tout à la fois, au rythme d'un autre ballet de sa vie qui consiste à amener la vannure au bord du récipient qu'elle agite puis à l'en secouer, par petites tapes, jusqu'à ce qu'elle tombe sur la terre prête à la recevoir. Bientôt, le récipient ne contient plus que les

grains blancs, but ultime de toute l'opération et aboutissement d'un long processus engagé avec l'arrivée des pluies et les labours. Assita les verse avec soin dans le mesureur de métal. Si ce matin, Hamade a mis quelques tiges en trop dans le panier d'osier, il y aura un peu trop de grain dans le bol mesureur. Mais aujourd'hui, il a presque parfaitement dosé la quantité. Dans le cas contraire, le surplus aurait été conservé pour le lendemain, car rien ne doit changer : chaque jour, la famille consomme exactement la même quantité d'aliments. Si l'on diminuait les rations quotidiennes, les forces viendraient à manquer, mais on ne peut les augmenter — pas même d'une poignée — car si l'on veut survivre pendant le sesuka, il ne faut pas improviser.

Chez elle, Assita prend appui sur le muret de la cuisine pour chausser ses sandales. Devant elle, à hauteur de la taille, s'étend l'immense cercle plat de la meule.

Une douzaine de pierres étroites sont disposées à intervalles réguliers en bordure de ce cercle. Il y a trois ans encore, Assita aurait maintenant affronté le travail le plus pénible de la journée — moudre le grain — debout à sa place dans le cercle, agrippant des deux mains la partie supérieure d'une pierre mobile qu'elle aurait passée et repassée sur les grains posés sur une pierre fixe afin de les réduire en poussière de farine. Aujourd'hui, plus encore qu'à l'ordinaire, elle est contente que le moulin existe.

A l'entrée de la cuisine de sa belle-mère, elle apprend que son tout petit garçon dort encore. Elle décide de le laisser là car son dos se ressent déjà des efforts de la journée. Ses filles ramassent les calebasses de grain de sa belle-mère, recouvertes, comme celles d'Assita, d'un morceau de tissu. A huit ans, toutes deux sont déjà capables de porter une calbasse sur la tête avec presque la même assurance que leur propre mère.

A moins de cinquante pas de l'entrée du village d'où surgissent maintenant Assita et les deux fillettes, la plus jeune épouse actionne la pompe de ses deux mains. C'est aujourd'hui son tour de porter les sept cruches de quatorze litres chacune dont la famille a besoin. Plus encore que le broyage, c'était le travail le plus long et le plus pénible jusqu'à ce qu'on ait eu creusé le puits. En se dirigeant vers leur tante pour lui dire quelques mots, les fillettes passent devant le petit écriteau où est écrit «NAAM-UNICEF» et que l'on a placé là le jour où l'on a doté le puits d'une pompe*.

Voilà maintenant quatre ans que les hommes ont commencé à creuser ce puits. Au début, le trou large

* Pour répondre aux problèmes que pose l'acquisition d'une pompe peu onéreuse, facile à manipuler et suffisamment résistante à un usage continu, l'UNICEF et le Gouvernement de l'Inde ont, ces dernières années, uni leurs efforts afin de mettre au point une pompe manuelle «India Mark II». Plus de 100 000 India Mark II fonctionnent à présent dans les villages de l'Inde et en Afrique, les premiers essais sur le terrain ont eu lieu en Haute-Volta. Cette pompe est l'une des nombreuses qui fonctionnent actuellement en Afrique occidentale.

s'enfonçait rapidement dans la terre et le gravier. Puis, comme l'on s'y attendait, la pointe en acier de la pioche avait fini par racler le schiste, puis le roc. Ce bruit métallique devait retentir tous les jours dans le village pendant huit semaines, car les hommes creusaient à même la roche. Un seul homme à la fois pouvait travailler dans le sombre entonnoir et l'on dut raccourcir de moitié le manche de la pioche afin de pouvoir la manier dans cet espace réduit. Tous les hommes du Naam se relayaient au fond du trou et lorsqu'au bout d'une heure on les hissait à la surface, ils étaient barbouillés de sueur poussiéreuse, couverts de boue, et leur peau était entaillée par les éclats de roche.

Au bout de cinq semaines, l'inquiétude montait dans le village. Chacun avait raconté à l'autre que, bien entendu, il y avait de l'eau et que la trouver serait tout au plus l'affaire de quelques jours. Enfin, le tintement de la pioche sur le roc se fit sourd et grêle, comme s'il provenait des lointaines collines.

Peu à peu, la pioche faisait entendre son bruit métallique chaque jour un peu plus tard car les seaux qui pendaient au bout des cordes rapportaient de plus en plus d'eau. Bientôt, il fallut vider le puits pendant plusieurs heures avant que n'y descende le premier homme de la journée, armé de sa pioche au manche lisse. Vint enfin le jour, huit semaines après le commencement des travaux, où l'on put puiser plus de cent seaux d'eau sans qu'au fonds du puits le niveau baisse. Les hommes, réunis au bord du trou, se serraient la main.

Un an plus tard, Hamade avait annoncé à Assita l'arrivée d'une pompe destinée au puits, mais elle ne l'avait cru tout à fait que le jour où fut remplie la première cruche. Déjà, le puits lui avait épargné des heures de travail: aller chercher l'eau puis la transporter. A présent, la pompe lui évite de descendre et remonter le seau pendant des heures.

En rejoignant ses filles, elle échange des sourires avec la plus jeune épouse et examine l'ancien système de puisage: la grosse bûche blanche et lisse encore placée en travers de la bouche sombre du puits, les cinq ou six sillons laissés par le va-et-vient plus ou moins profond de chaque corde, le bout de corde effilochée encore noué à l'anse en fil de fer du seau cousu dans une chambre à air. Pour remplir les sept cruches, on devait remonter ce seau cinquante fois ou plus, selon qu'on était plus ou moins rapide, car il restait plus ou moins d'eau dans ce récipient peu étanche lorsqu'on le ramenait à la surface.

Dans un premier temps, toute l'attention s'était portée sur la nouvelle pompe qui permettait de puiser une eau plus propre rapidement et à moindre effort. Bientôt, toutefois les femmes en étaient venues à apprécier autant que la pompe la plateforme du puits et ses murs en ciment brut, car s'ils sont dangereusement glissants lorsqu'ils sont mouillés, ils empêchent les bêtes de souiller l'eau de boisson et des lessives. En outre, l'entretien et le nettoyage des abords du puits se trouve facilité et les détritiques, la saleté et les excréments des bêtes ne tombent plus dans le puits, surtout lorsqu'il pleut beaucoup comme la nuit der-

nière, car l'eau réservée aux bêtes est amenée par une rigole d'écoulement jusqu'à une ouverture pratiquée dans le ciment. Au puits, la pompe vient de remplir la dernière grosse cruche en terre.

Les porteuses de grain et les porteuses d'eau empruntent des directions opposées. Consciente d'être observée, la jeune épouse secoue la cruche avec précaution pour en faire tomber le trop-plein d'eau. D'un geste adroit, elle la soulève et la pose au bord du genou replié, l'attrape par le rebord tandis que de la main droite elle en nettoie rapidement la base pleine de boue avant d'ajuster sur sa tête un foulard enroulé. Puis, d'un seul geste, ses deux mains soulèvent la cruche de quinze kilos, aidées par une torsion du corps, tandis qu'elle redresse les genoux et le dos, et ajuste la cruche sur sa tête avant de laisser retomber les bras. Alors, la jeune épouse se met en marche, les yeux fixés à la hauteur de la porte du village. Assita, elle aussi, reprend sa marche en souriant intérieurement, et elle dit à sa fille de cesser de baisser les yeux sur le chemin.

L'épreuve du sesuka est souvent une lutte tranquille et lente qui comporte ses moments de paix et ses plaisirs: les marches dans la campagne, ses paysages et ses bruits familiers, les petits changements qu'on y remarque, la rencontre d'une compagne en chemin. D'un geste gracieux, Assita porte ses mains à sa gorge, afin de saluer de la tête un vieillard qui vient à sa rencontre sur le chemin. Il regarde droit

devant lui et répond à son salut en levant la paume plate de sa main. A son cou pend la traditionnelle paire de pinces en métal qu'il utilise pour ôter les échardes.

C'est là qu'Assita marchait autrefois avec ses filles, le bébé solidement enveloppé sur son dos, pour ramasser des feuilles de goyavier et de baobab, de l'oseille et du tamaris dont les grappes poisseuses et desséchées remplacent le sucre, et les cerises charnues et jaunes, si délicieuses qu'elle les mangeait toutes sur le chemin du retour. En route, elle apprenait aux fillettes à reconnaître chaque plante et chaque arbre, elle leur enseignait comment les accommoder et les utiliser, et cueillait ce dont elle avait besoin pour la cuisine. C'est là que ses filles avaient appris que l'on ne brûle jamais le bois de néré parce que les graines de cet arbre sont très précieuses, que le tamarin remplace avantageusement le sel dans la bouillie de millet, que les graines du kûlbundu, cette fleur qui pousse au bord du chemin, servent à nettoyer les yeux emplis de poussière et de saleté, que leur beurre, leur huile de table et leur savon proviennent des graines brillantes et brunes du karite, et qu'un mélange de cire de karite et de boue facilite le lavage et l'entretien du sol de la case. Petit à petit, la moindre fraction de paysage, chaque plante, buisson ou arbre ont fini par faire partie de leur vie au fur et à mesure qu'elles apprenaient à les connaître. Aujourd'hui, il reste peu de choses à glaner le long de ce chemin que la construction du moulin a rendu très fréquenté.

Devant Assita, l'un des rares garçons à avoir fréquenté l'école primaire de la ville se tient debout sur le chemin. En ville, il vit chez la soeur de son père et ne rentre au village que pour les vacances. Toutes ces dernières demaines, il a attendu, chez lui, les résultats de l'examen d'entrée à l'école secondaire. S'il réussissait, il irait à la ville où il apprendrait le français et les sciences avant de poursuivre, qui sait, à l'université de Ouagadougou. Peut-être irait-il même à Paris un jour. Il savait tout cela et avait remué toutes ces pensées dans sa tête durant toutes ces semaines. En cas d'échec, il devrait rester à Samitaba et travailler aux champs, ou émigrer en ville pour y tenter sa chance d'une façon ou d'une autre. Ses absences prolongées et son éducation font qu'il n'a pas vraiment été accepté dans le groupe des jeunes villageois. Pourtant, c'est un garçon tranquille et respectueux dont les parents sont estimés. Tout le village avait tranquillement espéré avec eux. Le jour de l'affichage des résultats à la Préfecture, il était parti à pied, dès l'aube, en direction de la ville, et tous ceux qui avaient assisté à ce départ s'étaient entretenus avec leur voisin du but de ce voyage. La matinée était bien avancée lorsqu'il avait enfin gravi les quelques marches de bois qui mènent à la véranda située en façade de la Préfecture. Les mâchoires serrées, il s'était approché de la liste blanche épinglée parmi les avis de nomination et les circulaires jaunes du gouvernement. A travers les portes entr'ouvertes, il avait entendu le lent crépitement d'une machine à écrire et le bruit d'un ventilateur tournant au plafond.

Hélas, son nom ne figurait pas sur la liste.

En fin d'après-midi, il avait fait son entrée dans le village où tous les yeux étaient fixés sur lui. Il avait eu le temps de s'y préparer, mais cela n'avait pas été facile. Plus tard dans la soirée, un ancien, l'un des frères du chef, était allé dire à son père qu'il avait vu son garçon traverser le village et gagner directement la case paternelle, portant avec la dignité d'un homme son fardeau moral.

Tandis qu'Assita se rapproche, le garçon discute avec un jeune homme beaucoup plus âgé, assis à califourchon sur une moto. Ce jeune homme est revenu d'Abidjan pour les semailles, mais il est connu pour son mépris du village et ses mauvaises manières. A la désapprobation des anciens, il ne mange ni ne dort au village, préférant se rendre en moto jusqu'à la petite ville pour y manger dans un bar en compagnie d'autres jeunes gens revenus, eux aussi, de la Côte d'Ivoire pour la saison. En passant près de lui, elle l'entend dénigrer la capitale de la Haute-Volta, son peu de voitures, ses mauvaises rues et ses petits immeubles. Il quittera le pays sans attendre la récolte et un jour viendra sans doute où il ne rentrera pas même pour les semailles. Assita devine de nouveaux projets chez le jeune garçon qui écoute son aîné en se repaissant des détails dont il l'abreuve négligemment sur la vie à Abidjan, et ses yeux roulent sur la resplendissante Yamaha et sur le traditionnel coutelas Mossi retenu par des lanières de cuir à la fourche de direction.

Assita règle son allure de façon à parvenir à l'endroit où deux pistes de terre battue rejoignent le large chemin qui mène au moulin en même temps que la femme qui marche sur l'autre route. Après quelques salutations, Assita lui explique que son jeune fils n'est pas malade mais qu'il est resté dormir chez sa grand-mère. Sa nouvelle compagne est une forte femme vêtue d'un fupoko d'un mauve passé, qui porte une cuvette émaillée et brillante sur sa tête coiffée d'un fichu. Assita jette un regard oblique aux grands anneaux d'argent qui lui pendent aux oreilles et dont la finesse et l'éclat font ressortir le visage empâté, soigneusement scarifié. Ce visage est celui de la guérisseuse traditionnelle, dont le métier consiste à connaître les différentes propriétés des plantes et des herbes, à faire bouillir feuilles, graines et écorces pour soigner la rougeole, la diarrhée ou les quintes de toux. Elle sait guérir les maux de ventre avec les graines du néré, le kwashiorkor avec l'écorce de munmuka, la méningite avec les noix de kaga; elle prépare des laxatifs avec le tamarin, soigne les hémorroïdes avec l'écorce du kagdaga, prépare des potions dortifiantes avec les becs de calao. Elle sait choisir les pierres blanches, les bois médicinaux et les os d'oiseau dont elle fera des colliers que les femmes portent autour de la taille ou du cou pour avoir un accouchement facile, et qui aideront l'enfant à faire ses premiers pas et à avoir une bonne dentition. Tout aussi importante est sa connaissance des époques et saisons auxquelles doivent être cueillies les feuilles, des paroles à pro-

noncer et de l'emplacement des offrandes de sel destinées aux arbres, des rites qui confèrent aux plantes leur pouvoir de guérison, des secrets qu'elle transmettra non pas à sa fille, qui quittera le village pour se marier, mais à la belle-fille qui viendra y vivre un jour.

A présent, elle complimente chaudement Assita sur ses filles qui grandissent bien et lui demande discrètement si son fils marche déjà. Au bord du chemin, des lézards détalent à leur approche et un geai aux ailes d'un brillant électrique s'énlace d'un arbre dénudé.

Il y a bien longtemps, lorsqu'elle avait douze ans, Isaka a été initiée et excisée par cette même femme, qui l'avait emmenée à un endroit secret dans la savane. Comme les autres jeunes filles, elle ne soupçonnait guère que le déplacement pouvait avoir un autre but que de lui présenter une ceinture de perles. Mais, dès son arrivée, de vieilles femmes la saisirent par les bras et les jambes pour la maintenir étendue, nue, sur un billot en bois. Afin d'éviter que ses cris n'effraient les autres jeunes filles qui attendent leur tour, on lui dit que sa mère mourra dans l'année si elle pousse des cris pendant que la petite lame tranchante lui coupe le clitoris avant de se ficher dans le bois.

Alors, cette femme avait levé sur elle son visage en sueur. Aujourd'hui, elles marchent côte à côte dans la chaude lumière du soleil de l'après-midi et parlent de leurs enfants tout en portant le grain blanc au moulin.

Une semaine après le «ko toogo», la semaine de «l'eau amère», on avait lavé sa blessure deux fois par jour. Alors avait commencé la deuxième semaine,

celle de «l'eau sucrée», au cours de laquelle on l'avait félicitée et soignée, louée et encouragée. On lui avait raconté des histoires, appris certains secrets, donné de la bonne nourriture, et la douleur allait en s'atténuant. Après l'épreuve finale qui consistait, pour les jeunes filles vêtues de robes blanches, à sauter par-dessus des feux au travers d'une épaisse fumée, elles étaient retournées au village, à la douceur maternelle, entourées de tout le respect dû à leur condition de femmes adultes.

Devant Assita et la guérisseuse marchent les deux fillettes. Encore trois ans, peut-être quatre... Assita éprouve à nouveau des sentiments contradictoires, comme si un fleuve unique se divisait en plusieurs bras qui ne conduisent qu'aux eaux stagnantes du doute, en un combat ni gagné ni perdu dont l'issue est déjà écrite. Elle n'a pas à décider: si elle ne fait pas son devoir, la mère d'Hamade viendra un jour lui prendre ses filles pour les conduire au camp d'initiation, et elle aura raison, car pas une famille, pas un mari ne voudrait d'une fille non excisée. Si Assita pense si souvent à ce problème, ce n'est pas qu'elle y voit matière à discussion ni qu'elle doive faire un choix, mais c'est une façon de pactiser avec elle-même, d'apaiser ses instincts puissants, de donner forme au chaos qui envahit parfois son esprit et de trouver des avantages à l'inéluctable.

Pour elle, les deux semaines de l'initiation avaient retracé rituellement les craintes, les douleurs et les difficultés de sa vie de façon à la préparer au monde des adultes, plaçant à tout jamais en perspective les

souffrances et les plaisirs de toute son enfance, de sa vie depuis l'initiation et de tout ce que l'avenir lui réserve. Ses aînés s'étaient employés à la préparer et à fortifier son esprit en vue des difficultés et des craintes à venir, et que seule l'acquisition d'une force morale peut soulager. Tandis que les femmes se dirigent doucement vers le moulin, dans l'atmosphère paisible d'une campagne rafraîchie par les pluies, les pensées d'Assita sont assaillies de souvenirs morbides et de craintes imaginaires concernant ses enfants. Elle voit un bébé resté seul un instant ramper vers le feu où bout l'eau pour le millet, le pied d'une de ses filles blessé accidentellement par un daba, une mauvaise dent que l'on finira par extraire au couteau. Petit à petit, son esprit passe en revue toutes les catastrophes soudaines et possibles, jusqu'à évoquer des souvenirs de son propre village, et la jeune fille aux flancs trop étroits pour livrer passage à l'enfant déjà mort dans son ventre, dont le travail dura trois jours et qui finit, elle aussi, par mourir ce soir-là dans la charrette qui devait, en désespoir de cause, la conduire à la ville.

Elle regarde ses filles porter leur calebasse sur la tête et se demande si reviendra le temps où il n'y aura plus de grain à porter au moulin, ce temps où il faudra vivre de presque rien, ce temps de famine et de soif si intenses qu'elles se contenteront de la moindre nourriture ou eau souillée.

En regardant les fillettes, elle pense à nouveau aux jeunes filles qui ont été initiées avec elle. Elle se souvient du nom qu'on leur avait donné pendant ces

deux semaines, ces noms jamais employés depuis si ce n'est au sein de ce même groupe. A l'évocation de ces noms et de ces visages, elle pense aux liens qui les unissent, à l'époque où elles s'appelaient l'une l'autre de ces noms connus d'elles seules, aux occasions difficiles dans lesquelles elles s'étaient entraînées, car aucune amie de ce groupe d'initiées ne doit refuser son aide à une autre. Toute sa vie, elle pourra compter sur elle toutes. Tandis que son esprit s'emplit à nouveau de tout ce qui attend ses filles, de cette force morale et de ce soutien dont elle-même a eu besoin dans sa vie et qui pourraient servir à ses enfants dans la leur, elle sait que le moment venu elle les enverra chercher leur ceinture de perles, et ses craintes s'apaisent.

Les toussotements du moteur diesel du moulin se font plus forts tandis qu'Assita et sa compagne arrivent en vue du moulin. Autour du bâtiment en briques de pisé dont le conduit d'évacuation projette un air vicié dans le ciel, plusieurs femmes accompagnées pour la plupart de jeunes enfants, attendent déjà leur farine. Parmi elles se trouve Azeto Ouedraogo, la présidente du Naam des femmes du village. Son sourire de bienvenue s'efface lorsqu'elle reconnaît la compagne d'Assita.

La guérisseuse, qui fait celle qui n'a rien remarqué, se penche au-dessus du muret qui obture l'entrée du moulin et dépose sur le sol de ciment sa cuvette recouverte d'un tissu. Au grand soulagement d'As-

sita, elle annonce qu'elle doit aller voir quelqu'un qui la réclame dans l'un des villages qui utilisent également le moulin, et qu'elle repassera prendre sa farine.

Assita et ses filles posent leuralebasse de grain sur le sol du moulin, derrière celles qui attendent déjà. Au-dessus de la porte, dans le mur recouvert de pisé, est placé un écriteau «NAAM-UNICEF». A même la porte, une affiche de propagande gouvernementale répète en dagari, en pulh, en kasena, en gulmacema et en mori, langue d'Assita: «Vous savez lire? Alors, apprenez-leur. Vous ne savez pas lire? Alors, apprenez». Dans la pénombre du moulin, l'odeur peu familière de l'huile de machine chaude, le rythme peu naturel et mécanique du claquement des pistons et le bruit sourd du conduit d'évacuation enveloppent la silhouette du meunier. Derrière lui, le barril de carburant annelé alimente le moteur vert-bouteille. Face à lui, le tuyau d'alimentation et le martèlement du barillet de la pompe délimitent l'horizon de ses journées. Tant qu'il y aura des clients, il restera là à verser les grains légèrement humidifiés dans le large entonnoir bleu, filtrera de ses doigts le sorgho ou le millet qui s'écoule à travers le tamis de métal et regardera le flot tranquille de farine grise couler doucement dans le récipient émaillé placé à ses pieds. Une main consciencieusement placée à même le tamis, il contrôle de ses doigts l'écoulement du grain tout en s'assurant qu'aucune pièce de monnaie oubliée par mégarde ne tombe dans le broyeur, car les femmes posent parfois la rémunération du meunier à même le grain lorsqu'elles envoient leurs

enfants pour le faire moudre. La fin de la journée est proche et un fin voile de poudre blanche recouvre les cheveux et les vêtements du meunier, et étale sa traîne sur le sol cimenté du moulin.

Longtemps, la pensée de devoir dépendre du meunier a préoccupé Assita. Les deux premières années, elle avait considéré sa meule en pierre comme une réalité plus sûre que l'éphémère bienfait d'un moulin. Elle aurait été stupide d'admettre sans hésitation que l'une de ses corvées les plus courantes, les plus rudes et les plus longues était tout-à-coup remplacée par une simple visite au moulin, deux fois par semaine. Voilà maintenant presque trois ans que ce moulin existe et il ne s'est arrêté qu'un seul jour. Grâce aux réunions du Naam, elle sait que la somme modique versée au meunier par les habitants des trois villages qu'il dessert suffit amplement à financer le carburant, les réparations et le salaire du meunier. En réalité, il leur a été dit que les bénéfices du moulin et des dix autres moulins de la région suffisaient aujourd'hui à l'achat d'un nouveau moulin pour un autre groupe de villages. Ainsi, elle a peu à peu appris à accepter cette économie de temps et de fatigue. Pendant la saison des pluies, elle dispose de plus de temps pour les travaux des champs, ensemencement, désherbage et entretien du grain et des légumes. Pendant les longs mois de sécheresse, elle peut consacrer plus de temps à la cueillette des ingrédients qui rendent plus nourrissantes les sauces qui accompagnent le sagabo de base; elle a plus de temps pour gagner quelque argent en filant le coton, en confectionnant des

couvertures et du beurre qu'elle vendra au marché. Elle peut sevrer son fils plus progressivement qu'elle ne l'a fait pour ses filles, et prendre le temps de faire bouillir l'eau et de soigner la propreté des aliments de sevrage, qu'elle prépare avec les restes des repas afin de nourrir plus souvent son fils. Elle peut trouver le temps de confectionner ou d'ajuster les vêtements des enfants, d'enduire le sol de la case, d'arroser les arbres de la plantation, d'aider à la construction du nouveau barrage et d'assister aux réunions du Naam, et elle sourit en pensant à sa belle-mère qui dit toujours que la farine n'a plus la même saveur.

Dehors, elle rejoint Azeto sur le banc installé sous l'abri, ce toit finement couvert de chaume posé sur quatre poteaux, et la présidente la félicite d'un ton moqueur de sa nouvelle amitié avec la guérisseuse. En tant que dirigeante du Naam des femmes, Azeto compte au nombre de ses prérogatives l'administration des remèdes simples et des premiers soins pour lesquels elle utilise la nouvelle trousse médicale *, et malgré toutes les réunions auxquelles on discute de la complémentarité des médecines traditionnelle et moderne, les partisans de l'une ou de l'autre ne font pas toujours bon ménage dans le village.

* Cette trousse médicale de Samitaba, comme celle des autres villages du Yatenga, a été offerte à la Fédération des Naams par le Conseil oecuménique des églises, qui pourvoit en outre au salaire d'un membre du Naam chargé à plein temps d'organiser des cours à l'intention des femmes du Naam responsables des troussees médicales, et de conseiller les Naams en matière de santé et de nutrition.

Peu après, les deux amies sont plongées dans leur conversation. A leur pieds, les filles d'Assita ont entrepris une partie d'ouaré et ramassent prudemment les cailloux judicieusement disposés dans les douze cavités de la planche de bois qui reste toujours au moulin. Puis une troisième femme s'approche en dénouant de sa taille le gros noeud du tissu qui sert à maintenir un petit bébé au bas du dos.

Pour Assita ces conversations constituent l'un des plus grands avantages de ses visites au moulin, et c'est là le moment de la semaine qu'elle attend avec le plus de plaisir. Parfois, les deux femmes parlent des pluies, des récoltes et des greniers ou bien encore du Naam et de ses projets, ou des prix d'achat et de vente du coton brut et des couvertures tissées. La plupart du temps toutefois, ces conversations portent sur leur vie de mères de famille et sur le bien-être et la santé des leurs. Azeto enrichit ses connaissances acquises pendant les cours qu'elle a suivis en recueillant, à l'occasion, des renseignements auprès des dirigeantes du Naam des villages environnants. Les deux femmes échangent leurs expériences et leurs problèmes, expriment leurs doutes et leurs angoisses, se communiquent des informations et se font part de leur point de vue, et leurs conversations longent les rives du fleuve méandreux et délicat qui sépare les vieux usages traditionnels des idées nouvelles dont il reste à faire l'expérience.

Est-il question de grossesse, elles sont alors tirailées entre l'idée nouvelle qui veut que la femme se nourrisse mieux et davantage et se repose un peu plus

chaque jour, et la vieille coutume qui interdit à une femme enceinte de manger des oeufs, du poulet ou des noix, et qui veut qu'elle travaille autant qu'en temps normal, jusqu'au commencement des douleurs. Si c'est de naissance qu'elles parlent, toutes deux ont entendu dire que la sage-femme doit se laver les mains au savon, couper le cordon avec la lame stérilisée d'un couteau bien acéré, et nettoyer la blessure à l'alcool avant de la couvrir d'un pansement aseptisé. Mais lorsqu'Assita accouche au bon milieu de la saison sèche, elle sait que le cordon sera sectionné à l'aide d'une lame de rasoir, que l'on enduira la plaie de l'ombilic d'herbes médicinales et qu'il ne lui sera pas possible de prier la sage-femme traditionnelle de se laver les mains. Est-il question de douleurs, elle souhaite alors avoir la chance d'un accouchement facile. En cas contraire, et si le travail est long et pénible, on lui donnera des grains de sésame, et une boisson à base d'écorce de noix de cola, après quoi elle boira peut-être un verre d'eau dans lequel aura trempé la ceinture de son mari. Et si le travail est toujours aussi difficile, cela voudra dire que l'enfant n'est pas de son époux et qu'il ne naîtra qu'après qu'elle aura avoué le nom du vrai père.

Si elles parlent d'allaitement, alors Azeto rapporte avoir entendu dire qu'un enfant doit être nourri au sein dès sa naissance car le liquide jaunâtre des premières montées de lait contribue à protéger le bébé des maladies. Dans la pratique, Assita sait que son nouveau-ne lui sera enlevé et nourri de «wegda», de jus d'oseille et d'eau du puits pendant les trois pre-

miers jours, ou qu'il sera confié à une femme du village qui allaite jusqu'à ce que tout le liquide jaune, qu'on dit être du mauvais lait, soit sorti de la poitrine d'Isaka et qu'il n'en coule plus que du lait blanc.

Si la conversation porte sur le sevrage, elles ont appris qu'un enfant ne doit boire que le lait maternel jusqu'à l'âge de deux ans. Certains disent cependant qu'il ne grandira bien que si on lui assure une alimentation mixte dès l'âge de six mois, et quel que soit l'âge auquel commence le sevrage, la tradition veut qu'on ne donne ni oeufs ni fèves à un jeune enfant. Pourtant, la femme qui est venue parler du sevrage au Naam du village a déclaré que c'était exactement ce dont un enfant avait besoin.

Lorsqu'un enfant tombe malade, il existe le plus souvent deux façons contradictoires de le soigner. Selon la tradition, un enfant qui a la rougeole ne doit consommer ni lait, ni viande, ni oeufs. D'autres prétendent qu'une bonne alimentation l'aidera à se rétablir. Si un enfant a la diarrhée, le traitement d'usage consiste à le priver de nourriture ou à ne lui donner que des fruits de baobab*.

Azeto est presque convaincue qu'il leur a été dit, pendant les cours, de continuer à allaiter un bébé qui a la diarrhée. Ou bien, lorsque méningites et quintes de toux se propagent rapidement dans les maisons en

* Le fruit du baobab contient du calcium, de la vitamine C, du tannin, du sucre et des sels minéraux, ce qui en fait un bon pansement intestinal et un remède efficace chez l'enfant qui souffre de diarrhées.

février et mars, pendant les jours de sécheresse, la tradition veut que ce soient les vents frais qui les apportent et on dit qu'il est alors préférable que tout le monde dorme à l'intérieur des cases, tandis que, selon les idées nouvelles, ces deux maladies se propagent rapidement parce que les gens dorment entassés dans les petites cases afin de s'y tenir chaud lorsque soufflent les vents frais de la nuit.

Si la conversation dévie, comme c'est parfois le cas, sur la question de l'initiation et de l'excision, la tradition insiste alors sur la nécessité de telles pratiques. Parfois cependant, on dit aussi, et nombreux sont ceux qui le pensent secrètement, que l'excision provoque fréquemment des infections et peut être responsable de complications lors de l'accouchement en favorisant le déchirement des tissus cutanés. Lorsqu'elles parlent de l'âge auquel elles voudraient voir leurs filles mariées, la tradition dit qu'une fille peut avoir des enfants à treize ou quatorze ans tandis que, selon les idées nouvelles, elle est encore trop jeune.

Assita passe un bracelet de plastique à son poignet et secoue la tête en réponse à une phrase de Azeto. Par-terre, les fillettes sont profondément absorbées par la tactique élaborée de l'ouaré, et elles regardent la disposition des cailloux dans les cavités de la planche en tentant de décider lesquels elles pourront faire avancer et jusqu'à quelle cavité.

Parfois, les conversations des deux femmes leur permettent d'en venir à une décision. Après avoir épuisé avec Azeto le sujet du sevrage, et que son

amie lui ait confié son point de vue, Assita avait commencé à sevrer son fils de deux ans dès l'âge de quatre ou cinq mois, tout en continuant à le nourrir au sein jusqu'à il y a un ou deux mois. Elle utilisait de l'eau bouillie lorsqu'elle le pouvait, lui donnait plusieurs repas par jour et enrichissait la maigre bouillie de pâte d'arachide, de fèves ou parfois d'un oeuf. C'était un grand changement. Un discours d'une femme Mossi instruite, envoyée par l'Union des Naams des villages auprès du Naam des femmes, l'avait convaincue du bien-fondé de ce nouveau mode de sevrage, mais ce qui avait rendu ce changement possible, c'est qu'à l'instar de toutes les épouses, Assita avait une cuisine bien à elle et un petit lopin hors de l'enceinte du village. Aujourd'hui encore, lorsqu'elle n'est pas satisfaite de ce qu'ont mangé ses enfants au repas du soir qui réunit toute la famille et que préparent les épouses à tour de rôle, elle les emmène ensuite dans sa cuisine où elle puise dans ses réserves pour leur préparer quelque chose en plus.

Plus souvent, les conversations des deux femmes sont limitées, faute d'information ou parce qu'elles ne savent pas si elles doivent croire ce qu'on leur a dit ou ce dont elles ont entendu parler. Parfois aussi, ces propos décousus perdent de leur vigueur car il y a un abîme entre leurs pensées et leurs actes et qu'elles ne sont pas libres de mettre en pratique les conclusions auxquelles elles peuvent aboutir. S'il s'agissait de trancher entre plusieurs remèdes et méthodes, elles pourraient décider de passer aux actes à la lumière des informations et conseils recueillis, mais toutes

deux savent que les traditions ne sont ni des traitements médicaux ni des opinions: elles font partie de leur société, de sa morale, de sa religion et de sa culture. Elle sont partie d'une chaîne d'un seul tenant dont chaque maillon, inséparable des autres, ne peut changer ni de forme ni de modèle, car il n'aurait plus sa place dans leur mode de vie.

Là l'action est toute proche, presque à portée de main. Ces derniers temps, Assita a souvent pensé à ce qui adviendra dans six mois, lorsqu'elle donnera le jour à un enfant. De tout ce qu'elle a entendu dire sur ce qu'il convient, selon certains, de faire lors d'un accouchement, une seule chose est en son pouvoir: elle fera en sorte que le sol soit recouvert d'un drap propre.

Cet après-midi, Azeto est plus optimiste. Peut-être se sent-elle plus libre de ses pensées parce que son champ d'action s'est un peu élargi: le fait d'avoir été choisie comme porte-parole des quarante-deux femmes du Naam lui donne plus de prise sur la communauté, sans compter qu'elle est responsable de la distribution de Nivaquine. Avec les pluies viennent les moustiques qui se reproduisent sur les eaux stagnantes et de juin à octobre, la malaria sévit invariablement dans le Yatenga. C'est là maladie qui tue le plus d'enfants en bas âge dans les villages de la Haute-Volta et elle sape même les forces des adultes au moment où ils en ont le plus besoin pour les travaux des champs. Ces deux dernières années toutefois, les villageois ont pu se procurer des comprimés de Nivaquine auprès de Azeto Ouedraogo. Avec six cents de dollar, on peut

traiter un petit enfant pendant cinq mois à raison d'un demicomprimé par semaine. Dix cents de dollar suffisent à protéger un enfant plus âgé. Quant à Assita, elle débourse maintenant vingt-cinq cents de dollar pour les trois comprimés hebdomadaires dont a besoin une femme enceinte. Avec l'argent recueilli, Azeto se rend à la ville pour réapprovisionner la trousse médicale. Personne, dans le village, ne conteste plus les bienfaits de ce médicament depuis que la malaria, premier fléau du pays, y est moins répandue et moins mortelle.

Cet après-midi, Azeto raconte à son amie qu'elle ne veut pas se contenter de vendre des comprimés, mais que faire d'autre après deux semaines seulement de formation? En théorie, elle peut diriger les gens sur le centre médical de la ville mais en pratique, il faut deux heures de marche pour y parvenir, auxquelles s'ajoutent plusieurs heures d'attente avant d'être reçu par l'unique infirmier, qui reçoit deux-cents malades par jour et dont le caractère emporté est bien connu.

Il est plus réaliste d'essayer d'organiser des séances de vaccination pour tous les enfants du village. L'équipe médicale ne se déplace — et doit le faire trois fois par an — que si elle est assurée de trouver chaque fois toutes les femmes et leurs enfants réunis en un même lieu et à la même heure. Azeto, qui a confiance dans le Naam des femmes, s'est engagée à réunir tous les intéressés en cas de venue de l'équipe médicale. A son amie seulement, elle fait part de son idée de mettre sur pied une sorte de centre de soins, ici-même, sous l'abri ombragé du moulin où, par la

force des choses, les femmes se rendent fréquemment avec leurs enfants et doivent y attendre leur farine tout comme elles deux le font en ce moment.

A leurs pieds, l'une des jumelles est occupée à réduire, par-terre, une motte d'argile en farine de poudre rouge. «Je peux t'emprunter un peu de sel?» lui demande sa soeur qui feint de venir frapper à une porte imaginaire. «Non, c'est impossible» lui répond-elle, «va chez ta mère pour une fois, car personne ne me prête rien quand mes réserves sont épuisées». Un petit garçon rampe jusqu'à elles et tente de se mêler au jeu en criant pour attirer l'attention des fillettes. «Reste tranquille» lui dit une jumelle, «je vais te donner le sein dans un petit moment».

Assita et Azeto écoutent à présent la timide jeune femme. Son premier enfant, un garçon, est âgé de six mois et elle aussi se demande si elle doit le sevrer. Tandis qu'Assita lui prodigue des conseils, le bébé entreprend de têter sa mère à travers son T-shirt jaune. D'un geste d'automate, la mère remonte sa chemise et lui présente le sein. Mais le bébé a changé d'avis, il détourne la tête pour tenter de fixer ses grands yeux clairs sur le moulin dont il entend le bruit. Sa peau éclate de santé sur un corps rond et lisse. Pourtant, il est presque certain que cette santé éclatante disparaîtra avec la petite enfance, dès qu'il commencera à grandir. Des enfants de tous âges sont assis ou jouent autour de l'abri et du moulin. Ils ont, pour la plupart, le ventre enflé par la bilharziose, l'ascaridiose ou l'ankylostomiase. Beaucoup ont une hernie ombilicale, résultat d'une

mauvaise cicatrisation de leur paroi abdominale après la naissance. D'autres, trop chétifs pour leur âge ont des plaies aux commissures des lèvres. D'autres encore, assis par-terre sans jouer, apathiques et engourdis, ne prennent pas même la peine de chasser les mouches de leurs paupières, comme si cette dépense d'énergie mettait en péril leur poids et leur croissance.

Sans qu'on la remarque, une vieille femme courbée sous le poids d'années de labeur s'approche du groupe. Elle s'arrête un instant pour écouter Assita, et le bruit trouble de sa respiration se fait entendre sous l'abri. Dans son visage aussi buriné et ridé que l'ancien mortier du village, ses yeux brillent fixement tandis qu'elle se penche vers le groupe. «Ceux-là seulement, ceux-là seulement» dit-elle en s'emparant soudain des outres vides de ses seins. Les femmes se taisent respectueusement. Après un silence interrompu par sa seule respiration et le bruit sourd et mécanique du moteur diesel, elle explique aux jeunes femmes qu'un enfant doit être nourri exclusivement au sein jusqu'à l'âge de deux ans et qu'une femme ne doit pas avoir de rapports sexuels avec son mari pendant cette période. D'une voix radoucie, elle explique qu'elle a vécu longtemps et que si un enfant vient à naître pendant ces deux ans, il leur faudra alors se défaire du premier, comme elle l'a souvent vu faire.

Un silence fait suite aux déclarations peu équivoques de la vieille femme qui les interroge des yeux. Puis, dans ce silence, elle poursuit son chemin. Ve-

nant de la direction opposée, un petit garçon, envoyé par le meunier, vient prévenir les deux femmes que leur farine est prête.

Le chemin qui mène du moulin au village en passant par le barrage et la piste à charrettes rallonge un peu le trajet d'Assita et de Azeto, mais cela permet aux deux amies de faire presque toute la route ensemble et aux deux fillettes de se baigner au lac. Après avoir recouvert la farine d'un tissu soigneusement enroulé autour des calebasses, le groupe quitte peu à peu l'aire du moulin et emprunte le chemin qui descend vers le barrage.

Le bruit du moteur diesel s'évanouit peu à peu et Azeto parle du jeune meunier, qui habite Somiaga et qui devient de plus en plus sourd. Après chaque journée de travail, il lui faut deux heures pour récupérer son ouïe. Aujourd'hui, Azeto l'a interrogé à ce sujet, mais il s'est contenté de répondre qu'il est très satisfait de son métier.

Autrefois, on avait pensé que le meunier pourrait bien être une femme. Après tout, il faut peu de force physique pour moudre le grain à la machine, et ce travail est l'apanage des femmes depuis des siècles. Mais comme il était question de machines, d'argent et de prestige, on a trouvé mille et une raisons pour que le meunier ne soit pas une femme. En contrepartie, il a été décidé que les femmes participeraient pleinement à l'exploitation du moulin. Elles sont d'ailleurs majoritaires —six femmes pour deux hommes— au comité du Naam chargé des opérations de gestion. Les deux femmes échangent un sourire à l'évocation

de cette décision. Dans la pratique, les deux hommes du comité s'occupent des machines et de la trésorerie, et les femmes se contentent de balayer et de nettoyer le moulin pour en préserver la propreté. Cela n'est pas tout à fait exact, note Azeto. Ce sont les femmes qui ont proposé que le jeu d'ouaré demeure au moulin et suggéré de construire le muret qui condamne la partie basse de la porte d'accès car elles peuvent ainsi attendre leur farine en toute tranquillité sans craindre que les enfants n'aillent jouer à proximité des machines.

LA CHARRETTE qui a conduit Hamade en ville a été laissée devant une bâtisse en simple ciment. Les abords de l'entrée mi-close sont encombrés de bicyclettes et de charrettes à bras. L'après-midi est bien avancé et le bruit lointain d'un lourd pilon parvient jusqu'au dégagement situé devant le bâtiment.

Hamade vient d'y faire son entrée. Le directeur surgit d'un petit bureau perdu dans le sombre entrepôt. Les deux hommes se serrent la main. Au fur et à mesure que les yeux s'habituent à l'obscurité, des sacs rebondis apparaissent le long des murs. Chacun contient cent kilos de grain.

Après quelques brèves formalités, Hamade traîne un sac plus lourd que lui sur le sol de béton lisse jusqu'aux portes coulissantes du hangar. Son voisin n'aura terminé ses affaires en ville que dans une heure, alors Hamade s'assied sur ce sac dans l'ombre

de l'entrée du hangar. Dans l'entrepôt, l'air est frais et tout imprégné de l'odeur sèche et sucrée du jute et des grains.

Cet entrepôt n'est pas un magasin mais une réserve de sécurité, construite et gérée par la Fédération des Naams des villages environnants, afin de prêter du grain aux exploitants dont les réserves sont épuisées avant la récolte. Hamade aurait pu vendre des moutons ou des chèvres pour acheter du grain au marché, comme il l'a déjà fait et le fera peut-être encore. Mais comme beaucoup de villageois sont contraints de vendre des bêtes pendant le sesuka le prix des chèvres chute alors que celui du sac de grain augmente. Par la suite, lorsqu'après la récolte, il voudra reconstituer son troupeau, il constatera que les cours du marché ont basculé et lui sont très défavorables. Hamade aurait également pu emprunter de l'argent à un cousin qui habite cette même ville. Il n'aurait pas payé d'intérêts, mais lui aurait fait le modeste présent de quelques oeufs et d'une motte de beurre de shia en plus du remboursement de sa dette. Il a calculé que pendant le sesuka le sac de grain vendu sur le marché coûte vingt-quatre dollars. Après la récolte, s'il retourne au marché pour y vendre une partie de son grain et rembourser sa dette, on ne lui paye un sac que quinze dollars.

Ici, à l'entrepôt des Naams, il peut au moins emprunter un sac de grain et le rembourser en nature, après la récolte, en ajoutant au sac de cent kilos, quinze kilos supplémentaires. Inutile de vendre des bêtes ou d'emprunter. Ainsi, il ne se sent ni exploité

ni humilié, et acquitte ses dettes avec du grain qu'il a cultivé lui-même.

Lui et beaucoup d'autres villageois des environs ont construit cet entrepôt. Le matériel, les solives et la tôle galvanisée du toit, le ciment du sol et des murs ainsi que le stock initial de deux-cents sacs de grain ont été fournis par l'UNICEF, le Conseil oecuménique des églises ainsi que d'autres organisations qui coopèrent avec le «Six S»*, ici, dans le Yatenga.

Le directeur de l'entrepôt émerge à nouveau de son bureau et vient s'asseoir sur une vieille balance en fer qui fait face à Hamade. Lui aussi a entendu parler du puits qui s'est effondré sous les pluies de la nuit. Les deux hommes hochent la tête et s'entendent pour dire que les puits en terre, s'ils sont plus faciles à creuser, ne durent jamais aussi longtemps que les puits creusés dans le roc. Hamade lui demande combien il reste de sacs de grain pour cette saison, et le directeur lance un chiffre au jugé avant d'extraire de la poche de sa chemise une feuille rayée pliée en quatre.

* Le «Six S» —Se Servir de la Saison Sèche en Savane et au Sahel— est une organisation internationale créée après la sécheresse du début des années 70 dans le but d'aider à la réhabilitation et au développement du Sahel. La majeure partie de l'aide matérielle fournie aux Naams du Yatenga transite par le «Six S» dont le directeur, Bernard Ledea Ouedraogo, est également le fondateur du mouvement moderne des Naams. Cette organisation est un consortium regroupant le Gouvernement Suisse. Misereor, Action de Carême, le Comité catholique de lutte contre la faim et pour le développement, Cebemo et le Conseil coopératif du Québec. L'UNICEF et le Conseil oecuménique des églises fournissent l'assistance directement aux Naams.

En théorie, l'«intérêt», c'est-à-dire les dix kilos de grain qui s'ajoutent à chaque sac remboursé, doit servir à augmenter le stock et à venir en aide à un plus grand nombre d'exploitants. En pratique, les réserves de cette banque de céréales sont fonction des pluies, comme presque toute chose au Yatenga. Pendant la première année d'exploitation, il a prêté la totalité des deux cents sacs qui constituaient la réserve initiale, pour le sesuka. Après la récolte, l'entrepôt s'est vu restituer deux cents sacs et deux cents mesures de dix kilos. Personne n'a failli à ses engagements, ce qui a permis de prêter 230 sacs l'année suivante. Mais cette même année, les pluies se sont fait rares et la récolte a été mauvaise. On avait demandé aux débiteurs de rembourser au moins l'intérêt de 15 kilos. Or, 163 seulement des 230 emprunteurs remboursèrent le sac de cent kilos et c'est ainsi que, la troisième année, il n'est resté que 197 sacs dans l'entrepôt. Ils ne furent pas prêtés à ceux qui devaient encore rembourser du grain emprunté l'année précédente. Les pluies tombèrent, la récolte fut bonne, et les 197 sacs prêtés furent restitués avec l'intérêt de dix kilos. Certains remboursèrent également leurs dettes de l'année précédente, ce qui porta le stock de sécurité à plus de 200 sacs. Aujourd'hui, 146 sacs ont déjà été prêtés, y compris celui sur lequel est assis Hamade.

Les deux hommes connaissent les limites de ce stock de sécurité, trop modeste, qui ne se développe pas comme on l'espérait. Tous deux savent en outre que si cette banque permet aux agriculteurs de survi-

vre pendant le sesuka sans se faire exploiter, elle ne résoud pas le problème fondamental de l'accroissement de la production. Ainsi, sans une production accrue, la situation de cette banque est aussi précaire que celle du sol du Yatenga.

Hamade se lève pour suivre le directeur au fond de l'entrepôt. Derrière le mur de sacs de grain, dans la pénombre, sont alignées des charrues neuves. Hamade se saisit des poignées perforées en métal vert. A ses pieds, le lourd soc d'acier nu repose sur le sol de béton, muni de chaînes vertes auxquelles viendra s'atteler un boeuf ou un âne. «Bourguillon, Drôme, France, convient à tous les sols» dit l'étiquette ovale collée sur le métal aplati, mais, confie-t-il à Hamade, les charrues sont fabriquées à Ouagadougou. La semaine prochaine à la même heure, cette douzaine de charrues qui attendent seront tirées par les membres des Naams et retourneront la terre. Une heure de marche derrière ces charrues leur suffira pour labourer cinq fois plus de terre qu'avec leur daba. Ainsi, les labours sont plus rapides, nécessitent moins de main-d'oeuvre et la superficie couverte est plus importante. A noter aussi que les charrues peuvent sauver les mauvaises années sans bonnes pluies: lorsque des précipitations très importantes sont suivies de semaines entières sans même une averse, les récoltes pas encore mûres sèchent sur pied et l'on doit repartir à zéro et reensemencer trois fois, voire quatre lorsque les pluies sont particulièrement impitoyables. Lorsque cela se produit, la saison est très avancée et l'on a à peine le temps de préparer et de

reensemencer quelques champs... sauf si l'on possède une charrue.

Cette année, les labours se feront encore au daba à Samitaba; toutefois, le Naam du village a lui aussi déposé auprès de la Fédération des Naams une demande pour deux charrues identiques à celle que caressent en ce moment les mains d'Hamade. Des organisations internationales, au nombre desquelles l'UNICEF, ont fait don de ce matériel à la Fédération des Naams. Cette dernière les distribue aux villages, qui doivent en rembourser le coût —avec intérêt— en vendant une partie du surplus récolté grâce à ces charrues. De cette façon, la Fédération est à même de continuer à fournir d'autres charrues à d'autres villages. Le Naam de Samitaba a calculé qu'il pourrait rembourser les deux charrues en une seule année... à condition qu'il pleuve. Mais il lui faut encore attendre, et d'autres Naams ont beaucoup attendu.

Quittant à regret la charrue, Hamade s'enfonce plus avant dans les profondeurs de l'entrepôt, précédé de la silhouette indistincte du directeur qui, cet après-midi, a décidé de montrer les deux pompes à Hamade. Il soulève une bâche et laisse apparaître un moteur diesel mobile, un Briggs and Stratton fabriqué à Milwaukee, aux Etats-Unis. Tout en ramassant un chiffon jeté dans une cuvette emplies d'eau rougeâtre et en nettoyant le logement du moteur, couvert de boue, le directeur explique que les deux pompes sont entreposées ici pendant la saison des pluies. En octobre, lorsqu'il ne pleuvra plus, elles seront remorquées jusqu'aux champs de légumes des Naams de Titao.

Hamade connaît les champs de Titao, entourés d'une clôture en barbelés, comme la plantation, et qui portent, dans un coin, le même écriteau «NAAM-UNICEF». Tous les ans, lorsque la récolte est achevée et que commence la saison sèche, ces deux moteurs, placés en bordure du lac retenu par le barrage, pompent l'eau acheminée ensuite par canalisation jusqu'à des réservoirs en ciment placés en des points stratégiques autour des deux hectares clôturés de cultures maraîchères. Grâce à l'eau, les membres du Naam peuvent travailler pendant la saison sèche en cultivant des oignons, des salades, des pommes de terre, des choux, des tomates, des carottes, voire du tabac, ce qui leur permet de mieux s'alimenter, de gagner de l'argent et de ne pas avoir à émigrer en Côte d'Ivoire pour s'y employer.

Hamade fait preuve d'une curiosité inhabituelle pour les champs de Titao, car à présent Samitaba possède aussi son barrage et un petit lac s'est déjà formé après les pluies de la nuit. Le directeur, qui a affaire à des gens venus de tous les environs, est une source de nouvelles tout autant que de céréales. Hamade se saisit d'un autre chiffon et entreprend de nettoyer l'autre côté du logement du moteur.

D'après le directeur, les champs de Titao ont fourni quinze tonnes de légumes l'an passé, pendant la saison sèche, sans tenir compte des cultures destinées à la consommation personnelle des membres du Naam. Ces champs ont fourni du travail à quatre-vingt familles, ce qui signifie que quatre-vingt maris n'ont pas eu à émigrer pendant la saison sèche. Ceux

qui se sont vraiment donné du mal ont gagné de 200 à 300 dollars. A l'en croire, dix jeunes gens ont même acheté une bicyclette à la fin de la saison, avec leur part des bénéfices. Chacun a versé à la caisse du Naam une partie de ses gains afin de rembourser les pompes, les tuyaux d'irrigation, le ciment des réservoirs à eau ainsi que les 500 mètres de clôture de barbelés. Avec cet argent, la Fédération des Naams envisage de mettre en culture, dès l'année prochaine, sur les rives de ce même lac *, un second champ de légumes. L'effet boule de neige a déjà commencé, dit le directeur, qui montre du doigt trois ou quatre douzaines d'arrosoirs en métal entassés contre le mur du fond de l'entrepôt: les artisans locaux ont trouvé de bons clients en la personne des membres du Naam, qui veulent pouvoir porter l'eau sur de courtes distances, depuis les réservoirs en ciment jusqu'aux cultures.

A Titao, les demandes d'exploitation de terres dites «de saison sèche» se chiffrent par centaines mais on ne pourra les satisfaire qu'en acquérant davantage de pompes et de clôtures, et le rythme d'expansion est peu rapide. Pourtant, avec ses gains, le Naam des

* Ce que le directeur de l'entrepôt ne sait pas, c'est que deux jours plus tôt, le 7 juin 1982, Paris a annoncé une dévaluation de 7 pour cent du franc français, dévaluation qui fait suite à une baisse de facto de la valeur du franc, ce qui équivaut à une dépréciation globale d'environ vingt cinq pour cent. La parité du franc CFA et du franc français étant de 50 francs CFA pour 1 franc français, et compte tenu de la hausse constante du dollar des Etats-Unis, le coût effectif d'une pompe diesel Briggs and Stratton s'est accru, pour les Naams, de 50 pour cent en un peu plus d'un an.

champs de Titao peut cultiver suffisamment pour affronter le sesuka, sans compter que les gens mangent mieux toute l'année. L'idée de rapporter tous ces propos au Naam de Samitaba effleure Hamade, qui pense aux questions qu'on pourrait lui poser tout en grattant la boue qui couvre la peinture rouge de la pompe. Bien sûr, la terre appartient à des familles qui l'exploitent comme c'est l'usage pendant la saison des pluies. Pendant la saison sèche, ils la prêtent gratuitement aux Naams, contents qu'elle soit utilisée car les racines des légumes enrichissent le sol et l'empêchent d'être emporté pendant les longs mois de sécheresse. En outre, il est vrai qu'il est facile de vendre les légumes, qui sont achetés par la coopérative d'Etat URCOMAYA puis acheminés vers le sud, à Ouagadougou. Certains sont même vendus à l'étranger.

Une voix crie le nom d'Hamade, qui aperçoit la silhouette sombre de son voisin se détachant sur le trou clair et oblongue de l'entrée de l'entrepôt. Après une poignée de mains humides, il prend congé du directeur et traîne le sac de grain vers la charrette qui l'attend.

Aux abords de la petite ville, les participants à la réunion arrivent peu à peu depuis une heure. Les jeunes gens, bien qu'arrivés les premiers, se sont automatiquement dirigés vers les deux extrémités de la rangée de bancs en bois brut, laissant la partie centrale, toute proche du tronc épais d'un baobab, aux anciens qui seront assis là où l'ombre est la plus dense. Déjà, Bernard Ledea Ouedraogo, le fondateur

du mouvement moderne des Naams, est arrivé. Il est assis sur une petite table et balance les jambes. C'est un homme courtaud et puissant de presque cinquante ans, vêtu d'une tunique à col rond plus claire que la terre, et de larges pantalons flotants. La semaine dernière, ses chaussures en cuir brun foulaient encore les rues de Genève où il était allé assister aux réunions du «Six S», l'organisation internationale dont il est le dirigeant et qui constitue la principale source d'aide extérieure aux Naams. Aujourd'hui cependant, ces chaussures sont couvertes de la boue séchée du Yatinga, en ce premier jour de pluie.

A présent commencent à arriver quelques anciens, qui se dirigent lentement sous le baobab où ils prennent place, les mains posées au creux de leur robe de coton blanc tombant sur de larges sandales confectionnées dans de vieux pneus ou avec des lanières de vieux cuir. Certains ont coiffé le pugla traditionnel, d'autres les chapeaux de paille coniques que maintient une armature en bois recouverte de cuir, et qui abritent du soleil le visage tout entier. C'est l'un des anciens qui a proposé cette réunion, car les rapports entre le mouvement de Naams et l'organisation gouvernementale de développement rural se sont un peu tendus.

Ont également pris place d'un côté de la rangée de bancs quelques fonctionnaires locaux du gouvernement tandis que, derrière eux, les représentants des Naams arrivent peu à peu, laissant charrettes et bicyclettes de l'autre côté de l'arbre, là où l'ombre est moins dense. Certains hommes se sont connus lors d'autres réunions, mais beaucoup ne se connaissent

pas et se présentent aux autres, serrant des mains, échangeant des nouvelles, en attendant que la réunion commence. Venu du village d'Ingare, le jeune président des Naams de la région, une chemise fluorescente rentrée dans ses pantalons de travail, distribue des poignées de main et des sourires qui rehaussent les traits creusés de son visage. Son Naam a pour nom «Yamtarba», c'est-à-dire «amélioration intelligente». Arrive également du village de Yense le trésorier du Naam Watinoma, nom qui signifie «Venez, notre village est bon». Il est coiffé d'un bonnet finement travaillé au crochet. Le représentant de Kalo, vêtu d'amples pantalons verts et d'un vieux bonnet de ski en laine bleue, vient lui serrer la main. Son Naam a pour nom «Metaba», c'est-à-dire «Tous unis pour construire».

Viennent ensuite Hamade et le chef du Naam de Samitaba. Ils serrent les mains à de vieux amis venus d'autres villages, et sont présentés aux nouveaux venus. A présent, ils sont accueillis par le président du Naam d'un lointain village situé à la frontière de la Haute-Volta et du Mali. Cet homme, venu rendre visite à des parents dans la région, a saisi cette occasion pour rencontrer d'autres membres du mouvement des Naams. Hamade a entendu parler de son village, car le puits y est si profond que le puisage de l'eau est effectué par les hommes, cas unique au Yatenga et peut-être même dans toute l'Afrique. Tandis qu'ils discutent, Bernard Ledea Ouedraogo se joint à eux pour leur serrer la main. Il déclare au visiteur qu'il s'est rendu dans son village et lui de-

mande si le puits donne toujours de la bonne eau.

Bientôt, ces joyeuses causeries sont interrompues par un appel à l'ordre et Hamade regagne sa place à l'extrémité d'un banc.

Après les introductions d'usage, Bernard se lève pour expliquer comment l'idée des nouveaux Naams s'est répandue dans les villages. Il ponctue chaque phrase du son «ce» dont la douceur imprime rythme et continuité à son discours. C'est là une habitude des Mossis du Yatenga qui leur vaut, dans tout le pays, le surnom de Mossis «Yadce».

Bernard a, lui aussi, grandi dans un village, comme les autres garçons, nagé comme eux dans les rivières et gardé les chèvres. Comme eux, il a été initié et circoncis. Seul un événement fortuit a séparé sa vie de la leur. Un jour, dans une flambée d'enthousiasme colonial en matière d'éducation, Bernard et les quatre-vingts autres garçons qui étaient présents à l'arrivée des visiteurs étrangers, furent inscrits à l'école primaire. La scolarité des autres quatre-vingts garçons prit fin après quelques années d'études, mais pour Bernard, elle fut sanctionnée par un doctorat à la Sorbonne.

Bernard parle à présent du temps où il était directeur de la Fédération des jeunes agriculteurs. Il s'efforçait alors d'améliorer la vie à la campagne. C'est là, déclare-t-il, qu'il a constaté pour la première fois l'échec des méthodes importées, qu'il a vu les comités villageois disparaître par manque d'intérêt, le concept des coopératives de style européen mal compris ou suscitant peu d'enthousiasme, le non-

remboursement des prêts, les projets abandonnés, le piétinement des efforts de développement.

A ces mots, Hamade voit les anciens assis sous le baobab acquiescer de la tête et échanger quelques mots. Une chèvre avec une tache de fourrure noire autour d'un oeil erre incongrûment au milieu de l'assemblée. Sur le sol en terre battue, une seule tache de verdure: une brindille portant encore quelques feuilles. Cette aubaine a attiré la chèvre. Bientôt chassée par une pluie de pierres jetées par les plus jeunes, elle erre jusqu'au panier d'une bicyclette d'où sortent quelques légumes qu'elle entreprend de ruminer.

A présent, Bernard explique comment il a commencé à étudier les méthodes traditionnelles des Mossis, le Sông taaba, le Sosoaga et le Kombi Naam, et il expose les responsabilités et titres des fonctionnaires élus: le Kombi-Naaba, responsable des jeunes du village, parfois appelé le Mogho-Naaba chez les Mossis du Yatenga; le Toogo-Naaba, responsable des techniques et du calendrier des travaux; le Sor-naaba, chargé de tout ce qui a trait aux voyages; le Basi-naaba, chargé de la discipline, habilité à punir toute mauvaise action, du manque de ponctualité au travail jusqu'au manque de respect envers les anciens; le Tilb-Naaba qui, au contraire, à tout pouvoir de pardonner et d'excuser; le Maan M-Yam-Naaba, chargé des loisirs, des distractions, et qui se moque publiquement des paresseux ou des trop grands buveurs de «dolo»; le Lemb-Naaba, qui goûte à tous les aliments consommés par la communauté tout entière durant le

festival des Naams; le Rasân-Naaba, qui s'efforce de prévoir et de résoudre les problèmes mineurs qui ne manquent jamais de surgir entre garçons et filles adolescents.

Bernard a maintenant trouvé son rythme et lorsqu'il parle, tous les muscles de son visage, toutes les veines de son cou épais, chaque ride de son front, chaque mouvement du buste et chaque doigt levé parlent avec lui tandis qu'il fait valoir le rythme irrésistible de sa langue et répète les mêmes formules. Sa voix s'élève avec éloquence pour poser des questions, avant de retomber pour donner les réponses, et il en appelle aux anciens pour soutenir les méthodes traditionnelles; ainsi qu'aux fonctionnaires locaux du gouvernement pour obtenir qu'ils acquiescent aux paroles qui les concernent plus particulièrement.

Il demande à présent si les jeunes d'autrefois respectaient les plus vieux. Sans attendre de réponse, il pose cette question: «Qu'en est-il aujourd'hui?» Observiez-vous les tabous lorsque vous étiez jeunes? Mais aujourd'hui? Un homme aurait-il jamais fait l'amour à même la terre? Mais aujourd'hui? Si tu es mon ami, notre amitié n'est-elle pas sacrée? Mais aujourd'hui? Un homme Mossi aurait-il jamais menti, même sous la pire torture? Mais aujourd'hui? Cette absence totale de mensonge ne fait-elle pas partie de tout ce que les anciens nous ont enseigné par des histoires pendant enfance? Mais aujourd'hui? Autrefois, si un homme venait frapper à votre porte pendant la sieste, lui auriez-vous répondu «Va-t-en, je dors?» Mais aujourd'hui? Il poursuit avec une

question, donne la réponse puis marque une pause, passant en revue tout ce qui fut et tout ce qui est, au milieu des murmures d'approbation.

Voilà longtemps que les anciens n'ont pas entendu quelqu'un parler de la sorte, voilà longtemps que quelqu'un de jeune, de vigoureux, plein d'autorité, quelqu'un qui a vécu dans le monde des «blancs», n'a pas parlé avec le respect dû aux traditions, la fierté de la culture des Mossis, et avec confiance dans l'avenir de ce peuple.

A l'extrémité de son banc, Hamade regarde le groupe des anciens. Dans la chaleur, un très vieil homme s'est endormi contre l'arbre, mais les autres semblent avoir rajeuni en écoutant ces paroles. Hamade peut presque toucher du doigt le plaisir des anciens, qui hochent la tête et gardent les yeux fixés dans le vide, ce qu'ils font souvent, tout comme s'ils vivaient dans un monde à eux.

Plusieurs d'entre eux hochent lentement la tête en signe d'approbation, car il leur semble que Bernard ait compris la vieillesse, qui doit être à la fois une ascension et un déclin. Le relâchement des muscles et le déclin des forces, la perte des dents, des cheveux et de la beauté, le regain de souffrance et de maladies, la tristesse des ambitions déçues et des choix qui se rétrécissent, la prise de conscience d'un long passé et d'un court avenir, tout cela devrait être compensé, dans la société, par une meilleure position et une influence grandissante, par la place que l'on a gagnée au sein de sa famille et par le respect que vous montre la communauté. Mais ce contreponds social à

la déchéance physique de l'homme n'existe que dans les vieilles traditions Mossi. Dans le monde nouveau de l'argent et de l'échange, ce monde qui ne veut payer que les salaires des gens jeunes et forts, ce monde qui ne reconnaît et ne respecte que ceux qui savent lire et réparer des motos, ce monde conçu de sorte à exacerber les misères mentales et physiques plutôt qu'à les compenser, l'influence et l'utilité des vieux ne peut que diminuer, et la position qu'ils occupent suscite d'abord le respect, puis la tolérance, et enfin l'agacement.

Bernard décrit à présent à l'intention des jeunes fonctionnaires du gouvernement les structures traditionnelles des Mossis, leur philosophie et leurs tabous, les mentalités différentes de chaque tribu et village, les systèmes politiques et juridiques, les outils et méthodes agricoles, les lois de l'échange et le système monétaire ainsi que les valeurs ancrées dans leurs croyances. Un petit garçon surgit du groupe de maisons pour apporter un chapeau de paille à un ancien.

Je crois de plus en plus, répète Bernard, que c'est sur ces bases et non dans l'enveloppe creuse des idées importées que l'on peut construire l'avenir des Mossis. Parmi toutes les structures traditionnelles, il lui a semblé que les Naams constituaient la voie de l'avenir. Il a jugé bon d'en proposer l'idée aux villageois du Yatenga car le Naam est un microcosme de la société Mossi et de son organisation politique, qui suppose une participation de tous, et dont chacun tire profit.

A ce stade, il raconte comment il a été encouragé dans cette voie par Ahmed Mostefaoui, à présent directeur régional de l'UNICEF pour l'Afrique occidentale et centrale à Abidjan, qui lui a apporté son soutien moral lorsqu'il a quitté son poste au gouvernement pour fonder le mouvement des nouveaux Naams, puis son appui matériel; et par Stanislas Adotevi, maintenant administrateur du programme de l'UNICEF en Haute-Volta, qui lui a procuré une bourse du Centre canadien de recherches pour le développement international afin d'étudier pendant un an, et de recueillir des idées dans les villages avant de relater ses expériences par écrit.

Aux nouveaux hochements de tête des anciens, il décrit la façon dont les gens l'ont immédiatement compris lorsqu'il s'est rendu dans les villages pour y parler des Naam. Un ou deux fonctionnaires du gouvernement finissent eux aussi par approuver de la tête et certains ont tiré un crayon-feutre de la poche de leur chemise blanche pour prendre quelques notes.

Hamade entend, derrière les bancs, le bruit que font les femmes et les enfants. Certaines travaillent en ce moment-même au «Kin Naam», le «venez et travaillez», que les femmes organisent officieusement les après-midis afin de se tenir compagnie tout en filant le coton. Le coton brut, acheté à des marchands itinérants, est filé, pendant les moments libres, sur un fuseau enroulé sur les doigts couverts de cendre fine. Autour du mur d'enceinte, contre lequel les fleurs jaunes de chrome d'un tevetia scintillent au soleil de l'après-midi, un petit garçon marche en poussant du

pied une vieille batterie. il parvient aux abords de la réunion d'où il est rapidement chassé.

Entretemps, Bernard explique que 737 groupes de Naam se sont créés au Yatenga, qu'ils sont organisés selon les traditions de la démocratie Mossi et groupés en fédérations et en une Union des Naams. Ils sont aidés, déclare-t-il, par des gens originaires de pays que les villageois n'ont jamais visités, des gens qui ne sont jamais venus au Yatenga, des gens que les Mossis n'ont jamais rencontrés, mais qui ont entendu parler de la sécheresse et de la situation au Sahel. Lorsqu'on ne peut soulever seul un fardeau, il est juste d'accepter une main secourable, mais un Mossi doit toujours faire usage de ses deux mains.

Le but du nouveau Naam, poursuit-il calmement, n'est pas de dépendre d'une aide extérieure, mais de redonner vie au peuple Mossi du Yatenga et d'ailleurs. Bernard, qui a maintenant conquis son auditoire, parle avec sérieux et lenteur. Dans la vie, dit-il, un homme meurt deux fois: lorsque son enthousiasme meurt, et lorsque meurt son corps. Voilà le danger pour les Mossis. Le danger, c'est que leurs méthodes disparaissent pour faire place à des méthodes étrangères, que leurs valeurs soient remplacées par des valeurs étrangères, sapant ainsi leur enthousiasme à lutter pour la vie, anihilant leur sens des responsabilités lorsqu'il s'agit de résoudre leurs problèmes personnels et communautaires. Voilà la première mort, et la seule qui importe. C'est aussi pour cette raison que les Naams des villages doivent s'organiser et tra-

vailer pendant deux, trois et parfois même dix ans avant de recevoir une aide de l'extérieur. Car l'aide ne profite que si la volonté existe.

Hamade sourit en lui-même en pensant au nouveau barrage de Samitaba. Bernard s'adresse maintenant aux fonctionnaires locaux du gouvernement, aux représentants de l'Organisation régionale pour le développement, et leur demande d'accepter les Naams et de ne pas exercer de discrimination à l'encontre des membres des Naams qui leur demandent soutien et coopération. Fort de l'approbation qu'il a su susciter parmi les anciens, il entreprend de parler des changements nécessaires, des méthodes et technologies nouvelles qu'il faudra appliquer, du soutien indispensable du gouvernement et de l'ORD, des éléments négatifs des méthodes traditionnelles, qui devront être rejetés, et des apports positifs des méthodes européennes, que l'on devra retenir. Il laisse entendre que les Mossis ont négligé le développement économique et qu'ils vont devoir vivre dans le monde réel de l'argent, des taux d'intérêt, de l'échange et de l'inflation. Ce sont à présent les jeunes fonctionnaires qui acquiescent de la tête. Son discours touchant presque à sa fin, il se retourne à nouveau pour faire face aux anciens.

Le matérialisme ne s'emparera pas de notre peuple, affirme-t-il. Nous partirons de notre société traditionnelle pour avancer, non pas dans la direction des «blancs», mais d'une façon nouvelle, à la façon Mossi, afin de créer un développement nouveau et une nouvelle société Mossi. Les applaudissements

approbatifs des jeunes et des vieux réunis retentissent, car les anciens se sentent maintenant à même d'accepter et d'approuver les changements. Ils savent, au tréfonds d'eux-mêmes, qu'ils sont nécessaires, mais qu'ils découlent généralement d'une philosophie qui sape leur existence, nie le but de leur travail, de leurs souffrances, et ce pour quoi ils ont vécu pendant tant d'années.

Assis aux côtés d'Hamade, un jeune homme arrivé une demi-heure plus tôt sur une moto fixe le sol du regard. Sur ses genoux est posé un exemplaire de «Confidences», ce magazine sentimental venu de France. A son poignet pend le large bracelet de métal d'une montre électronique, et sa chemise à carreaux est enfoncée dans un pantalon évasé qui ne lui arrive pas aux chevilles. Des volutes de fumée de cigarette lui sortent des narines tandis qu'il baisse les yeux. Hamade le regarde d'un oeil compatissant.

A présent, Bernard s'apprête à répondre aux questions, et Hamade va quitter la réunion car il sait que son voisin a hâte de rentrer au village. Il se lève, longe, derrière les bancs, l'endroit où sont laissées charrettes et bicyclettes et s'arrête un instant pour écouter un ancien qui s'est levé pour prendre la parole. Il ne pose aucune question mais déclare qu'il approuve ce qu'a dit Bernard des méthodes et valeurs Mossis tout en faisant remarquer que certains jeunes d'aujourd'hui sont respectueux des traditions. De son bras tendu, il désigne un jeune homme assis sur une rangée du fond.

Ce jeune est revenu d'Abidjan depuis peu. Il est rentré pour les semailles, comme il se doit et, déclare le vieux, il conduisait une nouvelle moto achetée avec le fruit de longs mois de travail dans les plantations de café. Pourtant, lorsqu'il a vu que son père n'avait pas suffisamment de grain pour le sesuka, et sa famille manquer d'argent et de nourriture, il est parti un beau matin sur sa moto. Ce soir-là, il est revenu sur une bicyclette ordinaire et a remis à son père une importante somme d'argent. Il s'ensuit un moment de silence tandis que les têtes se tournent, puis les participants font retentir des applaudissements prolongés. Le jeune homme se voile le visage de ses mains et baisse la tête sur ses genoux. Devant, Bernard hoche lentement la tête en plissant les lèvres.

SUR LE SENTIER qui longe la digue du barrage, Assita marche seule tandis que le jour commence à tomber. Déjà, ses filles se baignent au bord du lac et Azeto s'est engagée sur le chemin qui contourne le petit lac et qui mène chez elle. En levant les yeux sur la grande berge de blocs de pierre, violette dans la lumière du crépuscule, Assita se souvient combien les hommes avaient été humiliés de construire le barrage dont ils sont si fiers maintenant. Qui sait combien de pierres il a fallu pour la digue, peut-être plus de vingt mille, chacune étant juste de taille à être portée sur la tête d'une femme.

Avant le barrage, l'eau dévalait des collines après

les pluies et un ruisseau coulait au creux de la vallée. Les jours qui suivaient l'averse, le ruisseau devenait un filet d'eau qui finissait en flaques stagnantes dont la lente évaporation ne laissait sur la terre que des dépressions boueuses. Cependant, qu'elle se soit écoulée vers le sud ou que la terre l'ait absorbée, le passage de cette eau par Samitaba était inutile. Entretemps, il fallait porter les seaux à la main pour faire boire les bêtes, ces bêtes qui restaient au village, et rôdaient autour des puits, porteuses de parasites, de salissures et de maladies qui contaminaient l'eau utilisée pour la boisson et la cuisine. Pendant la saison sèche, quand l'eau avait entièrement disparu des puits, on devait aller la chercher à quatre kilomètres de là, dans des récipients de métal et des jarres. Même lorsqu'il pleuvait, le niveau des puits restait très bas car l'eau s'écoulait vers les rivières avant d'avoir eu le temps de s'enfoncer dans la terre compacte, de s'infiltrer dans les roches poreuses et d'alimenter les eaux souterraines du Yatenga. Dans le même temps, les pluies ruisselaient des collines sans s'arrêter.

La construction d'un barrage en travers du cours d'eau avait été différée autant de fois qu'il en avait été question. Enfin, deux ans auparavant, pendant la saison sèche, le Naam des femmes de Samitaba s'était réuni et avait fait savoir que si les hommes ne le construisaient pas pour retenir les pluies, les femmes entreprendraient de le faire elle-mêmes. Il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, et cela avait marché. Durant les longs mois de la saison sèche, les

Naams de Samitaba et de trois villages voisins avaient organisé des marches de quatre kilomètres jusqu'aux lointaines collines. Les femmes leur y portaient à manger et la durée des travaux était annoncée au tam-tam par des troubadours. Même les enfants de sept ou huit ans rapportaient les pierres plus petites, marchant à la queue-leu-leu derrière les adultes qui portaient les plus lourdes.

Un an s'écoula et la question du barrage de Samitaba fut abordée lors d'une réunion tenue à la ville voisine entre le «Six S» et la Fédération des Naams. Il y fut décidé que les Naams des trois villages avaient fait leurs preuves. Une semaine plus tard, un camion dix-tonnes, l'un des quelques camions de tout le Yatinga, dévalait lourdement la route d'argile conduisant au barrage à demi-construit. Une foule s'était rassemblée autour de l'énorme véhicule tandis que le conducteur et ses aides ouvraient les portières haut placées de la cabine marquées de l'emblème bleu UNICEF, et entreprenaient de défaire les chaînes pour ouvrir l'arrière du camion, où se trouvaient des pelles et des pioches, des tombereaux pour remorquer les pierres, des sacs de ciment Portland à haute résistance en provenance d'Abidjan, pour la partie avant de la digue, et les deux pompes du village de Titao qui serviraient à pomper l'eau à laquelle on mélangerait le ciment. Une fois déchargé, le camion, qui transportait les hommes, fut guidé jusqu'aux collines à travers l'étendue de schistes argileux. A son retour, il transportait plus de cinq cents pierres, et le reste des membres du Naam l'attendaient afin de

les charger sur les tombereaux et de les remorquer jusqu'au barrage où elles étaient mises en place.

Assita parvient à l'extrémité du chemin qui longe la grande berge de pierres silencieuses et tourne en direction du village. Pendant la majeure partie de l'année, il y aura un lac ici, derrière le barrage. Le bétail s'y abreuvera et le village sera plus propre et plus sain. Pour Assita, c'est là une récompense plus que suffisante.

Pendant les deux années qui ont suivi la construction du barrage, le niveau de l'eau des puits du village est resté le même. A présent toutefois, on dit dans les villages environnants que l'eau monte à nouveau dans les puits et que la période pendant laquelle ils sont complètement à sec se fait plus courte car le barrage retient les eaux jusqu'à ce qu'elles s'enfoncent dans la terre.

Il se peut que, vers la fin de la saison sèche, les puits soient à nouveau à sec, mais pour l'instant, tout au moins, l'eau est retenue derrière le barrage. Remontée à l'aide de seaux et filtrée au travers d'un tissu fin, elle perd beaucoup de sa couleur rougeâtre, de plus en plus soutenue au fur et à mesure que le niveau du lac baisse. Pour finir, le lac lui-même disparaît, et la lutte pour l'eau est semblable à ce qu'elle a toujours été.

Pourtant, lorsqu'après des mois de poussière et de couleurs passées, les pluies finissent par tomber et qu'un lac se forme derrière le barrage, c'est comme si leur dur labeur s'accomplissait à nouveau de façon

miraculeuse. Les femmes viennent y laver les vêtements ou empruntent cet itinéraire en revenant du moulin, ou flânent simplement au bord du lac pour quelques instants, dans le soir vite tombé. Très vite, le village a adopté l'expression «aller trop souvent au barrage» pour désigner quelqu'un de paresseux.

Assita attend encore quelques instants ses filles au bord du lac. Toute la journée, l'implacable soleil blanc a brillé de tous ses feux sur le Yatenga, et elle est contente de poser son regard sur l'eau. Le ciel vire au mauve à présent que le soir tombe. Il semble qu'un silence particulier porte chaque bruit séparément sur la surface du lac, comme si chacun était en lui-même différent et précieux. Tandis qu'elle attend, elle entend même le claquement sourd d'un bec d'hirondelle qui happe un insecte à quelques centimètres de la surface de l'eau.

Dans le lointain, Assita voit une charrette passer lentement sur la route. Reconnaissant la silhouette d'Hamade qui se détache clairement, elle se dirige vers le bord de la route en pensant qu'elle fera avec lui le reste du chemin. Elle se souvient alors qu'il transporte probablement un sac de céréales sur la charrette et décide de le laisser rentrer seul.

A présent, des rires légers se font entendre là-bas, vers le village, et Assita voit, de l'autre côté de la pente, la silhouette de garçons qui enflamment des poignées de paille en encerclant l'ancienne termitière. Ce soir, les termites ailés qui emplissent par milliers le ciel de leur vol éphémère quelques heures après la pluie, viendront compléter le menu de quelques famil-

les. Tandis qu'elle approche du sommet de la pente légère, les garçons encerclent les termitières, ces constructions désordonnées qui longent le chemin menant à Samitaba. Irrésistiblement attirés par la lumière de la paille enflammée, les termites se précipitent en volant dans les flammes avant de tomber par centaines, les ailes bourdonnantes. Par terre, des mains avides amassent sans fin les insectes dans des cuvettes apportées à cet effet. De retour au village, les rires fuseront lorsque les garçons essaieront de nettoyer les termites en les laissant tomber de très haut afin que le vent léger emporte leurs ailes brûlées. Alors, les mères les cuiront en les faisant sauter dans une marmite en fer. Elles savent que les enfants ne les digèreront que si elles sont parfaitement rôties et sèches.

En pénétrant dans le village, Assita et ses filles prennent conscience de leur faim à l'odeur de nourriture qui provient de toutes parts. Elle est presque certaine que ce soir, dans leur enclos, il y aura du poulet pour fêter les pluies.

PLUS TARD dans la nuit, après le repas du soir, allongée dans sa case, Assita aperçoit à peine le halo de la lumière du soir autour de la porte en jonc, et elle décide de rendre visite le lendemain à la tante de son mari pour lui apporter la nouvelle. Le sommeil la gagne et les courbatures de son corps se font presque agréables. A ses côtés, son petit garçon se retourne

dans son sommeil. L'enfant a bien mangé ce soir, et elle est contente qu'Hamade lui ait accordé quelque attention. Il lui a même donné quelques morceaux de viande blanche. Elle avait eu raison à propos du poulet. L'aînée des épouses en avait tué deux qu'elle avait cuisinées. Hamade semblait plein d'entrain. Il avait parlé des légumes et déclaré qu'il avait vu des hommes avec les mains entaillées par le fil de fer dont ils confectionnaient les clôtures. Tous avaient regardé le poulet dont on avait donné le blanc, les cuisses et les ailes aux hommes et aux anciens. Soudain, elle se rappelle qu'elle a oublié de déposer les oeufs de pintade dans le nid des poules. Elle devra le faire dès demain si elle veut qu'il y ait davantage de poussins, car les pintades sont de mauvaises couveuses. Le cou, les pattes et les abats du poulet avaient été pour les enfants, tandis que les femmes suçaient les os en buvant un peu d'eau de cuisson. Quand les oeufs seront éclos, il faudra qu'elle pense à séparer immédiatement les poussins des poules. Alors, pendant un certain temps, elle les nourrira avec des piments et de l'eau. Il est temps que les oeufs de poule éclosent aussi. Demain, elle les mettra dans le gran récipient en terre percé de trous, celui qu'elle employait pour cuire les aliments à la vapeur jusqu'à ce qu'il se fendille. Il semble que les marmites ne soient plus aussi solides qu'elles l'étaient. Alors, elle pourra disposer les oeufs sur le fond douillet fait de vieilles graines de coton recueillies lors du filage. La chaleur ne manquera pas de les faire éclore. Très doucement, la pluie commence à tomber à grosses gouttes sur le toit

de chaume. Demain, elle ira chez la tante de son mari pour lui annoncer la nouvelle.

Alors, elle ne mangera plus d'oeufs pendant un certain temps...

Annexe

Statistiques concernant l'enfance et le développement mondial émanant d'organisations affiliées aux Nations Unies:

SOURCES

PNB	Banque mondiale
Population	Bureau des Statistiques des Nations Unies
Répartition selon l'âge	Division de la Population des Nations Unies
Espérance de vie	Division de la Population des Nations Unies
Taux de mortalité infantile	Division de la Population des Nations Unies
Taux de décès chez les enfants	Banque mondiale
Taux de scolarisation au niveau de l'enseignement primaire	UNESCO
Taux d'alphabétisation des adultes	UNESCO
Accès à l'eau salubre	OMS
Apport calorique par habitant	FAO
Production alimentaire	FAO

	PNB par habitant 1980	Population (milieu 1980)	Pourcentage d'enfants âgés de moins de 5 ans 1980	Espérance de vie 1980	Mortalité infantile 1975-82	Taux de décès chez les enfants 1980	Taux de scolarisation au niveau de l'enseignement primaire* Garçons filles 1979	Taux d'alphabétisation des adultes/femmes 1980	Pourcentage de la population ayant accès à l'eau salubre	Apport calorique quotidien par habitant, calculé en pourcentage par rapport aux besoins 1977	Indice moyen de la production alimentaire (1978-82)
	(en dollars E.U.)	(en millions)	(%)								(1969-71 = 100)
Monde	2.430	4.508	35/13	59	89	12	—	—	—	—	—
Pays à revenu faible ^b (inférieur à \$ 420 par habitant)	230	511	—	48	130	22	77/47	—	29	94	95
Pays à revenu moyen (entre \$ 420 et \$ 4.500 par habitant)	1.400	1.139	—	60	80	11	100/93	—	50	107	108
Pays industrialisés à économie de marché	10.320	714	—	74	11	1	100/100	—	—	131	111
Pays industrialisés à économie planifiée	4.640	353	—	71	25	1	95/96	—	—	137	109

AFRIQUE

1 Afrique du Sud	2.300	30.0	42/16	61	101	18	—	—	—	—	—
2 Algérie	1.870	19.6	47/19	56	125	19	100/83	40/77	77	116	102
3 Angola	470	7.3	44/18	42	160	34	—	—	—	97	80
4 Bénin	310	3.6	46/19	47	160	34	—	—	—	93	82
5 Botswana	910	0.8	50/20	50	88	—	78/42	57/93	21	100	99
6 Burundi	200	4.3	44/18	42	127	25	28/18	61/93	—	—	89
7 Cap-Vert	300	0.3	36/11	61	87	—	—	46/66	—	99	99
8 Comores	300	0.4	43/16	47	97	—	—	—	—	—	—
9 Côte d'Ivoire	1.150	8.3	45/19	47	132	26	91/58	42/76	19	107	107
10 Egypte	580	44.0	40/16	57	110	14	88/61	44/73	66	118	93
11 Ethiopie	140	32.0	45/19	40	150	32	48/24	—	6	78	83
12 Gabon	3.680	0.6	33/13	45	122	—	—	—	—	—	—
13 Gambie	250	0.6	42/18	42	204	—	—	—	—	—	—
14 Ghana	420	12.1	47/19	49	107	19	56/28	73/97	—	—	97
15 Guinée	290	5.1	44/18	45	172	37	80/62	40/63	36	85	82
16 Guinée-Bissau	160	0.8	39/16	42	154	—	45/24	—	10	78	86
17 Guinée équatoriale	340 *	0.4	42/17	47	49	—	100/60	58/85	—	—	91
18 Haute-Volta	210	7.1	45/18	39	219	—	—	—	—	—	—
19 Jamahiriya arabe libyenne	8.640	3.1	46/20	56	107	51	26/15	82/95	25	93	95
20 Kenya	420	17.1	50/21	55	92	13	100/100	23/64	100	122	139
21 Lesotho	420	1.4	41/16	51	120	15	100/94	36/65	17	96	86
22 Libéria	530	2.0	48/20	54	160	34	84/100	42/19	17	95	91
23 Madagascar	350	9.0	44/18	47	76	11	83/51	58/82	20	101	98
24 Malawi	230	6.1	48/20	44	179	39	10/87	—	26	111	95
25 Mali	190	7.2	45/19	43	160	34	70/48	52/75	33	97	99
							36/20	81/92	9	83	88
26 Mauritanie	440	1.7	46/19	43	149	31	36/29	—	—	94	76
27 Maurice	1.060	1.0	34/12	65	38	2	99/99	15/28	—	—	91
28 Maroc	900	21.0	46/18	56	114	15	93/56	59/83	—	107	87
29 Mozambique	230	10.8	44/18	47	120	23	100/90	56/89	—	78	75
30 Niger	330	5.5	47/20	43	151	31	29/17	90/100	27	91	93
31 Nigéria	1.010	80.0	47/20	49	141	28	—	54/86	—	83	87
32 Ouganda	300	13.6	45/18	54	101	18	58/42	36/69	35	93	89
33 République centrafricaine	300	2.3	41/17	44	154	32	100/54	41/80	16	92	101
34 République populaire du Congo	900	1.6	43/18	59	135	27	100/100	—	17	99	79
35 République-Unie du Cameroun	670	8.7	42/17	47	115	21	100/93	36/63	26	106	109
36 République-Unie du Tanzanie	280	18.5	40/19	52	108	19	100/94	22/30 ¹	39	87	92
37 Rwanda	200	5.1	46/19	45	112	29	74/67	38/63	35	94	106
38 Sénégal	450	5.8	45/18	43	153	32	51/34	69/86	37	95	89
39 Sierra Leone	287	3.6	44/18	47	215	50	45/30	—	—	85	86
40 Somalie	130 ¹	4.9	44/19	44	150	32	64/36	90/100	33	88	84
41 Soudan	410	18.9	44/18	46	131	22	60/43	62/86	46	96	102
42 Souaziland	680	0.6	45/18	47	140	—	100/100	30/42	—	—	114
43 Tchad	120	4.5	42/17	41	154	32	51/19	—	26	72	91
44 Togo	410	2.7	45/19	47	115	21	10/85	53/82	16	92	81
45 Tunisie	1.310	6.5	42/15	60	107	10	100/85	39/66	70	115	120
46 Zaïre	220	26.0 ¹	45/18	47	117	22	100/77	23/61	16	102	88
47 Zambie	560	6.0	47/20	49	111	20	100/89	21/42	42	90	96
48 Zimbabwe	630	7.6	47/19	56	79	12	100/96	22/36	—	109	97

ASIE

49 Afghanistan	170 ²	16.4	43/18	37	205	35	36/7	74/95	6	107	95
50 Arabie Saoudite	11.260	9.3	45/19	54	121	18	78/49	70/98	84	87	69
51 Bahreïn	5.560	0.3	—	67	57	—	32/53	—	—	—	—
52 Bangladesh	130	90.0	46/18	46	140	20	79/49	50/81	53	—	94
53 Bhoutan	80	1.3	42/16	44	156	23	15/7	—	—	90	105
54 Birmanie	170	36.0	41/16	54	107	13	87/81	—	17	103	99
55 Chine	290	1.008.0	32/10	64	49	5	100/100	—	—	103	116
56 Chypre	3.560	0.6	26/9	73	20	—	—	—	—	—	99
57 Emirats arabes unis	26.850	0.8	—	63	57	3	—	70/81	—	—	—
58 Hong-Kong	4.240	5.2	—	74	13	(.)	100/100	6/24	—	119	53
59 Inde	240	684.0	41/15	52	129	17	92/63	44/72	33	89	101
60 Indonésie	430	151.0	42/15	53	99	11	100/89	22/42	12	102	110
61 Irak	3.020	13.5	47/19	56	84	17	100/100	29/69	62	90	90
62 Iran	2.180 ⁴	39.0	45/18	59	115	14	100/82	44/70	51	122	112
63 Israël	4.500	4.0	34/13	72	18	(.)	95/97	—	—	123	106

	PNB par habitant 1980	Population (milieu 1980)	Pourcentage d'enfants âgés de moins de 15 ans/moins de 5 ans 1980		Espérance de vie 1980	Mortalité infantile 1975-82	Taux de décès chez les enfants 1980	Taux de scolarisation au niveau de l'enseignement primaire* Garçons/filles 1979	Taux d'alphabétisation des adultes Hommes/femmes 1980	Pourcentage de la population ayant accès à l'eau salubre	Apport calorifique quotidien par habitant, calculé en pourcentage par rapport aux besoins ¹ 1977	Indice moyen de la production alimentaire (1978-82) (1969-71 = 100)
			(en dollars E.U.)	(en millions)								
64 Japon	9.890	118.0	24/7	76	9	(.)	100/100	—	—	—	—	—
65 Jordanie	1.420	3.4	46/18	61	75	6	100/99	1/1	—	126	93	
66 Kampuchea démocratique	70 ²	6.8	42/13	37	263	—	—	24/52	61	62	89	
67 Koweït	19.830	1.5	47/21	70	30	1	100/96	—	—	78	41	
68 Liban	—	2.7	39/14	66	44	2	—	28/49	89	—	—	
69 Malaisie	1.620	14.4	41/15	64	33	2	94/92	16/36	—	112	83	
70 Maldives	260	0.2	—	47	—	—	—	23/38	62	116	116	
71 Mongolie	780 ²	1.7	43/16	64	59	4	100/100	18/18 ⁴	—	—	—	
72 Népal	140	15.0	42/17	44	156	23	100/49	—	—	106	97	
73 Oman	4.380	0.9	46/19	48	135	—	76/37 ³	66/95	9	89	88	
74 Pakistan	300	85.0	47/19	50	131	18	81/31	—	—	—	—	
75 Philippines	690	50.0	44/17	64	59	4	—	61/82	29	99	101	
76 Qatar	25.080	0.2	—	58	57	—	—	10/12	43	107	114	
77 République arabe syrienne	1.340	9.3	48/18	65	67	5	100/84	—	—	104	—	
78 République de Corée	1.520	38.0	34/12	65	37	2	100/100	26/66	75	104	157	
79 République pop. dém. de Corée	1.130 ²	18.3	40/14	65	37	2	100/100	4/12	71	117	130	
80 République dém. pop. de Laos	90 ⁴	6.8	42/13	37	263	—	100/85	—	—	119	133	
81 Singapour	4.430	24.0	29/10	72	13	1	100/100	—	—	94	100	
82 Sri Lanka	270	15.0	36/12	66	48	3	89/81 ⁴	11/30	100	135	147	
83 Thaïlande	670	48.0	43/16	63	59	4	85/78	18/24	20	97	121	
84 Turquie	1.470	46.0	39/15	62	131	21	100/96	7/17	22	97	128	
85 Vietnam	—	55.0	41/16	63	106	6	100/100	19/49	75	116	111	
86 Yémen	430	5.9	45/17	42	170	50	59/9	—	—	96	107	
87 Yémen démocratique	420	2.0	46/18	45	153	31	99/42	84/100	4	82	94	
								52/84	24	81	103	
AMERIQUE DU NORD												
88 Canada	10.130	24.0	23/8	74	12	(.)	100/100	—	—	127	109	
89 États-Unis d'Amérique	11.360	230.0	23/7	74	14	1	—	1/1	—	133	115	
AMERIQUE LATINE												
90 Argentine	2.390	28.6	28/10	70	48	2	100/100	4/6	66	124	122	
91 Bahamas	3.300	0.2	—	69	—	2	—	—	—	—	—	
92 Barbade	3.040	0.3	28/9	71	27	1	100/100	—	—	—	84	
93 Belize	1.080	0.2	—	—	—	—	—	2/2	—	—	—	
94 Bolivie	570	5.9	44/17	50	138	25	87/76	—	34	87	106	
								21/42				
95 Brésil	2.050	122.0	42/16	63	82	7	90/87	25/28	77	111	117	
96 Chili	2.150	11.3	33/11	67	46	2	100/100	6/9	84	110	93	
97 Colombie	1.180	29.0	40/15	63	59	4	100/100	14/16	64	98	122	
98 Costa Rica	1.730	2.3	38/13	70	29	1	100/100	8/9	77	113	112	
99 Cuba	1.410 ²	9.8	32/9	73	23	1	100/100	4/5 ²	—	118	105	
100 Equateur	1.270	8.6	44/17	61	86	8	100/100	18/24	42	90	95	
101 El Salvador	660	4.9	46/18	63	85	7	83/81	30/37	53	94	119	
102 Grenade	1.080	7.5	44/17	59	79	6	74/63	41/57	40	92	112	
103 Guyane	690	0.9	40/14	70	48	—	100/98	—	4/7	—	94	
104 Haïti	270	5.1	44/17	53	121	18	—	67/76	14	92	92	
105 Honduras	560	3.8	48/19	58	95	10	92/85	36/39	46	93	82	
106 Jamaïque	1.040	2.2	41/13	71	30	(.)	99/100	10/7	86	118	96	
107 Mexique	2.090	71.0	45/18	65	60	4	100/100	13/19	62	113	103	
108 Nicaragua	940	2.8	48/19	56	97	10	83/88	—	70	116	95	
109 Panama	1.730	1.9	40/14	70	36	1	100/100	14/16	79	104	102	
110 Paraguay	1.300	33.0	44/17	65	49	3	10/98	10/17	13	119	111	
111 Pérou	930	18.3	41/16	58	94	9	100/100	11/28	48	98	83	
112 République Dominicaine	1.160	5.4 ¹	45/16	61	73	6	95/96	25/27	55	102	94	
113 Suriname	2.840	0.4	51/17	68	39	—	100/100	32/37 ³	—	—	182	
114 Trinité-et-Tobago	4.370	1.2	33/10	72	30	1	90/97	—	—	103	85	
115 Uruguay	2.810	2.9	27/9	71	42	2	100/100	5/5	84	105	97	
116 Venezuela	3.630	14.3	42/16	67	45	2	100/100	16/21	—	102	102	
EUROPE												
117 Albanie	840 ²	2.8	37/14	70	50	4	—	—	—	113	104	
118 Allemagne, République féd. d'	13.590	62.0	19/5	73	15	1	—	—	—	127	110	
119 Autriche	10.230	7.5	20/6	72	17	1	99/98	—	—	135	110	
120 Belgique	12.180	9.9	20/6	73	13	(.)	100/100	1/1	—	141	107	
121 Bulgarie	4.150	8.9	22/8	73	22	1	97/95	3/7	—	143	114	
122 Danemark	12.950	5.1	21/6	75	9	(.)	—	—	—	127	11	
123 Espagne	5.400	38.0	26/8	73	15	(.)	100/100	4/9	—	127	127	
124 Finlande	9.720	4.8	21/7	73	9	(.)	85/85	—	—	116	105	
125 France	11.730	54.0	22/7	74	11	(.)	100/100	—	—	136	115	
126 Grèce	4.380	9.7	23/7	74	20	1	100/100	4/16	—	135	122	
127 Hongrie	4.180	10.7	22/8	71	27	1	90/96	1/2	—	133	130	
128 Irlande	4.880	3.4	31/10	73	15	(.)	100/100	—	—	141	124	
129 Islande	11.330	0.2	27/9	76	9	1	—	—	—	—	109	
130 Italie	6.480	57.0	22/6	73	18	1	100/100	3/5	—	136	111	
131 Luxembourg	14.510	0.4	18/6	72	13	1	97/98 ¹	—	—	—	107	
132 Malte	3.470	0.4	23/8	72	38	2	100/100 ¹	16/20	—	—	133	
133 Norvège	12.650	4.1	22/6	75	9	(.)	99/100	—	—	119	114	
134 Pays-Bas	14.470	14.2	22/6	75	10	(.)	100/100	—	—	125	127	
135 Pologne	3.900	36.0	24/9	72	23	1	—	1/2	—	140	102	
136 Portugal	2.370	9.9	26/9	71	38	2	100/100	14/24	65	127	78	

	PNB par habitant 1980	Population (milieu 1980)	Pourcentage d'enfants âgés de moins de 5 ans 1980	Espérance de vie 1980	Mortalité infantile 1975-82	Taux de décès chez les enfants 1980	Taux de scolarisation au niveau de l'enseignement primaire* Garçons/filles 1979	Taux d'alphabétisation des adultes Hommes/femmes 1980	Pourcentage de la population ayant accès à l'eau salubre	Apport calorique quotidien par habitant, calculé en pourcentage par rapport aux besoins ^c 1977	Indice moyen de la production alimentaire (1978-82) (1969-71 = 100)
	(en dollars E.U.)	(en millions)	(%)								
137	République dém. allemande	7.180	16.7	20/6	72	13	95/98	—	—	139	126
138	Roumanie	2.340	23.0	27/9	71	31	98/98	2/5	—	130	145
139	Royaume-Uni	7.920	56.0	21/6	73	14	100/100	—	—	133	118
140	Suède	13.520	8.3	20/6	75	8	98/98	—	—	120	116
141	Suisse	16.440	65.0	20/6	75	10	86/87	—	—	127	115
142	Tchécoslovaquie	5.820	15.3	24/9	71	19	92/93	—	—	139	115
143	Yougoslavie	2.620	23.0	24/8	70	35	99/98	6/19	—	136	115
144	URSS	4.550	268	24/9	71	29	—	1/2	—	136	108
OCEANIE											
145	Australie	9.820	14.9	20/8	74	13	100/100	—	—	127	123
146	Fidji	1.850	0.6	37/13	72	40	100/100 ¹	12/23	—	—	99
147	Nouvelle-Zélande	7.090	3.1	27/9	73	14	100/100	—	—	124	105
148	Papouasie-Nouvelle-Guinée	780	3.1	44/17	51	111	73/55	—	20	87	106
149	Samoa	650	0.2	—	68	—	—	—	—	—	—

Explications:

- 1) 1980
- 2) 1979
- 3) 1978
- 4) 1977

- (.) Moins que la moitié de l'unité indiquée pour la mortalité infantile.
 — Inconnu.
- a) Il s'agit de taux de scolarisation *bruts* qui n'excluent pas les enfants d'âge inférieur ou supérieur. Lorsque le taux dépasse 100 (en raison de l'inclusion de ces enfants), le chiffre indiqué dans le tableau est de 100.
- b) Exception faite de la Chine et de l'Inde.
- c) Les chiffres nationaux globaux concernant l'apport calorique quotidien par habitant peuvent masquer l'incidence de la sous-alimentation parmi les couches les plus pauvres de la société.

Des renseignements complémentaires concernant l'UNICEF et ses activités peuvent être obtenus auprès des bureaux de l'UNICEF et des Comités nationaux pour l'UNICEF.

Siège du Fonds des Nations Unies pour l'Enfance
Nations Unies, New York 10017, U.S.A.

Bureau de l'UNICEF pour l'Europe
Palais des Nations, CH-1211 Genève 10, Suisse

Bureau régional de l'UNICEF pour l'Afrique orientale
P.O. Box 44145, Nairobi, Kenya

Bureau régional pour l'Afrique occidentale
B.P. 443, Abidjan-04, Côte d'Ivoire

Bureau régional de l'UNICEF pour les Amériques
Casilla 13970, Santiago, Chili

Bureau régional de l'UNICEF pour l'Asie orientale et le Pakistan
P.O. Box 2-154, Bangkok, Thaïlande

Bureau régional de l'UNICEF pour la Méditerranée orientale
B.P. 5902, Beyrouth, Liban

Bureau régional de l'UNICEF pour l'Asie centrale du Sud
11 Jorbagh, New Delhi 110003, Inde

Bureau de l'UNICEF pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande
G.P.O. Box 4045, Sydney, N.S.W. 2001, Australie

Bureau de l'UNICEF pour Tokyo
c/o United Nations Information Centre
22nd floor, Shin-Aoyama Bldg Nishikan 1-1,
Minami-Aoyama 1-chome, Minato-ku, Tokyo 107, Japon

Il existe des Comités nationaux pour l'UNICEF dans les pays suivants:

ALLEMAGNE, RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE D'
AUSTRALIE
AUTRICHE
BELGIQUE
BULGARIE
CANADA
DANEMARK
ESPAGNE
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
FINLANDE
FRANCE
GRÈCE
HONGRIE
IRLANDE
ISRAËL
ITALIE
JAPON
LUXEMBOURG
NOUVELLE-ZÉLANDE
NORVÈGE
PAYS-BAS
POLOGNE
PORTUGAL
RÉPUBLIQUE DÉMO-
CRATIQUE ALLEMANDE
ROUMANIE
ROYAUME-UNI
SAINT-MARIN
SUÈDE
SUISSE
TCHÉCOSLOVAQUIE
TUNISIE
TURQUIE
YOUgoslavIE

Les adresses figurent dans votre répertoire téléphonique

PUBLICATIONS DE L'UNICEF

NOUVELLES DE L'UNICEF est une revue trimestrielle publiée en anglais, français, espagnol et allemand. S'adressant à un public général, elle s'efforce de refléter de façon vivante certains des problèmes clés auxquels sont confrontés les individus et organisations participant au changement social dans le monde en développement. Certains de ses articles sont rédigés par des experts dans leurs domaines particuliers. D'autres sont des récits descriptifs et esquisses, basés sur l'exemple de programmes ayant le plus souvent bénéficié d'une coopération de l'UNICEF, et destinés à illustrer et à mettre en lumière le changement en action.

Les Carnets de l'enfance sont publiés deux fois par an en anglais et en français. Cette étude s'adresse à un public spécialisé de personnes professionnellement impliquées dans le développement social et vise à servir d'instrument de travail devant leur permettre de se tenir à jour des dernières réflexions dans des domaines touchant les mères et les enfants.

Pour les détails d'inscription, écrire, à: UNICEF, Information Division, United Nations, New York, N.Y. 10017, U.S.A., ou au Bureau de l'UNICEF pour l'Europe, Service de l'Information, Palais des Nations, 1211 Genève 10, Suisse, en indiquant le titre de la publication concernée.